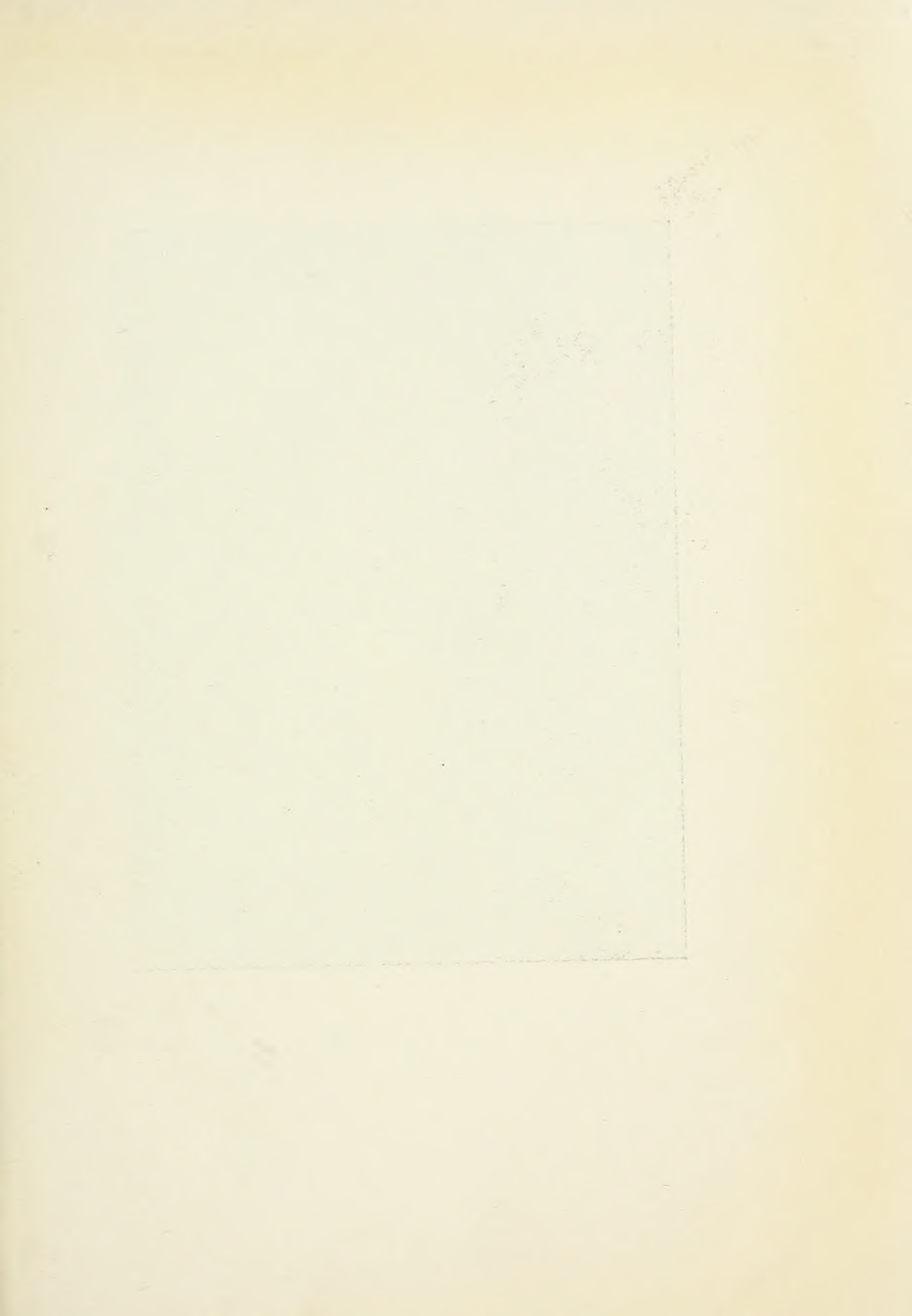
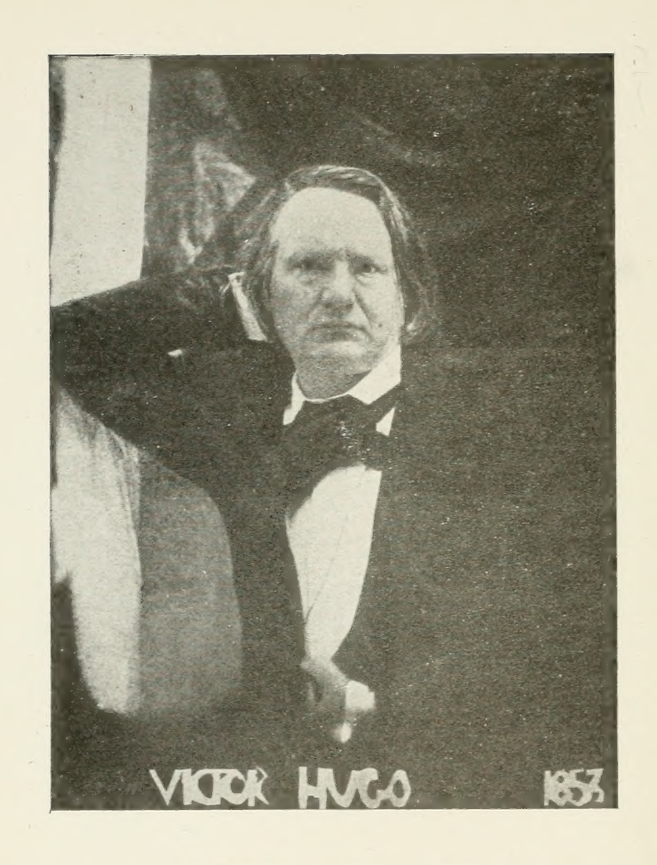










VICTOR HUGO en 1853

(d'après une photographie de Charles Hugo).

Victor Hugo en exil

DU MÊME AUTEUR

Les Orfèvres dijonnais (Darantière, 1889).

Les Enseignes et les Arbres de la Liberté à Dijon, id.

Le Morimont de Dijon. Bourreaux et Suppliciés, id.

Le Livre d'Artiste (Bosse, 1904).

Coups d'Œil sur Paris (Hessèle, 1911).

Le Déclin et la Renaissance des Industries d'Art et des Arts décoratifs en France (Floury, 1911).

Judith vaincue, roman (Leclerc, 1914).

Les Estampes, Images et Affiches de la Guerre (Gazette des Beaux-Arts, 1919).

A L'IMPRESSION

La curieuse vie de Marcellin Desboutin, peintre, graveur, poète (Floury).

EN PRÉPARATION

L'Œuvre gravé de Marcellin Desboutin (commandé par la Société pour l'étude de la Gravure française).

L'Homme obscur, roman.

Les Mauvais Hôtes, id.

Polémiques d'autrefois, études d'histoire littéraire.

Noël CLÉMENT-JANIN

Victor Hugo en exil

D'après sa correspondance avec Jules Janin, et d'autres documents inédits.

BOIS GRAVÉS PAR HENRY MUNSCH

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS
AUX ÉDITIONS DU MONDE NOUVEAU
42, BOULEVARD RASPAIL, 42

1922

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE VINGT EXEMPLAIRES SUR JAPON, NUMÉROTÉS DE 1 A 20, QUATRE-VINGTS EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE, NUMÉROTÉS DE 21 A 100 ET QUATRE CENTS EXEMPLAIRES SUR PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 101 A 500; CES CINQ CENTS EXEMPLAIRES CONSTITUANT AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE DE VICTOR HUGO EN EXIL.



JULES JANIN

portrait par Schopin

Salon de 1835.

Appartient à M. Lobuily.

A Monsieur
GUSTAVE SIMON
qui a mis sa haute érudition et sa vigilance
au service de la mémoire illustre de
VICTOR HUGO
je dédie ces pages
où un autre écrivain célèbre
s'incline
devant la grandeur morale de l'exilé
et la souveraineté
de son génie.
J.-C.

I

Avant-Propos

I

Avant-Propos

Sommaire : La période éclatante de Victor Hugo. — Ses œuvres de l'exil. — Sa politique. — Les créateurs de la légende napoléonienne. — Les compagnons de l'exil. — La famille. — Juliette Drouet. — Les amis.

La période littéraire la plus éclatante de Victor Hugo fut certainement celle de l'exil. Dans cette période, qui va du 12 décembre 1851 au 3 septembre 1870, sa magnificence verbale est incomparable. Le vers et la prose, emplis de son souffle, ont la sonorité immense et pleine de ces trompettes tyrrhéniennes, dont le timbre dominait le tumulte des combats. Sa voix qui part de Bruxelles (*Napoléon le Petit*), de Jersey (*les Châtiments*), de Guernesey (*les Contemplations, la Légende des Siècles, les Misérables. William Shakespeare, la Chanson des Rues et des Bois. les Travailleurs*

de la mer, *l'Homme qui rit*, etc.) fait tressaillir les nations civilisées, mais surtout la France.

On le hait ou on l'admire. Il n'y a pas de milieu. Sur ses rochers des îles anglo-normandes, isolé du monde, comme saint Jean à Pathmos ou Napoléon à Sainte-Hélène, ayant fort bien choisi sa retraite en considération, et de son travail, qu'il veut poursuivre avec cette méthode inflexible qui correspond à son besoin de produire, et de sa gloire, dont il entend ne pas perdre un rayon, il commande, il dirige, il frappe.

Il est républicain, il est socialiste, il est internationaliste, il est surtout l'adversaire véhément de l'Empire. Autant que Béranger par ses chansons, Charlet et Raffet par leurs lithographies, Thiers par son *Histoire du Consulat*, Balzac par son *Colonel Chabert* et par tel chapitre du *Médecin de Campagne*(1), autant que la foule des vaudevillistes, des dramaturges, des auteurs du Cirque, qui inondaient littéralement la scène française des prouesses de l'Empereur, — Auguste Barbier fut le seul poète de talent qui ait tenté de barrer le chemin à l'*Idole*, — autant que tous ceux-là, et plus qu'eux encore par l'ampleur et la puissance de son génie, il a contribué à propager le culte napoléonien. Pourtant il ne peut accepter les conséquences de son

action. Ce ne sont pas, a-t-on dit, celles qu'il avait rêvées. Évidemment ! Il ne prévoyait ni le coup de force de l'Élysée, ni la fusillade du boulevard Montmartre, ni l'incarcération des représentants, ni les condamnations, ni les déportations, ni l'exil. On a prétendu diminuer son rôle en l'expliquant par le dépit de n'avoir pas été nommé ministre de Louis Bonaparte, après avoir été déçu dans une ambition plus haute ! Rien n'est moins prouvé — et il est toujours difficile de scruter les consciences. Qu'importe au surplus ? Si Hugo avait été élevé à la magistrature suprême, nous eussions été privés de beaucoup de chefs-d'œuvre, — dont *les Châtiments*, — et c'eût été dommage ! Une grande œuvre d'art qui atteint au sommet du genre est préférable dans le temps et pour la renommée d'un pays, à la parade politique, dont les effets sont passagers et souvent contradictoires. Mieux vaut Juvénal poète que consul !

Dans son île, à Jersey d'abord, à Guernesey ensuite, — après un court séjour à Bruxelles, — s'il passe pour isolé, il ne l'est pas complètement en réalité. Il a auprès de lui sa femme, sa fille Adèle, ses fils Charles et François-Victor, Paul Meurice, Schœlcher, Ribeyrolles, puis le frère de son gendre mort, Auguste Vacquerie, qui le

suit comme son ombre, et qui fut son ombre, même en littérature. Il a, non loin de lui, Juliette Drouet, collaboratrice ou plus exactement secrétaire intelligente et fidèle du poète, en même temps que sa maîtresse, ménage à côté, reconnu, accepté par la femme, on a même dit provoqué par elle[2], accepté aussi par les fils, par le frère de sa femme, Paul Foucher, et par son cousin Alfred Asseline. Il a la famille des exilés, parmi lesquels Noël Parfait et Hetzel, le spirituel écrivain et éditeur (résidant habituellement à Bruxelles), il a enfin ses amis. Avec ceux-là, il entretient une correspondance suivie ; ils lui écrivent des lettres qui lui parviennent, alors même que leur suscription est plus grandiloquente que précise, comme celle que libella Alexandre Dumas père : « A Monsieur Victor Hugo — Océan. » Il a enfin d'autres amis, journalistes, qui s'associent à sa protestation en louant, à chaque occasion, l'homme et l'écrivain.

Parmi ces derniers, Jules Janin figure au premier rang. Ils se connaissent et se fréquentent depuis longtemps. Jules Janin rappelait, en 1854, les heures de la jeunesse envolée :

« Je le vois encore dans cette douce maison des Roches, dans la vallée de Bièvre, qu'il a chantée en invoquant Virgile ! Le maître de ces

beaux lieux créés par lui. M. Bertin [3] était l'hôte de cette heureuse et naissante famille, et les deux petites filles et les deux jeunes garçons [4], lâchés dans ce grand parc sous l'œil attentif de leur mère, éclataient en mille fanfares... Oh ! les belles journées [5] ! »



II

De la Révolution de Juillet au coup d'Etat de Décembre

(1830-1851)

II

De la Révolution de Juillet au coup d'Etat de Décembre

(1830-1851)

SOMMAIRE : Position de Jules Janin au début du romantisme. — Le journal *la Quotidienne*. — Viennet. — Les *Odes et Ballades*. — Thiers, Fould, Janin et... Bossuet ! — Hugo, Janin et Bertin l'aîné. — Le feuilleton dramatique du *Journal des Débats*. — Janin romantique et classique, mais non pseudo-classique. — Delécluze, Sainte-Beuve, Th. de Banville et Jules Lemaître. — Propos d'Hugo sur Janin et H. de Latouche. — Opinion de Janin sur *les Voix intérieures*, *Ruy Blas*, *les Burgraves*. — Il est interdit à Janin de « mordre » Hugo. — La mort de Léopoldine. — Lettre inédite du poète. — La révolution de 1848 et la fondation de *l'Événement*. — Lettre inédite de Janin. — Les réceptions du Prince-Président. — Lettre inédite de Mme Victor Hugo. — Lettre d'Armand Bertin qui supplie Janin de ne pas chercher à « attraper » la censure. — Le mois de mai à Londres, en 1851.

JANIN, depuis 1830, était chargé du feuilleton dramatique du *Journal des Débats*[6]. Il y succédait, par delà l'ingénieux Hoffmann, le fin Ch. Nodier, l'indolent et délicat Béquet, le calme et pondéré Duviquet, au dogmatique et puissant Geoffroy.

Il venait de publier son premier roman, *l'Ane mort et la femme guillotinée*, qui était un ouvrage romantique, mi-parodique et mi-sérieux, et un *Choix de poésies contemporaines, précédé d'une histoire de la poésie moderne*, où il citait André Chénier, de la Martine (*sic*), Casimir Delavigne, A. de Vigny, Ch. Nodier, Mme Amable Tastu, la jolie et spirituelle Delphine Gay, devenue plus tard Mme Émile de Girardin, Mme Desbordes-Valmore, Jules Lefèvre et Victor Hugo. C'était là des poètes d'inégale valeur, mais du « dernier bateau », comme nous dirions aujourd'hui. Casimir Delavigne lui-même avait alors une grande importance, au lendemain des *Messéniennes*, et était accepté par les romantiques sans être rejeté par les classiques. Plus tard, il se sépara des premiers, mais Jules Janin lui demeura fidèle. Le jeune auteur ne citait rien de la poésie de l'Empire, dont il disait : « Médiocre, impuissante, sans physionomie, sans style et sans goût, la poésie de l'Empire est une honte (7).

Sur le chef déjà illustre de l'école nouvelle, il s'exprimait avec une parfaite indépendance. Il dosait la louange et le blâme de manière que les deux plateaux de la balance restassent en équi-

libre; cependant le poids des critiques l'emportait. Qu'on en juge :

« M. Victor Hugo, *le plus incorrect des versificateurs*, en est toutefois *le plus fort et le plus adroit*. Il a plié la langue à des expressions inouïes. *Esprit d'une nature forte et large, il a fait un système de ses défauts*, qui de jour en jour envahissent son talent. *Il s'est fait une manière au lieu d'en avoir une*. Il s'est imposé des bizarreries, qu'il a longtemps dédaigné de corriger : il semble qu'il ait pris les conseils de la critique comme tant de fils reçoivent les avis de leur père; il lui a semblé qu'il *ferait de l'indépendance par l'entêtement*, et il a conçu l'espoir de *faire une beauté d'une infirmité ou d'un ridicule*, en s'en vantant et en y persévérant. Qu'il y fasse attention, il a tué bien des jeunes gens par son exemple, le suicide littéraire serait un double crime pour *un talent si vivace, pour une nature si haute* (8).

Ce libre jugement sur le romantisme, alors proche de son zénith et soutenu par toute la jeunesse d'alors, — et même par l'âge mûr d'un Chateaubriand! — décelait chez Janin le ferme désir de résister au tourbillon, sinon dans ses œuvres, au moins dans sa critique. Mais au fond,

et malgré les réserves, comme il ne condamnait pas entièrement, il était favorable. Il en va ainsi dans les période de passion aiguë. Cette attitude avait, d'ailleurs, des précédents.

A la *Quotidienne*, dont il sortait pour entrer aux *Débats*, il avait déjà montré que, disposé à accorder à qui la méritait sa juste admiration, il n'était et ne serait jamais « de la suite ». Il avait (dans une forme curieuse) loué Mérimée et sa *Chronique du règne de Charles IX*[9], Hugo et son *Dernier jour d'un Condamné*, tout en faisant observer, non sans raison, que « contre la peine de mort, un drame ne prouve rien[10] » ; il avait consacré à *Marion Delorme* une avant-première, car il n'y a rien de nouveau sous le soleil[11], et traité Viennet, ennemi déclaré des romantiques, sans le moindre ménagement. Viennet était la tête de turc de la jeunesse littéraire, mais une tête de turc solide. Janin proclamait sa *Philippide* un « exemple de mauvais burlesque[12] ». Auparavant, il avait eu à parler des *Odes et Ballades*, et, s'il célébrait la nouvelle « école poétique, indépendante et jeune, active et forte, religieuse et passionnée, (qui) élève librement la voix », il ajoutait :

« Pour la forme de M. Victor Hugo, je suis loin de me prononcer encore, j'avouerai même

que *j'ai regret de voir la langue de Ronsard revenir trop souvent dans ces odes...* Mais cependant, tout en reconnaissant *que la langue a souvent été outragée*, force nous est bien de convenir... que nous retrouvons toujours dans M. Victor Hugo *un poète inspiré, éloquent, peu soucieux des clameurs contemporaines,* et surtout... un homme qui croit et qui, dans sa croyance même, *a trouvé la plus belle comme la plus inépuisable cause de talent*[13]. »

On peut sourire de ces « regrets » d'un jeune critique de 24 ans, mais ils étaient aussi ceux des « perruques » et nous voyons, assez distinctement, les deux côtés de l'esprit de Janin. Romantique, certes ! mais classique aussi. Romantique dans ses premiers livres : *l'Ane mort, la Confession, Barnave,* et dans ses nombreux contes (ici, peut-être, un peu moins, car ils se rapprochaient de ceux du XVIIIe siècle), il voulait être critique, en dehors et au-dessus. Il ne consentait à sacrifier aucun chef-d'œuvre de notre domaine littéraire, et l'on raconte qu'étant un jour à dîner, chez Chaix-d'Est-Ange, l'illustre avocat, il prit la défense de Bossuet, avec une telle chaleur et une telle éloquence, que deux des convives demandèrent : « Quel est donc ce jeune homme ? »

Ces convives étaient Thiers et Benoît Fould, le banquier, père du ministre de Napoléon III [14].

Tout compte fait, Janin pouvait donc passer pour romantique. C'est avec ce drapeau qu'il pénétra dans la puissante citadelle du *Journal des Débats*, où tenaient garnison des classiques résolus, comme Béquet, Duviquet, Nisard, Saint-Marc Girardin, etc. Mais, si la garnison était classique, — *le Globe* était le camp retranché du parti adverse, — son chef était l'ami et le partisan d'Hugo. Bertin l'aîné, dont Ingres fit le magnifique portrait du Louvre, portrait moins d'un homme que d'un temps et d'une classe sociale, Bertin aimait et patronnait le jeune poète. Il aimait aussi Janin et, quand le feuilleton dramatique de son journal devint vacant, au départ de Duviquet, il le donna à Janin.

Celui-ci y apporta des qualités si inattendues et si neuves, qu'il y fit une véritable révolution, — disons le mot : une révolution romantique.

Delécluze, son aîné et son collègue au *Journal des Débats*, l'a fort bien expliquée :

« Jules Janin, dès les premières fois qu'il écrivit dans le journal, fit éprouver aux lecteurs une sorte de commotion électrique, causée par l'abondance et le brillant de ses idées, par le tour

original et chatoyant de son style. C'était au fort du romantisme et l'on n'avait encore rien lu de pareil dans les journaux. Cette manière d'allier la fantaisie à la raison, de joindre l'abondance du style à l'accouplement de mots qui ne s'étaient jamais trouvés réunis ; ces longues phrases, où la même idée, le même reproche, ou la même louange sont enfilés les uns au bout des autres comme les perles d'un collier ; ces traits de haute raison et souvent de courage, entremêlés à des pensées capricieuses, à des images parfois burlesques, le tout roulant au milieu d'un torrent de paroles faisant dresser l'oreille et réveillant l'esprit du lecteur ; enfin, l'exubérance d'imagination ayant pour lest le bon sens, charma le public et les feuilletons de Janin obtinrent, dès qu'ils parurent, un succès qui s'est soutenu depuis plus de trente ans, puisqu'il dure encore [15]. »

Beaucoup plus tard, Théodore de Banville rappelait un autre caractère de cette révolution : « Le feuilleton, cette chose pédante et morte, — écrivait-il, — était devenu, grâce à Janin, *un témoin de la vie moderne* [16]. » Ce fut bien, en effet, ce que Janin fit de son rez-de-chaussée : *un témoin de la vie moderne*, et c'est ce qui en rend encore la lecture parfois si attachante. Il

appela aux honneurs du feuilleton, non seulement la dernière pièce jouée, la reprise du chef-d'œuvre, le cirque, les Funambules ou le tréteau forain (ce que ne faisait pas Geoffroy et ce qu'on a continué à faire depuis Janin), mais encore la vente sensationnelle, le choléra, la thèse en Sorbonne, les Sauvages exhibés aux Champs-Élysées, les sœurs Siamoises, la biographie, le conte, l'oraison funèbre, la page d'histoire, la poésie et le couplet politique. « Tout compte et tout sert, pourvu qu'on sache en tirer parti », disait-il en définissant sa propre manière[17]. Telle fut sa révolution ; tel fut son feuilleton, plus public, croirait-on, que la place où Molière et Beaumarchais font se rencontrer Sganarelle et Lélie, Figaro et Almaviva. Mais à l'entrée de cette place, il y a un tourniquet, et n'y entre pas qui veut! J. J. (comme il signait), est derrière l'appareil, lui, ou plutôt sa malice, son esprit, sa fantaisie, sa raison. Et il fit de ce feuilleton, désinvolte, audacieux, vivant, qui lui valut le surnom de Prince des Critiques, une chose si nécessaire, si attendue, que Sainte-Beuve, qui n'avait pas pour Janin une sympathie bien prononcée (pour qui, d'ailleurs, le savant critique au triste caractère avait-il de l'attachement?), constatait en 1839 : « On en est réduit (le croirait-on?) à

n'avoir plus, pour sentinelle hardie que l'esprit et le caprice de M. Janin qui dit, avec un bon sens pétulant et sonore, ce que chacun pense [18]. »

Quant à la portée littéraire de ce feuilleton, qui était aussi politique, historique, anecdotique, moral, à l'occasion, Jules Lemaître, écrivant sur son prédécesseur aux *Débats* quelques pages délicieusement nuancées, va nous l'apprendre :

« Il fut un des premiers à réagir, romantique lui-même, contre les dédains que les romantiques avaient d'abord affectés à l'égard des classiques. Il sut renouveler le point de vue d'où l'on avait pris l'habitude de considérer ces aïeux vénérables. Il sut voir par où ils sont éternellement jeunes et vivants, chercher et montrer moins ce qu'ils ont de raisonnable et de régulier que ce qu'ils ont, eux aussi, de libre, de hardi, de spontané, même d'aventureux. Il admira Corneille, Racine, Molière à l'égal d'Hugo, et presque pour les mêmes raisons. Il fut un de ceux qui inventèrent le réalisme et le romantisme des classiques. »

« Quant à ses grands contemporains Lamartine, Hugo, Musset, Vigny, G. Sand, Soulié, Dumas, il bouillonnait d'enthousiasme autour d'eux. Je ne sais s'il les faisait toujours bien

comprendre, mais il les faisait aimer. Janin fut un propagateur d'admiration [19]. »

En résumé, J. Janin remplissait exactement, avec plus de verve que n'en comporte d'ordinaire la fonction, son rôle de critique. Un quart de siècle plus tard, revenant sur ces luttes épiques, pour lesquelles Charles X ne réclamait qu'une place au parterre, il disait :

« Jugez, par les seules indications de ces excès, si les bons esprits, les esprits modérés, les gens de goût ancien qui osaient encore invoquer, mais tout bas, Aristote, Horace et Despréaux, étaient en peine du temps présent [20] ? »

Janin, on le devine, se confesse un peu lui-même. Il « était en peine », quand il entendait traiter Racine de *polisson*. Il ne voulait sacrifier aucun classique, pas même le Voltaire des tragédies, et il est possible que ce « juste milieu » ait parfois irrité le *maître*, qui ne se souvenait plus d'avoir écrit, dans la troisième préface des *Odes et Ballades* : « Des conciliateurs se sont présentés avec de sages paroles entre les deux fronts d'attaque. Ils seront peut-être les premiers immolés ; mais qu'importe ! *C'est dans leurs rangs que l'auteur de ce livre veut être placé*,

dût-il y être confondu. » Il est vrai que Victor Hugo ne persévéra pas dans ce sentiment et que, devenu très exclusif, il en arrivait à tenir sur les *conciliateurs* des propos dénués d'aménité. Il écrivait à Sainte-Beuve : « Ces *misérables* Janin et Latouche, postés dans tous les journaux, épanchent de là leur envie et leur rage et leur haine. Ils ont fait une défection fatale dans nos rangs, au moment décisif. La vieille école, qui ne soufflait plus, a repris l'offensive. Un orage terrible s'amoncèle sur moi, et la haine de tout ce bas journalisme est telle qu'on ne me tient plus compte de rien [21]. »

Propos d'amour-propre et d'intérêts froissés ! Colères juvéniles, qui passent dans les yeux de tous les artistes, poètes, peintres ou musiciens. Berlioz en avait bien d'autres ! Autant en emporte le vent ! L'heure, ou la semaine, ou l'année d'après, celui-ci a changé, et des sentiments parfois tout contraires se font jour.

Dès que Bertin eut rapproché les adversaires, les préventions du poète disparurent. Le feuilleton ne se prosterna pas, mais il y eut sympathie réciproque, en attendant l'amitié.

Janin ne commença à parler d'Hugo, dans les *Débats*, — en dehors des citations rapides amenées par les circonstances, — que le 31 juil-

let 1837 [22]. Ce jour-là, il rendit compte, dans une ample Variété, des *Voix intérieures*, et se montra prodigue d'éloges pour ce « recueil si plein d'épanchements, d'aveux, de souvenirs, de pitié, d'espérance et d'amour ». Il fut plus hésitant pour *Ruy Blas*, auquel il consacra les dix-huit colonnes de son feuilleton du 12 novembre 1838. Le début de ce feuilleton est typique : il éclaire la façon dont Janin savait concilier la déférence et l'indépendance, vis-à-vis de celui qu'il avait antérieurement nommé « le poète national ».

« Il n'est pas si facile qu'on pourrait le croire, dit-il, de faire la critique d'un pareil drame écrit par un homme comme M. Victor Hugo. Si les ménagements très légitimes que peut réclamer le poète contiennent la sévérité du juge, il arrive aussi que, plus le poète est éminent, et plus le juge se sent disposé à être sévère envers son œuvre, quand cette œuvre attaque dans sa base toutes sortes de choses que la poésie, la poésie dramatique surtout, doit le plus respecter. Il arrive donc tout d'abord que le poète et le critique, mal à leur aise, l'un vis-à-vis de l'autre, se gênent et se heurtent sans le vouloir, et qu'en résumé, en dépit du génie de celui-ci et de la condescen-

dance de celui-là, ils se retirent mécontents l'un de l'autre, tant le poète a la conscience intime qu'il a bien fait, tant le critique, de son côté, est convaincu que ce sont surtout les hommes forts et qui s'égarent à plaisir, qu'il faut reprendre avec le plus d'énergie et de vigueur. »

En préambule à la vive critique qui s'annonce, et comme emporté par un besoin de dire ce qu'il pense, Janin étale tous les défauts des pièces antérieures, — dont d'autres avaient fait les comptes rendus :

« M. Victor Hugo est avant tout l'homme des paradoxes et des paradoxes les plus étranges... Il vous a démontré, dans *Hernani*, la supériorité du bandit de grand chemin sur le gentilhomme ; dans *Marion Delorme*, il a pris la défense de la fille de joie ; dans *le Roi s'amuse*, il vous a montré comment le roi le plus élégant et le plus amoureux de l'Europe, à la plus belle époque de notre histoire, n'était qu'un misérable coureur de mauvais lieux, comparé à Triboulet, le bossu, le fou de cour ; il a fait mieux encore, il a dénoncé *Marie Tudor*, la chaste et sanglante catholique, comme une femme sans mœurs qui avait un amant italien à ses gages ; quand il a écrit *Angelo, tyran de Padoue*, il a rendu supportable un

jeune homme aux gages d'une comédienne, entretenue elle-même par le podestat de Padoue ; il a ainsi divinisé toutes les laideurs physiques et morales, il a fait de la vertu le vice, du roi l'esclave, du sujet le roi ; il a plié, selon son caprice de fer, toute l'histoire, et il l'a fait entrer toute vive dans son drame. — Maintenant..., il s'agit de prendre un homme, non pas parmi les voleurs de grand chemin, non pas parmi ces *rufians* italiens dont la race est perdue, amoureux vénals qui vendaient à des femmes vénales leurs baisers et leurs épées ; il s'agit bien pis que de cela, ma foi ! Il s'agit d'aller chercher dans une antichambre remplie de laquais, et sous la livrée des laquais, un laquais, et de faire de ce laquais l'amoureux, l'amant aimé, l'amant pleuré de la plus grande dame qui soit au monde, la reine de toutes les Espagnes [23] ! »

Suit une analyse de la pièce, dont il souligne le peu de vérité, mais dont il signale en même temps la force dramatique et la somptuosité verbale. L'auteur ne se montra pas froissé de cette critique. Il expliqua, dans la préface de son drame, que le valet aimant la reine, c'est « le peuple, qui a l'avenir », qui est « placé très bas et qui espère très haut », et dès lors qu'il y avait

allégorie, l'histoire passait au second plan et les erreurs étaient moins choquantes.

Quand vinrent *les Burgraves* (7 mars 1843), on convint généralement que le poète gagnait en éclat et le dramaturge en invraisemblance. Il dépassait le grand pour arriver au démesuré. Sainte-Beuve nous met au courant des sentiments du Prince des Critiques, dans ces potins littéraires qu'il envoyait, pour la *Revue Suisse*, à ses amis les Olivier :

« Il paraît que c'est beau, mais *surtout solennel*, écrit Janin : en bon français *ennuyeux*. On écoutait, mais sans aucun plaisir. Ce même Janin, qui a loué par nécessité dans les *Débats*, disait tout haut, en plein foyer, à qui voulait l'entendre : « Si j'étais ministre de l'Intérieur, je donnerais « la croix d'honneur à celui qui sifflerait le premier. » Il y aurait eu quelque courage en effet [24]. »

« Réunion de tragédies, dit Janin [25], œuvre pleine d'invraisemblances, d'étrangetés, de choses impossibles, plus souvent une légende allemande qu'une histoire, plus souvent un poème qu'une tragédie... De l'héroïsme, toujours de l'héroïsme, un peu trop d'héroïsme peut-être... Le succès a été *presque* unanime (admirez l'euphémisme !), il a été solennel. »

Malgré ce succès, *presque unanime*, la trilogie ne tint pas l'affiche, en dépit des efforts des critiques amis de l'auteur : Granier de Cassagnac, dans le *Globe ;* Th. Gautier, dans la *Presse ;* Édouard Thierry, dans le *Messager ;* Ch. Magnin, dans la *Revue des Deux Mondes*, qui s'époumonnaient à crier : C'est de l'Eschyle [26] ! Les *Débats* eux-mêmes, par une note anonyme, renforçant l'amical mensonge de Janin, annonçaient un succès grandissant. En vain ! Les recettes baissaient, la tragédie classique, à la voix de Rachel lancée par Janin (les 10-24 septembre 1838), reprenait son ascendant sur le public et une nouvelle tragédie d'un poète nouveau, *Lucrèce*, de François Ponsard, allait connaître à l'Odéon une vogue éclatante et soudaine. Hugo comprit que le drame romantique avait jeté dans *les Burgraves* sa dernière clameur, et il se retira de la scène.

A partir des *Burgraves*, Janin n'eut donc plus à s'occuper de nouvelles œuvres dramatiques de Victor Hugo. Mais il conserva sa juridiction, si l'on peut dire, sur l'écrivain, sur l'homme, — bientôt après sur l'exilé.

Ce fut d'abord l'homme, le père, qui requit sa plume. Léopoldine, la fille aînée et préférée du poète, mariée depuis le 15 février 1843, à Charles Vacquerie, meurt tragiquement six mois après.

Elle faisait avec son mari une promenade en Seine, de Villequier à Caudebec, par une radieuse matinée de septembre, lorsque, entre deux collines, un coup de vent soudain fit chavirer la barque. Le mari aurait pu se sauver, mais il ne voulut pas se séparer de sa jeune femme; le même flot paisible et perfide les recouvrit... Le poète se trouvait alors dans les Pyrénées, revenant d'Espagne. La catastrophe était du 4 septembre; c'est seulement le 9 que le *Siècle*, tombé par hasard sous ses yeux, la lui apprit. Il écrivit à ses intimes des lettres éplorées où sa douleur s'épanchait, et quand il eut connaissance du feuilleton, plein de souvenirs, de pitié et d'émotion, de Janin (11 septembre), il lui jeta, en homme qui n'a pas gardé rancune des critiques récentes :

Jeudi, 14 *septembre*.

Vous avez été à mon cœur. Je vous écris les yeux pleins des larmes que vous avez fait couler. Faire pleurer un pauvre homme dans un pareil moment, c'est un don, c'est une vertu. Je vous remercie de ce bienfait, et je reste à jamais vôtre du fond du cœur. Hélas, cette pauvre chère enfant, vous vous la rappelez, quel ange ! Elle avait une auréole, vous venez d'y ajouter une couronne. Je vous remercie.

Votre vieil ami,

(*Inédite.*) VICTOR H.

En cette année 1843, cesse la première période littéraire de Victor Hugo. Il va dorénavant faire de la politique. La politique, à vrai dire, n'avait jamais été absente de ses œuvres; elle avait en quelque sorte jalonné les étapes successives de sa pensée. Les *Odes et Ballades* étaient l'expression de son royalisme d'enfant; plus tard, dans les recueils qui se succédèrent à intervalles rapprochés, on constata une évolution vers le libéralisme, par le bonapartisme, ce qui était la marche habituelle. Le drapeau bonapartiste était un drapeau de protestation contre la légitimité et les idées d'autocratisme politique et religieux qu'elle représentait. Victor Hugo l'arbora, comme d'ailleurs la plus grande partie de la bourgeoisie sous le gouvernement de juillet, et ce gouvernement lui-même, qui ne prévoyait pas ce qui allait sortir de ces manifestations répétées, dont le *Retour des Cendres* marqua l'apogée.

En 1845, Hugo fut nommé pair de France. Il monta plusieurs fois à la tribune, et prononça des discours sur la politique, et les questions économiques. Il visait déjà, a-t-on dit, un portefeuille ministériel ou une ambassade (27).

Puis, soudaine, imprévue, la révolution 1848 emporte la royauté et la pairie. Hugo se jette de plus en plus dans la politique; il se fait élire

représentant, le septième sur la liste, entre Pierre Leroux et Louis Napoléon, c'est-à-dire entre le socialisme qu'il allait adopter et l'impérialisme qu'il allait combattre. Sa politique, à cette date, est imprécise, flottante. Il vote tantôt avec la droite et tantôt avec le parti démocratique. A-t-il une arrière-pensée? C'est possible, c'est même vraisemblable, puisque le journal qu'il fonde, l'*Evénement* (1er août 1848), pose sa candidature à la présidence de la République.

Ce jeu de bascule ne devait que plaire médiocrement à Janin, fidèle par tempérament aux vaincus. Quand il apprit la création de l'*Événement*, il l'annonça, non sans persiflage, à sa femme, par une lettre inédite, dont nous détachons ce fragment :

M. Victor Hugo et M. Hugo, son fils, et son autre fils, en compagnie d'Alexandre Dumas père et fils, font un journal qui s'appelle *l'Événement*. Oh! Oh! pour 20 francs par an, vous aurez un *Événement* par jour. Ce n'est guère qu'à un sou l'événement, et vraiment ce n'est pas cher!

De son côté, Alphonse Karr fait un journal, et cet autre événement s'appelle *le Journal*, par excellence. Il m'a proposé d'en prendre ma part, et je ne me suis pas donné la peine de répondre (28). Il faut que ces gens-là soient fous ; la vanité les perdra pendant leur vie, et même après leur mort, témoin ce pauvre Frédéric Soulié qui, à cette heure, est poursuivi par les huissiers

pour une somme de 3.900 francs que son convoi a coûté, et que personne ne veut payer. 3.900 francs, bagatelle pour un mort ! M. de Chateaubriand n'a pas coûté 500 francs à enterrer ! Ce procès est un dernier scandale de cette existence pleine de bruit et de vanité, plus encore que de gloire et de talent. Soyons moins superbes dans notre vie et moins superbes dans notre mort ; vivants ou morts, restons de braves gens qui ont payé leur habit et leur drap mortuaire...

Il y a peu de lettres d'Hugo à Janin dans les années qui précédèrent le coup d'État. Avec l'élection du prince Louis-Napoléon à la présidence de la République (10 décembre 1849), les relations épistolaires se nouent, par une lettre de Mme Hugo. Mme Hugo tenait souvent la plume pour son mari, et, ici, il est indubitable qu'elle exprimait ses idées.

Cette lettre est fort curieuse. Elle montre le « citoyen Hugo », comme dit *le Moniteur*, journal officiel, désireux, non pas d'attaquer le nouveau pouvoir, mais de le prévenir de ce qu'il croit être ses fautes. En homme de lettres et de pensée, il estime que le prince-président a tort de ne pas s'entourer de l'élite des arts et de l'intelligence, « la seule puissance impérissable », pour consolider sa situation. Ce n'est pas d'un adversaire, cela, ni d'un rival battu et mécontent, mais d'un partisan avisé.

Monsieur,

Permettez-moi de vous faire part de ce qu'a laissé dans ma pensée la fête du président de la République, où mon mari et moi avons été conviés (29). *S'il y a quelque ridicule dans cette démarche, je ne le serai pour personne,* car vous seul *me lirez.*

J'ai retrouvé là, presque toute la société de Louis-Philippe reconstituée, augmentée de deux ou trois montagnards et de quelques légitimistes, tels que les ducs de Guiche, de Grammont, et Berryer qui avaient résisté à l'ancien roi. Mais j'ai cherché en vain un artiste, un penseur, un écrivain. J'ai été choquée qu'un pouvoir toujours si fragile ait oublié la seule puissance impérissable. C'est parce que je suis sympathique au nom illustre de Napoléon, *que j'ai été doublement blessée de cette exclusion, et je ne parle pas de mon mari qui a été invité pour un autre motif. — Peut-être mon jugement est-il sévère, vous en ferez ce que vous voudrez et vous l'apprécierez avec votre raison. Vous y verrez le culte que j'ai dans mon cœur, que rien ne peut remplacer, pour ces artistes courageux, pour ces nobles intelligences, les gloires de notre temps.*

Je sais qu'une femme doit taire même ses impressions. Votre indulgence m'absoudra. Dans tous les cas, je suis heureuse de vous témoigner la confiance que j'ai dans votre amitié pour moi.

Veuillez, Monsieur, en m'excusant, agréer mes sentiments d'estime, d'ancienne et inaltérable affection.

Adèle Victor Hugo.

Samedi 19.

*
* *

Nous avons tenu à suivre, pour ainsi dire pas à pas, les relations publiques du grand poète et du célèbre *lundiste*. Il nous a paru nécessaire de les analyser fidèlement, pour mieux souligner le contraste entre les sentiments d'avant l'exil et ceux d'après l'exil. Tant que le critique seul est en cause, il mesure, à son jugement, la louange au mérite et, maintes fois, nous l'avons vu, avec parcimonie. Du jour où la politique s'en mêle, Victor Hugo devient le grand homme *absolu*. Ce n'était pourtant point que le néo-républicain et le socialiste récents eussent l'agrément de l'orléaniste Janin, qui n'avait rien demandé à Louis-Philippe aux Tuileries, mais qui se dévouait corps et âme aux proscrit de Claremont; mais ils communiaient dans leurs souvenirs et dans une égale haine de l'empire.

Alors, c'en est fait des critiques! Hugo, proscrit à son tour, n'a plus droit qu'à la louange. C'est la protestation de Janin. Janin, d'ailleurs, dans ces heures troubles où la liberté agonise, est plein d'un beau courage. Il parle toujours net et proclame, avec un retentissement énorme, sa fidélité à la famille royale, son admiration pour Victor Hugo. Le *Journal des Débats* est, à plusieurs

reprises, menacé de suspension du fait de cette parole passionnée. Le feuilleton a grossi et sauté par-dessus ses parapets dramatiques.

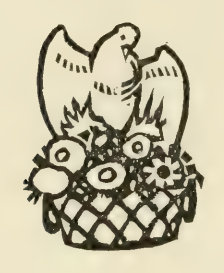
Armand Bertin écrit, le 3 janvier 1852 :

« Mon cher Janin, je ne vous ai pas vu aujourd'hui ; je voulais vous dire que je vous supplie de nouveau de ne pas chercher à attraper la censure. En l'attrapant, vous m'attrapez tout le premier, et vous ferez supprimer le feuilleton d'abord et le journal ensuite [30]. »

Un livre demeure, de cette période liminaire du coup d'État. C'est *le Mois de mai à Londres et l'Exposition de 1851*, dédié à lord Carrington [41]. Envoyé à Londres pour l'exposition universelle de cette année, Janin publie simultanément dans les *Débats* et dans l'*Illustrated London News en français*, que crée et dirige Constantin Guys, une série d'articles, dont le morceau le plus important est le récit de la visite qu'il rend à la reine Marie-Amélie. Quand Louis-Philippe était mort, l'année précédente, il lui avait consacré un feuilleton plein d'éloquence et d'émotion, qui avait profondément remué les partisans de la royauté et excité la fureur de ses adversaires. Janin n'aimait pas la République, mais

il aima moins encore le régime d'oppression qui lui succéda.

Nous allons voir par les lettres qui vont suivre comment il s'accordait avec Hugo sur ce point.



III

Bruxelles

(12 Décembre 1851 — 1er Août 1852)

III

Bruxelles

(12 Décembre 1851 — 1er Août 1852)

SOMMAIRE : *Diane* et *Marion*. — Lettre inédite d'Hugo. — Le soleil en Sibérie. — Lettre au « Maître adoré ». — Les triomphants et les proscrits. Lettre à Ch. de Lacretelle. — Opinion du marquis de Custine (inédite). — Lettre inédite d'Hugo. — Son logis à Bruxelles. — La vente des meubles du proscrit. — Sa fortune. — Une lettre de Janin. — Les « impressions de sa tristesse ». — Lettre inédite de Mme Hugo. — Lettre inédite de V. Hugo. — *La Maison vendue*, d'Adolphe Dumas. — Le soir de la vente. Une page de l'*Histoire de la Littérature dramatique*. — Lettre de Janin. — Lettre inédite d'Hugo. — Il lègue à Janin son fauteuil d'académicien. — *Le Journal des Goncourt*. — Visite de Janin. — Importante lettre de Janin. — La « bravade » de Mme Hugo.



OUR un esprit avisé et malicieux, tout est occasion à exercer sa verve. A saisir cette occasion, un maître journaliste excelle. Mais quelle aubaine quand le sujet vient de lui-même se placer sous sa plume ! Ainsi en alla-t-il pour la *Diane* d'Émile Augier. Augier sert de prétexte à louer Victor Hugo. *Diane*, — qui s'en serait douté, hors Janin ? —

devient la sœur cadette de *Marion*. Le jeune dramaturge d'alors dut être bien surpris, lui qui réagissait contre le romantisme au nom de l'*école du bons sens*, d'avoir ainsi chaussé le cothurne de l'adversaire.

« Vous vous rappelez, — écrit Janin dans son feuilleton du 23 février 1852, — le quatrième acte de *Marion Delorme;* il est un des plus beaux et des plus complets qui soient au théâtre; ample et magnifique étude d'un caractère! Elle est poussée un peu loin, il est vrai, mais elle vous attire, elle vous fascine, elle vous tient immobile, étonné, stupéfait, comme font certains tableaux de martyrs espagnols, où les nerfs sont au vif, où les tendons sont à nu, où les chairs palpitantes s'éclairent d'un jour frais et lumineux. Le quatrième acte de M. Hugo et le quatrième acte de M. Augier peuvent se comparer l'un à l'autre et d'un bout à l'autre. » Suit la comparaison.

Au lendemain de la proscription, ces éloges, qui ranimaient le courage du proscrit, n'étaient point faits pour plaire au proscripteur, et Hugo répondait à Janin :

Bruxelles, 10 *mars* 1852.

Quelqu'un qui m'aime m'a envoyé ici quinze colonnes de vous datées du 23 *février, quinze diamants. J'en suis tout ébloui et bien charmé. Que vous avez d'esprit, cher*

poète, et que vous avez de cœur ! Vous savez qu'on a besoin de soleil en Sibérie, et vite, vous écrivez un feuilleton pour les proscrits, pauca meo Gallo. *Ce* pauca *est beaucoup. Je vois que vous m'aimez toujours un peu là-bas, vous tous les poètes, vous tous les artistes, vous tous les grands et bons cœurs. Merci. L'exil finit, l'amitié ne finit pas. Je vous serre les deux mains.*

(Inédite.) VICTOR HUGO.

Pour accroître la chaleur du « soleil en Sibérie », Janin répondit au poète :

Cher maître adoré ! Vous n'avez pas pu douter, un seul instant, des vives sympathies et des profonds respects qui devaient entourer votre exil. Vous êtes notre chef et vous êtes notre Dieu. Présent, vous marchez, le premier, devant nous, et nous vivons dans votre royaume, à votre ombre ; absent, si vous le vouliez, vous pourriez marcher sur nos têtes ! N'est-ce pas vous qui, d'une main vaillante, avez défriché le sol que nous labourons ? N'est-ce pas vous qui en avez arraché les ronces et les épines ? Vous avez donné le signal ! Vous avez été la Résurrection et la vie ! Il ne vous manquait guère qu'un peu d'éloignement et un grand malheur pour être vu dans toute votre grandeur. Vous êtes complet, aujourd'hui ; rien ne vous manque, ni la haine de ces vainqueurs d'un jour, ni la persécution de ces parricides, ni les injures des plumes vénales, ni le spectacle hideux de cette France à l'aboi de toutes ses Libertés ! Si vous saviez quelle est notre misère et comme, à son réveil, chacun de nous se trouve honteux de se voir en

la compagnie hébétée de tous ces millions d'hommes, tout frais sortis du suffrage universel. C'est ce même suffrage universel qui exilait Dante et Thémistocle ! Il a commis, cette année encore, bien des crimes. Son plus grand crime, c'est d'avoir attenté à votre famille, à vous-même, et, s'il eût été possible, à votre gloire ! Ils vous ont *expulsé*, expliquant leur sottise par un mot barbare, ils vous ont défendu la France, *à jamais !* Ces éternels ! Ils se figurent que c'est fini, que vous êtes une ombre, un fantôme, un rêve, un écho ! Vous leur ferez voir quelle est cette ombre, et quelle vengeance un Écho peut proclamer dans toute l'Europe ! On nous a dit que vous alliez raconter ce crime énorme, et vous jugez si j'attends impatiemment le récit de ces attentats qui n'ont d'exemple qu'à la fin des nations et de leur histoire, en pleine anarchie, en plein désordre, en plein écroulement de tout ce qui fait l'honneur et le respect des nations.

Donc ne pensez pas que la France vous oublie et que Paris, votre domaine, soit resté indifférent à votre fortune. Il n'y a pas plus de trois jours que Saint-Marc Girardin, dans sa chaire, à la Sorbonne, a prononcé votre nom d'une façon très simple, et dans un exemple de rhétorique, aussitôt l'applaudissement unanime a salué ce grand nom tout rempli de retentissement et de gloire ; lui-même, Saint-Marc Girardin, est resté étonné de l'effet qu'il venait de produire, tant l'ardeur est grande de saluer les maîtres absents ! O misère ! Victor Hugo dans l'exil, Granier de Cassagnac assis à sa place ! M. de Rémusat remplacé par un Achille Jubinal ! La ville de Paris représentée en son double

Sénat par Tartempion. Autant de motifs pour que chacun de nous se souvienne des grandeurs que la ville a perdues ! Vous êtes des astres errants dans le monde qui brillez par votre absence des affaires et des poèmes de ce temps-ci, comme ces images de Brutus et de Cassius aux funérailles de César. Mais aussi quel beau jour quand vous nous serez rendu, mon cher maître, et quel arc de triomphe on vous prépare, et quelles acclamations jusqu'au Ciel qui nous rendra, en même temps, notre Liberté et notre poète. Allons ! courage et patience. La patience est un grand soulagement en ces douleurs, elle vient à bout de tout, surtout de l'injustice et de la force aveugle. Enfin, comme dit un ancien, le plus grand spectacle que puisse donner un mortel au Dieu de là-haut, c'est le spectacle du malheur dignement supporté. *Homo fortiter miser.* Adieu ! je vous serre la main, bien tristement et de tout mon cœur (32).

JULES JANIN.

15 mars 1852.

Au reçu de cette lettre enflammée, Hugo saisissait la première occasion pour répliquer, avec non moins de chaleur :

Bruxelles, 24 *mars* 1852 (33).

Tout de suite un mot pour vos quatre pages. Votre lettre m'a trouvé écrivant à la France et à la postérité (j'espère, car la chose en vaut la peine), l'histoire de cet homme. — Est-ce un homme ? — Je m'interromps pour vous

serrer la main. Si vous saviez quel bonheur c'est pour un exilé, — c'est toujours un peu sombre, l'exil, — de recevoir un rayon d'un charmant grand esprit comme vous. Vous me racontez mon avenir et mon avenir en de tels termes qu'il me semble que je le tiens, et cela me suffit. Oh ? si j'avais ma femme et mes deux autres enfants, et quelques amis dont vous êtes, cher Janin, et un peu de ciel bleu, et paulum sylvæ super his foris, *je ne demanderais rien, je ne regretterais rien. Quoi : pas même la France ! Hélas ! est-ce qu'il y a une France à présent ? Où est-elle ? Ma patrie, mon Dieu, montrez-la-moi. Il n'y a pas pour moi la patrie, là où il n'y a pas la liberté. — Vous avez du reste raison de ne pas me plaindre, cher ami. — Dans le triomphe de la violence inepte sur la liberté, dans cette expulsion de l'intelligence par la force brutale, j'ai été choisi, parmi tant d'hommes qui valent mieux que moi, pour représenter l'intelligence ; choisi, non par le Bonaparte qui ne sait ce qu'il fait, le pauvre imbécille* (sic), *mais par la Providence que je remercie. Quel immense honneur pour moi ! Enviez-moi tous, je vous représente !*

Je ne veux pas que votre ami quitte Bruxelles sans vous porter ce bonjour. Il vous dira qu'il m'a trouvé, ma fenêtre ouverte sur la grande place où d'Egmont et de Horn ont été décapités (34), *et ayant en face de moi ce vieux balcon de l'Hôtel de Ville, où venait s'accouder le duc d'Albe, dont la vilaine âme habite peut-être aujourd'hui Louis Bonaparte ; il vous dira comme votre lettre m'a charmé. Je lis avidement tous vos ravissants poèmes du lundi ; vous improvisez comme les autres sculptent. Votre style est une volupté de mon esprit. A bientôt, en dépit de tout.*

A toujours. Je serre tendrement la vaillante main qui tient votre vaillante plume.

Tuus.

(Inédite.) VICTOR HUGO.

Aussitôt cette lettre reçue, Janin en communiquait le contenu à un autre proscrit, mais dans ses terres, l'historien Charles de Lacretelle. C'est presque un pamphlet, tellement Janin, l'aimable et spirituel Janin, y est violent.

« ...J'ai reçu votre lettre à la même heure et le même jour qu'une lettre de M. Victor Hugo, empreinte à la fois de toutes les colères et de l'abattement de l'exil... Ah ! quel contraste ! Ici, le philosophe et le sage, et là-bas le poète et le tribun ! Dans sa maison de Mâcon..., l'illustre et vénérable historien, nourri aux plus grandes leçons de l'histoire et les mettant à profit pour lui-même ; et sur la terre étrangère, à quelque fenêtre ogivale qui donne sur la place même où fut décapité le comte de Horn, où mourut d'Egmont, où le duc d'Albe arrivait porteur des sévérités de son maître, l'auteur des *Orientales* et des *Feuilles d'Automne* chassant de son souvenir les enchantements et les poèmes de sa jeunesse entourée d'admiration et de sympathie.

« Dans la lettre dont je vous parle, il m'annonce qu'il vient de mettre la dernière main à un livre intitulé le *Deux Décembre.* Il y aura bien des larmes, bien des cris et des déchirements dans ce livre qui sera imprimé à Londres ! Pendant ce temps, adieu la poésie et le drame ; adieu le livre écrit avec amour : il est remplacé

par le pamphlet écrit avec rage ! O misères des époques troublées, où personne n'est plus à sa place, où pas un ne fait ce qu'il doit faire ! M. Hugo est expulsé de France, à l'heure où M. Jubinal, en habit brodé, représente, avec M. Véron, la littérature française au palais des Tuileries ! Jubinal roi, M. de Rémusat proscrit ! M. Véron empereur, M. Thiers exilé ! Un autre écrivain, nommé Belmontet, représente le poème, Victor Hugo expulsé ! Bineau sénateur et M. de Lacretelle à Mâcon (35) ! Énorme sujet de risée et de douleurs ! Grâce à Dieu, je n'ai jamais eu aucune expèce d'ambition pour moi-même ; en revanche, j'en ai beaucoup pour les gens que j'honore et que j'aime, et, lorsque je les vois maltraités ou négligés par des bandits, toutes les indignations se soulèvent au fond de mon cœur (36). »

29 mars 1852.

Les sentiments politiques de Janin étaient, on le voit, à l'unisson de ceux du proscrit. Ils étalent la colère de l'honnête homme, épris dès son jeune âge de liberté (il avait « tiraillé » contre la Restauration, de 1826 à 1828, dans le petit *Figaro*) et courbé, par la violence, sous le joug le plus dur que la France contemporaine ait connu. On comprend que le marquis de Custine lui ait écrit un jour : « On sent dans votre style les tempêtes du siècle, il y a là du Bossuet littéraire [39]. »

L'exil était une première étape douloureuse ; le poète allait en franchir une seconde. Les mardi 8

et mercredi 9 juin 1852, il était contraint de faire vendre son mobilier, à son domicile, rue de La Tour-d'Auvergne, 37.

Tous ces meubles anciens, arrangés par lui avec son goût étrange et personnel, ces livres, ces laques, ces porcelaines, ces verreries de Venise, ces tableaux, ces dessins, ces armes, ces tentures, ces tapisseries, tout, jusqu'à la batterie de cuisine, tout, jusqu'au beau Ronsard in-folio, offert, en 1828, par Sainte-Beuve, avec des vers autographes de tous les poètes amis d'alors, tout allait s'éparpiller au souffle des curiosités ou des appétits.

Mme Hugo écrivit au critique des *Débats*, au sujet de cette vente, une lettre que nous ne possédons pas, mais dont le sens se devine : « Parlez de cette mise à l'encan du mobilier du poète, obligé à cette extrémité pour vivre. » Car, ainsi que M. Gustave Simon l'a établi, « il n'avait à Jersey qu'un revenu annuel de 7.500 ; le théâtre, qui lui rapportait 60.000 francs par an, était supprimé. » (*Revue Mondiale*, 15 janvier 1922.)

A cette lettre, Janin s'empressa de répondre :

Madame,

Je suis bien touché du bon souvenir de M. Victor Hugo et du vôtre, Madame ! On n'a jamais vécu dans

un temps plus dur et plus cruel ! Cette vente de mardi est une honte pour la France, et pour nous c'est un désespoir. Je vais tâcher, lundi, de raconter quelques-unes des impressions de ma tristesse. Ah ! si la presse était libre, avec quelle ardeur on raconterait les infamies de l'exil ! Il est vrai que si la presse était libre, M. Victor Hugo, notre Maître, ne serait pas en exil. Il serait à sa place au sommet, nous à ses pieds !

Je suis aux vôtres, Madame ; j'irai vous saluer avant votre départ, et recevoir l'honneur de vos derniers ordres. En perdant M. Hugo, nous avons perdu notre force et notre gloire ; en vous perdant, Madame, nous dirons adieu à notre printemps poétique, à tout ce que nous avons vu, quand nous étions jeunes, de plus beau, de plus splendide et de plus charmant.

Agréez, je vous prie, avec votre bonté accoutumée, le sincère hommage, Madame, de ma profonde obéissance, et de mes profonds respects.

JULES JANIN.

4 juin 1852.

Il raconta « quelques-unes des impressions de sa tristesse », et ce fut un de ses meilleurs feuilletons :

« ...A quoi bon, disait-il, ces richesses du poète amoureux de la forme et de la couleur ? A quoi bon ? Bon à fournir une liste à la vente, et bon à servir à l'aboyeur. Chers ornements, douces parures du toit domestique ! Voilà que l'affiche est placardée aux murailles, et que le catalogue

est distribué aux amateurs, et que ce musée est livré à qui le veut prendre. Ah! c'était bien la peine, ami, d'être à ce point curieux et amoureux des belles choses! Vous voilà traité comme un prodigue, vous voilà traité comme un mort qui n'a pas d'enfants! »

Merci, Monsieur, — s'empressa de répondre Mme Hugo. — *J'envoie à mon mari le* Journal des Débats *d'hier. Votre cœur et votre esprit vont le trouver. Mon mari n'est pas exilé.*

Agréez mes sentiments d'affection inaltérable.

Adèle Victor Hugo.

Ce mardi.

(Inédite. Cachet de la poste : 9 juin 1852.)

En même temps, elle mandait à l'exilé : « Les journaux, à l'occasion de cette vente, ont été très bien et d'une touchante sympathie. La *Presse* et les *Débats* ont été plus que cela... Remercie Janin et Gautier. Je les ai remerciés tout de suite de mon côté [39]. »

Mais le poète n'avait pas attendu cette invitation. Dès qu'il avait eu connaissance du feuilleton, il avait jeté ces lignes :

Bruxelles, 9 juin 1852.

Cher poète, on m'apporte votre article. J'ai les larmes aux yeux. Je vous écris à tort et à travers, tout droit par

la poste. Si on ouvre cette lettre, qu'y trouvera-t-on ? Un cœur qui s'épanche dans un cœur. A cette heure où je vous écris, on vend mes derniers meubles, mais ce n'est pas cela qui m'occupe. Ce qui m'occupe, ce qui me console et me charme, c'est le beau poème que vous faites de cette pauvre ruine. Jamais vous n'avez été plus éloquent, plus profond, plus doux. Vous prenez dans votre âme l'accent vrai, le cri touchant, le mot cordial. Je vous remercie, je vous remercie.

Un malheur immortalisé par vous n'est pas un malheur. Cette page que vous venez d'écrire surnage sur mon naufrage. Qu'importe ce qui est englouti.

Cher Janin, on me dit que vous allez venir ici ; est-ce vrai ? Ce serait une grande joie pour ceux qui vous aiment dans cet exil, et pour moi entre tous. Je n'ai plus de maison à vous ouvrir, mais j'ai mes deux bras.

Savez-vous que ces désastres sont bons, et que la providence, dans ces catastrophes, caresse autant qu'elle frappe. Je ne vous connaissais pas bien encore ; je savais de vous le grand esprit, je ne savais pas le grand cœur. Maintenant, je vous vois comme vous êtes, je vous aime deux fois et cela vaut bien un peu d'exil.

A bientôt, si vous venez, à toujours, si vous ne venez pas, et du fond, ex imo.

VICTOR HUGO.

(Inédite.)

La protestation de Janin eut des échos. Le poète Adolphe Dumas, « ce Descartes exalté, ce Tasse méconnu, ce sublime estropié de la terre », comme le qualifiait Lamartine, composait ce

poème plein de souffle, qu'il envoyait à Jules Janin, sur une double feuille, petit in-quarto, non datée :

LA MAISON VENDUE

Quand on eut bien vendu, dans la forme légale,
La chambre des enfants, la chambre conjugale,
Son lit, sa table et son fauteuil ;
Quand on eut bien crié la vente à la criée,
Sa famille à l'encan, sa femme expatriée,
Toute sa gloire et tout son deuil.

Les amis — et chacun qui pleure et se dérobe —
Parlaient de ce grand homme et de cet homme probe,
Sans pouvoir lui dire un adieu ;
Car il leur manquait Job réduit à la famine,
Couché sur un grabat, mangé par la vermine,
Et chantant la gloire de Dieu.

Ne pleurez pas, leur dis-je. En entrant dans Athènes,
Quand il livra la Grèce à quatre capitaines,
Alexandre passa tremblant,
Et repassa trois fois, comme un fou qui s'égare,
Devant une maison, la maison de Pindare,
Plus pâle que son cheval blanc !

Ne pleurez pas, amis ! Est-ce qu'on pleure, en France ?
Est-ce qu'on pleure Dante, exilé de Florence,
Par un conseil municipal ?
Est-ce qu'on expatrie Homère ? Est-ce qu'on tue
Byron, en lui donnant sa gloire pour statue
Et son exil pour piédestal ?

Laissez vendre ! laissez crier les voix fatales
Au chevet de Cromwell *et des* Orientales !
Laissez la désolation
Entrer de toute part comme les eaux d'un fleuve !
Ouvrez-lui, pour noyer jusqu'au lit de sa veuve,
Toutes les portes de Sion !

Adieu donc sa maison, sa maison violée,
D'où sa femme et sa fille, et la tête voilée,
Vont sortir comme des suspects !
Adieu, fille sans tache ! adieu, mère héroïne !
Nous sommes sur le seuil, la main sur la poitrine,
Et passez devant nos respects !

Adieu, l'homme d'honneur ! adieu, l'ami fidèle !
La gloire reste à ceux qui restent dignes d'elle,
Et de tout ce qu'il me souvient
A cette heure, et d'Auguste et de toute sa race,
C'est Virgile qui part, c'est un adieu d'Horace,
Et c'est le chant qui me revient (40).

Je ne sais si Hugo connut ces vers, mais il n'aurait pu qu'y applaudir. Leur sentiment correspondait au sien, leur vaillance à sa vaillance. Il ne fléchissait pas, et se montrait indomptable devant l'adversité.

La gloire reste à ceux qui restent dignes d'elle !

Le soir de la vente, Janin retourna rue de la Tour-d'Auvergne, où le poète avait transporté ses dieux lares, quand l'émeute de juin 1848

l'avait chassé de la place Royale. La maison vide ne renfermait plus que silence et poussière. Mais non ! Deux cœurs encore y battaient, deux cœurs venus pour méditer et pleurer sur ces ruines : Mme Hugo et sa fille Adèle.

Janin les vit et, touché de compassion, il écrivit au mari et au père une lettre, que M. Gustave Simon a heureusement retrouvée et publiée, avec les autres lettres de Janin, dans la *Revue Mondiale* (15 janvier et 1er février 1922).

Dimanche, 6 juin 1852.

Cher maitre !

Il m'est impossible de perdre une si belle occasion de vous envoyer mes hommages et mes respects. Nous sommes toujours écrasés sous le cylindre, étouffés sous la machine pneumatique, et parfaitement malheureux ! C'est ce qui nous console un peu de votre exil, jamais vous n'auriez pu vivre sous cette abjecte tyrannie, entre le Fortoul (41) et le Persigny (42). Le Persigny, pendant que vous habitez un grenier à Bruxelles, s'est emparé du Fontainebleau royal, et, dans le lit de Mme de Maintenon, il a porté la fille d'un prince de l'Empire ! — C'est toute notre histoire, à cette heure ! O Fontainebleau de François Ier et de Louis XIV ! Un Persigny et sa femme aux mêmes lieux où nous avons vu le prince royal et sa fiancée ! — Allez, Maître, il ne faut pas trop se plaindre de l'exil qui vous met à distance de ces tristes splendeurs.

Nous avons été, cette semaine, assez malheureux de voir ouverte une maison qui était un peu la nôtre; on vendait à l'encan ces beaux meubles que nous avions vu arriver chez vous, un à un, *parva manu*, humble trésor auquel vous donniez tant de prix. C'en est donc fait, vous voilà, comme disait Cicéron, un citoyen étranger de la ville de Rome. Étranger à ce Paris qui est à vos pieds, à cette ville que vous avez domptée, à cette histoire que vous avez faite ! *Il le fallait !* C'est cruel pour vous ; pour nous, c'est une honte, un déshonneur, un crime ! Hélas ! j'ai voulu voir, une dernière fois, cet asile poétique et, samedi passé, par la nuit claire, je suis allé pour saluer la muraille. Il s'était fait, autour de votre maison, un grand silence ! L'étoile, une étoile qui est à vous, jetait sa profonde clarté sur le petit jardin où vous descendiez le soir ! Des deux fenêtres qui donnent sur le jardin, une fenêtre était ouverte, et l'autre était fermée. A la fenêtre ouverte une ombre, une blancheur, une image attentive et calme, contemplait en silence la ville qu'il faudra quitter demain ! Je crois bien que c'était votre fille qui rêvait ainsi ! A la fenêtre fermée, il y avait votre femme et votre fils qui causaient tout bas ; la parole était calme et triste ; on n'entendait pas ce qu'ils disaient, c'était facile à comprendre. Ils disaient adieu à ce nid charmant, où s'abritait la gloire paternelle ! Il n'y a que vous pour savoir combien j'étais ému et touché de cette contemplation d'une douleur si sereine et si calme. Ah ! qui nous eût dit autrefois, dans les grands jours des grandes batailles, quand elle était saluée à la façon d'une reine, au moment où son mari triomphe, et règne, qui nous

eût dit que nous perdrions Mme Victor Hugo elle-même, et qu'elle partirait pour un exil ! Le silence de votre fille était bien éloquent aussi ! J'ai tort, je le sais, de toucher à vos plaies d'une main brutale, mais cette main vous est dévouée et si quelque liberté nous était rendue, alors vous verriez, mon poète, si je saurais parler comme il convient d'en parler de ces malheurs qui nous frappent tous, en vous frappant ! Mais nous sommes si peu nos maîtres ! Le licou qui nous tient nous aurait si facilement étranglés ! Nos maîtres sont si lâches et si poltrons ! La vérité leur cause un effroi si vif et si légitime ! Il est impossible de rien dire, et vos meilleures pensées retombent sur votre cœur, à les étouffer ! Chose étrange et triste que l'Académie elle-même, en des occasions qui pouvaient être solennelles, ait effacé votre glorieux nom de ces discours d'apparat, et qu'un poète éclos à votre ombre passée ait négligé de dire à ceux qui l'écoutent les regrets de son chef absent ! Cet oubli de toute reconnaissance a été très mal pris le jour du Nisard et de son compère. On vous nommait, on vous saluait, on vous rappelait dans le silence de ces messieurs !

Bonjour, bonjour ! Cette lettre vous sera présentée par un digne et gentil messager de votre poésie ; une jeune artiste qui serait bien digne de jouer un de vos rôles, qui jouait à merveille Catarina Bragadini : Mlle Thuillier (43). Je vous serre les mains de tout mon cœur.

J. Janin.

(1852)

Janin n'attendit pas que « quelque liberté lui fût

rendue » et exprima ses sympathies, enregistrées par les Tuileries avec un froncement de sourcils, — *annuit et toto nutu tremefecit Olympum*, — dans son *Histoire de la Littérature dramatique* [44]. Mais voici la réponse d'Hugo :

Bruxelles, 1er *juillet* 1852.

Je n'ai votre lettre que d'hier, cher Janin, Mme Thuillier étant venue sans me trouver. Je la prie de se charger de ce mot pour vous. Continuez-moi vos lettres ; elles m'apportent de la joie, c'est-à-dire de la force. Nous en avons besoin dans cet exil ; le ciel s'en mêle, il pleut, il fait froid ; la nature est toute triste et a l'air de pleurer. Je le comprends pour peu qu'elle ne soit pas bonapartiste.

Vous n'avez jamais écrit une plus ravissante et plus admirable page que celle où vous me contez votre visite à ma pauvre maison. Une femme d'ici, me voyant ému hier soir, moi qui porte durement et gaiement la proscription, m'a dit : « Qu'avez-vous donc ? » Je lui ai lu cette page de votre lettre. Elle a pleuré, et elle a voulu la copier. A côté de vos grands triomphes de poète, de critique et d'écrivain, enregistrez, je vous prie, le succès obscur. La femme est jolie ; ce n'est pas un grand esprit comme vous, mais c'est, comme vous, un noble et bon cœur.

Je viens d'achever un livre, de quelque deux cents pages, sur tout ce que nous voyons. Cela vous arrivera un de ces jours, dans un ballot de contrebande, dans une barque de poisson ou dans un bateau de fonte brute. Si ce livre vous tombe dans les mains, s'il vous soulage un peu dans votre exil de Paris, j'en serai content. Il vous aura rendu un peu du bien que me font vos lettres. Il

paraîtra dans un mois. Londres met tout ce temps-là à imprimer deux cents pages (45).

Je vous lis assidûment tous les lundis ; vous avez l'art de rester puissant et de paraître libre sous le joug. C'est un miracle. J'admire cela de vous, et bien d'autres choses encore.

*On me dit qu'après mon livre publié, le Bonaparte me rayera de l'Académie. C'est bien possible et fort simple ; il a pris d'autres libertés. Si cela arrive, Janin, je vous lègue mon fauteuil. Je n'aurai qu'un regret, ce sera de ne pouvoir vous recevoir. Comme je vous ferais les honneurs de chez moi (*46*) !*

A bientôt, à toujours ! Je me porte bien, j'ai pourtant depuis six mois des douleurs assez opiniâtres au cœur. C'est un peu notre maladie, à nous autres. Nous vivons par là, il est juste que nous mourrions par là. Dieu est grand.

Je vous serre les deux mains. Vale et me ama.

VICTOR H.

Cette lettre est la dernière datée de Bruxelles. Mais la conversation continua, en tête à tête, car Janin, accomplissant le vœu du poète, se rendit auprès de l'exilé. V. Hugo témoigne de cette visite dans la pièce des *Contemplations* intitulée : *A Jules J.*, et celui-ci en a laissé une relation pittoresque au tome IV de son *Histoire de la littérature dramatique :*

« ...La dernière fois que je l'ai vu.... c'était

dans une ville étrangère, une ville d'exilés, le matin, à 5 heures; le soleil montait dans le ciel, dissipant les dernières vapeurs de la nuit. Sur la place où d'Egmont et le comte de Horn sont tombés, pour satisfaire aux rancunes de l'inquisiteur, s'ouvrait, dans une boutique sombre, une porte étroite ; on montait par une échelle au réduit où se tenait ce pair de France, ce tribun, ce chevalier de la Toison d'Or... car celui-là est véritablement chevalier-né de la Toison d'Or et Grand d'Espagne, qui a mis au monde *Hernani* et *Ruy Blas*.

« La porte était ouverte, on entrait chez le proscrit comme on entrait naguère chez le poète. L'homme était étendu sur un tapis, à terre, et dormait. Il dormait si profondément qu'il ne m'entendit pas venir, et je pus admirer tout à l'aise ces membres solides, cette vaste poitrine où la vie et le souffle occupent tant d'espace, ce front découvert, ces mains dignes de tenir la baguette de la fée, en un mot, je le vis tout entier, ce vaillant capitaine des grandes journées..., on eût dit le sommeil d'un enfant, tant le souffle était calme et régulier [47]. »

Sur la fin de l'année, Mme Hugo vint à Paris. Ce fut l'occasion pour Janin d'une lettre fort in-

téressante, dans laquelle il ne craint pas de pousser son illustre ami aux extrémités poétiques, dont la France et les esprits libres avaient l'urgent besoin. On se rend mal compte, aujourd'hui, de la sensation d'étouffement que l'on éprouvait sous l'Empire. La prose et les vers d'Hugo déchiraient la lourde nuée, comme un éclair purifiant. On respirait un instant ; les nerfs se détendaient... Mais Janin ne craignait pas aussi d'insinuer la critique : « Vous devez bien regretter, comme Béranger, d'avoir tant poussé à l'idée impériale... » Hugo fit-il *mea culpa* ?

Non datée (décembre 1852).

Nous avons eu, l'autre jour, une fête, une grande fête ! Il y avait notre reine exilée, Mme Victor Hugo, et nous avons parlé de vous tout à notre aise ! Ah ! l'exil ! il a beau être l'exil il est en même temps, la sympathie et le respect, et l'espérance et le souvenir ! Vous avez présidé à notre vie tout entière, vous nous avez donné le signal poétique, et votre gloire était notre gloire ! Alors, tout d'un coup, par je ne sais quelle escalade nocturne, on vous prend, on vous *expulse*, on vous jette en plein Océan, et vous restez seuls, exilés, sans plus savoir où se lève l'étoile et de quel côté le vent va souffler. Vous étiez tout pour nous ; vous marchiez, la tête haute, et vous aviez certainement à votre suite, même ceux qui vous résistaient ; vous étiez le mouvement, la force et la fortune des belles-lettres de ce

temps insultées par M. Gustave Planche. Vous étiez un mouvement, une impulsion, un signal, et nous le comprenons bien à cette heure, semblables que nous sommes à des pendules détraquées ! Ce sera votre louange un jour, d'avoir laissé ce grand deuil et ce grand vide au milieu de la France lettrée ! On saura, grâce à votre exil, quelle place immense vous teniez à notre soleil ! Vous nous faites, en ce moment, l'effet de ce grand duc de Guise, *le Balafré,* égorgé par le Valois de ce tableau de Paul Delaroche. On voit le roi qui se hasarde à regarder son obstacle étendu à ses pieds, l'assassin a peur que le Balafré ne se réveille... Au moins cette fois, *le Balafré* s'est réveillé ! et cruellement ! et d'un coup de poing il a tué son égorgeur ! Quelle *Ménippée* et quel *Festin de Trimalcion,* vous avez mis au jour, et comme ça a marché dans le foyer brûlant, et comme ça frappe à coups de massue et quelle ruine autour de cette baliste et de cette catapulte ! On nous a dit que vous mettiez en vers cette prose auguste (48), et que le poème va doubler de sa cuirasse le pamphlet armé jusqu'aux dents, ça va faire à coup sûr quelque chose d'énorme ! « Le vers fera de toi un monstre énorme », dit Shakespeare de Richard III, et il l'a fait ! Ainsi vous faites ; et il me semble vraiment que le châtiment dépasse le crime et que vous avez outrepassé vos droits de *belluaire !* — Si bien, je vous parle vrai, que de temps à autre, il me semble que le Ciel a bien fait qui vous a frappé de ce coup de tonnerre pour vous rendre à la composition écrite, au poème, à la prose, à vous-même, à vous, le Victor Hugo de nos rêves ! Que de belles et grandes œuvres vous allez entreprendre et accomplir

pour peu que la pluie et la maladie ne vous retiennent en ce logis que frappent la mer et les flots impuissants, image vulgaire si vraie, en songeant à tout ce qui vous a frappé ! Soyez donc le poète et l'écrivain du jour de deuil après avoir été celui des jours de fête, et comptez que nous n'avons pas d'autre consolation et pas d'autre espérance que la consolation et l'espérance qui nous viennent de ce petit coin de terre en plein Océan, resté anglais par une volonté de la Providence, dans les îles françaises ! Nous avons bien parlé de vous, l'autre jour, avec le grand Béranger et vous n'avez jamais entendu de louanges mieux faites ni mieux senties, avec un fonds plus sincère de sympathie et de tristesse ! Il est bien au regret, Béranger, et vous devez bien regretter comme lui d'avoir tant poussé à l'idée impériale, ô poète que vous êtes ! Vous ne saurez jamais votre toute-puissance, à moins que vous ne soyez tombés dans votre piège et tués avec ce lacet que vous avez filé ! Ici tout est triste et morose ! une peur si veule — une atonie incroyable ! On vous dira, mais on ne vous le dira pas assez, à quel point, en si peu d'heures — tout un siècle hélas ! — nous sommes devenus un peuple abasourdi du Bas-Empire, un peuple endormi, faible et hébété, idiot ! Plus de sang à la joue, et plus de rire à la lèvre ! On ne reconnaîtrait plus le doux pays du vin de Bordeaux et du vin de Champagne. Y compris la Bourgogne où M. Lamartine écrit, avec un grand courage, de gros livres dont il a besoin pour vivre ! Il donne aussi, celui-là, un grand exemple ! Il donne aussi, celui-là, un grand spectacle ! Il a le mépris, il a le sang-froid, il a le silence, il a la patience, il attend. Je ne sais pas s'il espère !

On va tâcher de racheter pour son compte la terre de Milly, et si la chose réussit, ce sera une belle journée ! Pelletan est convaincu que ça doit réussir, Dieu le veuille, et j'aurai trouvé bien vite en mon Juvénal un petit morceau à inscrire au fronton de cette maison rachetée.

. . . . Sub principe duro
Temporibusque malis...

Cette page et ce dernier *Bonjour* seront, s'il vous plaît, pour votre ami et *complice* (on ne peut pas lui faire une plus grande louange !) Schœlcher ! J'ai passé la soirée d'hier, avec M. Scribe (il est très bien, M. Scribe), chez M. Legouvé, et vous ne sauriez croire que de regrets unanimes, quelle indignation et quelle douleur !

Comme j'avais cette belle chance de vous écrire, je l'ai dite à Legouvé et Legouvé m'a prié d'avertir Schœlcher que l'affaire de son appartement était tout à fait terminée et d'une façon très favorable .— On est si content de donner quelque bonne nouvelle à l'exil que je me hâte.

Et maintenant, mon Maître, laissez-moi vous serrer la main et vous dire, encore une fois, que je vous aime et que je vous honore de tout mon cœur.

J. Janin.

Sur le même sujet, il écrivait à Ch. de Lacretelle ;

30 décembre 1852.

« ...On disait à Paris que le sieur Véron nous (c'est-à-dire le *Journal des Débats*) achetait à beaux deniers

comptants... Il donnerait tout son argent à un de nous quatre ou cinq que nous sommes, on le lui jetterait à la face ; et chacun de son côté, le laissant seul au milieu de son journal, s'en irait planter ses choux... Heureusement que l'on ne voit pas bien l'inutilité de la vie de ces gens-là... Un poète, un écrivain ? fi, l'espèce ! A la bonne heure, un soldat, un tambour, un fifre, un sapeur, un sergent-major ! *Barbarus, non segetes !*

« J'ai vu cette semaine, et ça m' a été une fête, Mme Victor Hugo et M. de Rémusat. M. de Rémusat est toujours le beau parleur et le bel esprit éloquent qui manie avec art la plus belle langue parlée, et dont l'ironie est souveraine. Mme Victor Hugo m'a semblé un peu trop courageuse, un peu trop sereine : on voyait quelque bravade au fond de cette gaîté. Elle venait pour chercher son jeune fils (49)... »

La bravade seyait bien, ce nous semble, à la femme de celui qui, dans le même temps gravait quelque pièce immortelle des immortels *Châtiments.*

Mais déjà le poète n'était plus à Bruxelles.

Un an après son arrivée, jour pour jour, le 1er août 1852, l'exilé de France était exilé de Belgique, et s'embarquait pour Londres, à Anvers. Il n'attendait pas le vote de la loi Faider pour se soustraire ; par un départ volontaire, à un départ forcé. « L'indépendance et les très larges libertés du petit royaume avaient une existence quelque

peu précaire à l'ombre redoutable de l'empire napoléonien [50]. » Hugo le comprit et ne voulut pas faire porter à la Belgique la responsabilité de *Napoléon le Petit*.



IV

Jersey et Marine-Terrace

(5 Août 1852 — 31 Octobre 1855)

IV

Jersey et Marine-Terrace

(5 Août 1852 — 31 Octobre 1855)

SOMMAIRE : Marine-Terrace. — Lettre inédite de V. Hugo. — Une dédicace des *Châtiments*. — Les amours de François Victor. — Lettre inédite de sa maîtresse Anaïs Liévennes. — Janin colporte une pièce des *Châtiments* mise en prose. — Les photographies de Ch. Hugo. — Un portrait du poète. — Lettre inédite de Mme Hugo. — Le feuilleton qui la fit pleurer. — Un pastiche inédit de Victor Hugo et de Vacquerie (note 65). — La vie à Marine-Terrace : lettre de Mme Hugo. — Très belle lettre de Janin. — Une double lettre inédite du ménage Hugo. — La querelle Janin-Dumas. *A deux ennemis amis.* — *L'Histoire de la Littérature dramatique.* — Magnifique lettre inédite du poète. — Les exagérations d'Edmond Biré. — Ce que signifient *les Contemplations.* — Le poème dédié *A. J. J.* — Critique de Ch. de Lacretelle et lettre inédite. — Expulsion de Jersey.

VICTOR Hugo habita Jersey, du 5 août 1852 au 31 octobre 1855, dans une propriété isolée, nommée Marine-Terrace, située sur la plage de George-Town, à l'extrémité de la ville de Saint-Hélier. C'était un cottage à toit plat, la façade nord donnant sur une route déserte, la façade sud sur

un jardin en terrasse, planté de tamaris et de rosiers, d'où l'on avait une vue splendide sur la mer. Le mur du jardin bordait la grève et les vagues venaient s'écheveler sur son granit[51].

La correspondance entre l'exilé dans la nouvelle résidence et l'ermite de la rue de Vaugirard, nº 20, devient fréquente. Pour que ce ne soit pas « M. Bonaparte » qui reçoive les lettres, on emploie, de part et d'autre, des courriers.

1er mars 1853, Marine-Terrace.

Que vous êtes heureux, cher poète ! Tous les lundis vous écrivez à toute l'Europe des lettres, d'admirables lettres, pleines de cœur, de grâce, de poésie, d'esprit, de style, et toute l'Europe les lit, y compris le proscrit auquel cette manne arrive dans sa solitude. — Mais nous autres, nous écrivons, nous jetons nos lettres à la poste et la poste les mange. J'écris à Jules Janin et c'est M. Bonaparte qui reçoit les lettres. Voilà un ennui !...

Aujourd'hui pourtant, j'espère, grâce au détour que je vais prendre, que ces quelques pages vous parviendront.

Victor (52) *m'est revenu tout à fait. Il est près de moi, ce qui m'est doux, et ce qui m'est plus doux encore, il est heureux. Vous lui avez dit plusieurs bonnes paroles, qui ont laissé trace dans son esprit. Aujourd'hui, il a les deux yeux tout grands ouverts sur ce qui a été sa folie, et il nous remercie tous, comme un naufragé tiré de l'eau. Les premiers moments ont été durs. Ce pauvre enfant a eu quelques semaines de douleur navrante. En le voyant*

pleurer à cause de l'amour, je songeais à ce petit Toto des Roches (53) qui tapait dans ses deux petites mains, en criant : la pape les fous (54). *Vous les rappelez-vous, et ce beau jardin, et ce beau soleil, et les immenses dîners si pleins de joie, et le bon rire de notre père à tous, M. Bertin ? C'était là un temps charmant. Où est-il, ce doux mois de mai de notre jeunesse ? Aujourd'hui, vous êtes un grand esprit à demi enchaîné. Moi, je suis un proscrit.*

Cela n'empêche pas le printemps de revenir, et j'en remercie Dieu. Je sens déjà dans ma fenêtre des souffles d'avril. Mon petit jardin est plein de pâquerettes, comme pour Gœthe et de pervenches, comme pour Rousseau. Les poules de ma voisine sautent par-dessus le mur et viennent becqueter familièrement mes brins d'herbe. Vingt pas plus loin, la mer fait comme les poules, et saute toute écumante par-dessus mon parapet. Le soleil joue sur tout cela, et à travers une déchirure de nuages, j'aperçois la France, à l'horizon. Italiam ! Italiam !

Je fais des vers, toutes sortes de vers, des vers pour mon pays et des vers pour moi. — Ceux-ci, je les garde. Les autres, je vais les publier. Vous les lirez quelqu'un de ces jours. Ils ont un double but : châtier dès à présent les coupables régnants, et empêcher dans l'avenir toute représaille sanglante. Si le ciel me prête force et vie, il n'y aura pas une goutte de sang versée à la prochaine révolution. J'ai tâché dans ce volume, comme dans N. l. p. (Napoléon le petit), *de résoudre ce problème :* Clémence implacable.

Outre vos sympathiques lettres du lundi, écrivez-moi de temps en temps, chez Janin. Vos cinq pages, si tendres, si nobles, si éloquentes, m'ont remué le cœur. Quelle bonne

chose d'aimer les hommes qu'on admire ! Je vous remerci e de me donner ces deux joies (55).

V. H.

Tuus.

Donnons deux commentaires à cette importante lettre.

Le premier, sera une dédicace placée, dix ans plus tard, sur un rarissime cahier des *Châtiments*, — clémence implacable [56] ! — cahiers du format in-32, et qui permettait au poète de les envoyer sous enveloppe, comme une lettre, à ses amis. Malgré la surveillance du Cabinet noir, certains de ces cahiers parvenaient à leurs destinataires [57]. La dédicace à Jules Janin fait suite à la strophe peut-être la plus célèbre des *Châtiments*, la dernière des *Ultima verba* :

Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis ! Si même
Ils ne sont plus que cent, je brave encor Sylla ;
S'il en demeure dix, je serai le dixième ;
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !

A JULES JANIN
A ERASTE (58)
AU GRAND ESPRIT,
AU VAILLANT CŒUR,

AU CHARMANT ET PUISSANT
ÉCRIVAIN
FRATRI, FRATELLUS
VICTOR HUGO,
HAUTEVILLE-HOUSE
JUIN 1863

Le second commentaire se rapporte au passage, que l'on a sans doute remarqué, sur la « folie » de François-Victor. Cette folie avait la figure d'une ravissante actrice des Variétés, Anaïs Liévennes, qui pour le même objet, écrivait de son côté à J. Janin :

(Mars ou avril 1853.)

« MON CHER MONSIEUR JULES JANIN

« Par suite de mes affaires qui étaient, comme vous avez dû le savoir, dans un triste état, j'ai dû quitter Paris, pour fuir un peu les nombreuses poursuites des huissiers.

« Me voilà donc à Varsovie, dans une ville mortellement ennuyeuse, sans même avoir l'espoir de rentrer à Paris, puisqu'il me faudrait pour cela pouvoir payer mes dettes, et il me manque l'indispensable : l'argent. Je ne puis vous dire le chagrin que j'en éprouve. Vous qui avez déjà voulu me sauver une fois, malgré moi, en engageant

sans cesse M. Hugo à retourner près de son père, ce qui fut fait, hélas! trop tard.

« A mon retour de Jersey, on vendit mes meubles et autres objets ; j'eus toutes les peines du monde à sauver mes effets personnels. Cette vente, malheureusement, n'a pas suffi à payer mes créanciers et n'a fait qu'aggraver ma situation déjà très mauvaise. Je n'ai pu par conséquent rentrer aux Variétés, comme je devais le faire, puisque vous aviez eu la bonté de vous en occuper près de M. Carpier.

« Je ne veux pas, en vous parlant de tout cela, blâmer M. Hugo, non, je n'accuse pas Victor près de vous, je ne puis lui faire un crime de m'avoir trop aimée. Il était jeune, il était amoureux, deux raisons bien puissantes pour ne voir que le moment présent. Et puis, est-il donc si coupable, puisque lui et sa famille m'offraient de venir avec eux partager le pain de l'exil, comme il m'aurait fait partager plus tard le bonheur qu'il aurait eu.

« Je me suis sentie trop faible pour accomplir cet adieu au monde léger, pour entrer dans un monde si sérieux. C'est donc en faveur de cette grande faiblesse que je viens vous prier, vous qui êtes notre père à toutes, vous qui êtes toujours là pour nous empêcher de faire mille folies. Voici

donc ce que je viens vous demander, et ce que je suis sûre, vous ne me refuserez pas.

« Vous m'avez donné cent fois l'idée d'écrire au prince Demidoff[59]; ne sachant à quel saint me vouer, j'ai pensé à lui comme à ma dernière planche de salut, et n'ai d'espoir qu'en vous pour être assez bon, en lui envoyant cette lettre, de vouloir bien l'apostiller. Un mot de vous, vous le savez, fera tout en ma faveur, et vous aimez trop faire le bien pour ne pas vous associer à lui en cette circonstance, et sauver l'existence et l'avenir d'une femme qui n'est pas à Varsovie, mais bien dans un théâtre où, profitant de vos bons conseils, elle travaillerait et penserait sérieusement à l'avenir. S'il vous était désagréable d'envoyer vous-même ma lettre, soyez, je vous prie, assez aimable pour y mettre l'adresse et la faire jeter à la poste.

« Merci d'avance de ce que vous voudrez bien faire pour moi. Si je ne craignais d'être indiscrète, je vous prierais de bien vouloir m'écrire deux mots, et de me donner de vos nouvelles, que je serais allée prendre moi-même avant mon départ, si je n'avais été traquée de la sorte. Recevez, je vous prie, mes compliments les plus distingués.

« Anaïs Liévennes[60],

« 453, rue des Sénateurs, à Varsovie, Pologne. »

On a remarqué, dans la précédente lettre d'Hugo, qu'il annonçait *les Châtiments*. Déjà, on en connaissait certains poèmes, et J. Janin avait mis en prose une de ces « odes terribles », pour en propager l'indignation. Le critique des *Débats* avait une mémoire étendue, sinon impeccable, et il l'avait naguère prouvé en analysant, avec une fidélité dont Chateaubriand avait été frappé, les premiers chapitres des *Mémoires d'Outre-Tombe*, d'après le récit que lui en avait fait un des auditeurs, habitués du salon de Mme Récamier.

24 avril 1853.

CHER MAITRE !

J'ai été bien content et bien fier de cette lettre qui m'est tombée du ciel et de votre exil. Tous mes amis en ont eu leur part et c'était une merveilleuse fête, clandestine, un crime charmant, ce fameux crime de lire, en pleurant, ces tendresses du plus grand poète de notre âge qui se rappelle Argos ! Plus le grand cylindre avance et roule, plus le voile noir s'affaisse et tombe sur nos têtes humiliées, et plus votre souvenir éclate et brille en mille clartés, en mille échos, que les polices ne sauraient atteindre. Ils ont beau dire, ils ont beau persécuter, calomnier, mentir, ils n'arracheront pas une pierre à ce piédestal composé de meurtres, de mensonges et de trahisons ; ils ont beau exiler et emprisonner, ils ne tueront pas une gloire ! Ils sont tout seuls, ils sont

tout seuls et abandonnés à eux-mêmes dans leur honte, dans leur misère, dans leurs amitiés, dans leurs grandeurs. Exilés dans les Tuileries, parqués à l'Élysée — que construisit à ses vices Mme de Pompadour, — enfermés à Versailles, emprisonnés à Saint-Cloud, embastillés à Fontainebleau, casematés à Compiègne ! Ils sont les vrais esclaves, ils sont les vrais serfs, esclaves de leurs terreurs, serfs de leurs remords ! C'est triste pourtant de vivre ainsi et de sentir chaque matin, à son réveil, l'humiliation plus urgente, et de ne rien voir venir, comme sœur Anne au sommet de sa tour. *Et toujours de la pluie !* Un vrai rayon de soleil qui nous viendra avant peu, ce sont des Euménides de Jersey. Nous les attendons avec grande impatience, et déjà nous avons entendu siffler les serpents sur leurs têtes. On en raconte déjà certains passages ! Moi-même, pour avoir entendu réciter une de ces odes terribles, je l'ai mise en prose, et le soir venu, quand je vois mon auditoire attentif, je lui récite en prose votre satire en vers, et je vous jure que l'effet en est formidable. Ils sont là tout haletants sous votre parole affaiblie, ils écoutent comme si c'était votre souffle, et je leur dis, comme Socrate parlant de Démosthènes à ses disciples enchantés : Que serait-ce donc, amis, si vous entendiez rugir le Lion. *Bestiam mugientem ?* Jugez du succès qui vous attend ! Jugez de la joie et jugez de la honte ! Il a circulé depuis tantôt une année, à travers les âmes blessées, un certain livre, écrit par un homme armé d'un grand fouet, qui se promène sur les grèves de l'océan, en murmurant des enchantements et des charmes contre Macbeth — *Vincula et nodos !* Ce petit livre aura son frère — *sic frater He-*

lenae, Lucida sidera. Permettez-moi cependant d'abuser à mon tour de votre exil. Voilà le malheur des exilés, on les tire à bout portant. J'ai fait un livre, un gros livre en six tomes (rassurez-vous, il n'en paraît que deux en ce moment !) et ce livre, ami-poète, ami-roi, je vous l'envoie, avec les meilleurs sentiments de mon cœur. Il représente, à vrai dire, une grande partie de ma vie et de mon travail de chaque jour. Là j'ai recueilli toutes les épaves de mes naufrages, et je m'estimerai trop heureux s'il reste, quelque jour, un lambeau de ces lambeaux ! Le tome III, qui paraîtra dans six mois, est intitulé : *Victor Hugo.* Je prends notre poète à sa petite maison voisine du Luxembourg, au berceau de ces chers enfants, que nous avons vus naître, et je le suis jusqu'à sa barricade, au moment où il donne un grand exemple de courage, de colère et d'indignation ! Je sais que ma tâche est grande et qu'elle est difficile. Eh bien ! je ne désespère pas de la remplir tant il y a de bonnes inspirations dans le spectacle des injustices, des misères et des lâchetés qui nous oppriment et nous pressent de toutes parts.

Je vous écris avec un peu de hâte ! On n'a pas, tous les jours, l'occasion, la bonne occasion qui se présente de vous écrire, et j'en veux profiter, cher maître, pour vous dire, encore une fois, à quel point je suis et je veux être absolument tout à vous de tout mon cœur.

J. Janin.

On se distrayait comme on pouvait à Saint-Hélier. Une lettre nous dira tout à l'heure les

occupations de la famille. En attendant, la lettre de Mme Hugo, que l'on va lire, nous rappelle que son fils Charles faisait de la photographie, ce que l'on savait, — car il excursionnait et prenait des vues, — et de la photographie de figures, qui ne sortaient pas du cercle de la famille et des amis. Charles avait d'ailleurs un réel talent de photographe professionnel. Il savait saisir le moment où l'attitude, le geste, l'expression étaient le plus caractéristiques. Il était artiste, — comme tout le monde autour de lui. Le portrait du maître qu'envoie Mme Hugo est un document de premier ordre : il dépasse la ressemblance pour atteindre au symbole. Cette tête large et dominatrice au regard perçant, cette volonté que rien ne brise, sculptée dans les traits comme dans un marbre, a une puissance prodigieuse. Une autre photographie du poète, debout parmi les rochers et regardant le ciel [61], corrobore l'impression produite par la face. Le peintre Lebrun, s'il n'était né deux siècles trop tôt, l'aurait volontiers prise comme exemple à l'appui de sa thèse, si originale et d'une si juste observation, sur le *Rapport de la physionomie humaine avec celle des animaux*. Hugo, c'eût été le lion. Type *solaire*, diraient les astrologues [62].

Saint-Hélier, 12 *mai.*

(Le cachet de la poste anglaise porte 14 *may* 1853.*)*

Monsieur et ami, je vous envoie un portrait que Charles vient de faire par le procédé photographique. Je suis sûre que vous accueillerez avec joie ce visage qui a traversé des mers pour vous aller trouver. Ce petit souvenir est un tribu (sic) *de ma reconnaissance, elle est bien profonde et sera éternelle, cette reconnaissance, car vous êtes le consolateur de l'homme de génie auquel j'ai voué ma vie. Vos témoignages de sympathie qui lui arrivent sous toutes les formes sont un grand adoucissement dans son exil. — Oh, Monsieur ! le cœur ne se soulève-t-il pas à la pensée que la France est fermée au poète de la France, à celui qui a risqué sa vie, sa liberté, brisé son existence pour sauver le droit et la loi ? — Mais nous trouvons la force de supporter cette iniquité dans notre satisfaction morale. C'est le rocher sur lequel nous nous appuyons, il est de granit.*

Excusez, Monsieur, ce débordement de mon cœur, c'est vous qui l'avez ouvert. Je pleurais l'autre jour à sanglots, en lisant votre feuilleton.

Mes souvenirs à Mme Janin. Donnez-moi des nouvelles des demoiselles Bertin, j'ai écrit à leur père, il ne m'a pas répondu. — Cette pauvre Mme Armand, c'est encore un peu de notre passé qui a disparu (63).

A. H.

Toto est charmant, — il ne reste rien du passé, — re-aimez-le.

Auguste qui est là vous serre la main.

Il faudra faire coller ce portrait sur une très large marge de papier blanc. Il gagnera beaucoup ainsi.

Le feuilleton qui a fait pleurer Mme Victor Hugo est celui du 4 avril 1853. Il est consacré à *Philiberte*, d'Émile Augier, que venait de représenter le Gymnase.

Jules Janin y contestait qu'Emile Augier et Ponsard, sur les œuvres de qui les adversaires du romantisme édifiaient *l'école du bon sens*, eussent la prétention de faire crouler « ce grand Parnasse dont la préface de *Cromwell* est la base », et il cite un court fragment de la lettre du 1er mars que nous avons reproduite plus haut[64]. Puis, il ajoute :

« Quand on écrit ces choses-là, loin du pays natal, au bruit du vent et de l'océan, une heure après l'hiver qui peut revenir, on est encore un poète, on a dans la tête et dans le cœur de grands poèmes et de beaux drames, on n'a pas besoin d'être défendu par la colère... Ah ! c'est l'admiration qui vous défend, c'est la sympathie et le respect qui vous protègent ! S'*il* était là, il serait le premier à applaudir à l'œuvre éloquente et sérieuse de M. Ponsard, à sourire à l'œuvre badine de M. Emile Augier. S'*il* était là, il trouverait peut-être que *l'Honneur et l'Argent* est une comédie composée sur un modèle un peu vieux, mais il rendrait toute justice à cette

forme solennelle, à cette parole imposante, à cet accent d'honnêteté, à cette indignation cachée, à cette étude assidue et bienveillante des vanités de l'honneur et des exigences de l'argent ! S'*il* était là, et qu'il eût trouvé une place au Gymnase le jour de *Philiberte,* il eût peut-être froncé le sourcil à certaines libertés dangereuses, il eût murmuré aux impuissances du troisième acte, oui, mais il eût ri de bon cœur à cette gentillesse égrillarde, à ces vieux mots des vieux contes, à cette allure des vieux conteurs, à cet esprit léger, facile, abondant, railleur, sans aucune espèce de suite ou de logique. Ah ! s'*il* était là, il vous dirait qu'il ne faut pas batailler pour des hémistiches ; que l'heure n'est plus des colères sans fin pour un vers ; qu'il faut respecter le succès et ne pas troubler la fête des beaux-arts, si par hasard les beaux-arts éperdus et la poésie aujourd'hui dédaignée ont rencontré un jour de fête ! Ah ! s'*il* était là... mais il n'y est plus, et il se contente d'applaudir — de loin — à ces jeunes gens de sa famille. Il faut donc les applaudir et les aider au nom même du poète absent. Il faut donc ne pas frapper sur *l'école du bon sens*, même par crainte d'affliger le maître excellent à qui nous devons tant de choses grandes et nouvelles, et

par conséquent tant de choses parfaitement sensées : car c'est la folie et ce serait la honte de la critique, si elle plaçait sérieusement ici le génie et là la fantaisie : ici le raisonnement et plus loin la poésie ; ici le professeur de rhétorique disant : « Je le ferai ! » et plus loin le poète répondant « C'est fait ! »

Tel est le couplet vif, joli, conciliant, au demeurant assez paradoxal, qui fit sangloter la femme du poète. Tout en exaltant le mari, il remuait de chers et vieux souvenirs, et faisait un appel touchant à la concorde littéraire, à l'heure où recommençait, avec des chances retournées, le combat d'*Hernani* (65).

Le 2 juillet 1854, Mme Hugo donnait sur la vie à Marine-Terrace des détails fort intéressants :

Nous apprenons, Monsieur, les paroles sympathiques, touchantes, courageuses, que vous avez prononcées sur mon mari. Merci de ces nobles paroles ; un souvenir de son pays, un souvenir d'un ami tel que vous est un bonheur dans l'exil. Merci encore de ce bonheur que vous avez donné à notre cher proscrit.

...Hélas ! que vous dirai-je ? Notre vie est la même ; « l'exil est impie », il est monotone. Mon mari se lève avec le jour, et tout le matin il travaille ; on ne se réunit qu'à

midi pour le déjeuner, alors on se dit bonjour, alors commence la causerie. Il s'est trouvé que mon fils Charles est un beau parleur, qui parle tant qu'on l'écoute, et que son père et moi nous écoutons volontiers. Après le déjeuner, chacun s'en va de son côté, mon mari dans les champs, mon second fils dans la ville (il est l'élégant de la compagnie), et Charles, à bout d'éloquence, s'étend sur un mauvais canapé en crin et rêve en fumant... Ce piano qu'on entend là-haut, c'est celui de ma fille...

Mon mari est en marché pour la publication d'un volume de poésies, les Contemplations. *L'arrangement se fait difficilement. On profite de sa situation d'exilé pour réduire les propositions. Je sais que les libraires, c'est leur excuse, ne sont pas sûrs du marché.*

Toto, le fort en thème, *traduit Shakespeare* (66).

Un peu plus tard, Mme Hugo dut écrire à Janin une lettre à laquelle répond celle qui suit, et qui a la passion, la flamme et le mordant d'une page de Saint-Simon :

Spa, le 16 août 1854 (67), la deuxième année de l'hégire de M. Victor Hugo.

MADAME,

Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire une adorable lettre, et si je n'ai pas répondu tout de suite à tant de bonté, c'est que véritablement j'étais à l'œuvre pour le compte de l'homme que j'honore le plus, et de la Gloire qui me convient le mieux, ici-bas. Vous avez

témoigné le désir, Madame, que j'écrivisse à ma belle aise, et à ma façon, la vie et les œuvres de notre poète, eh bien, voici bientôt dix-huit mois que j'ai accepté cette tâche illustre, et je mettais justement la dernière main à ce recueil, lorsque, par cette aimable divination qui ne vient qu'aux femmes de cœur, vous avez compris qu'il me revenait une récompense, et la voilà, ma récompense !

J'ai votre lettre avant que vous n'ayez mon livre !

Véritablement vous devez être contente de m'avoir devancé, et d'avoir pensé à un homme qui pensait à vous, nuit et jour, depuis 499 jours.

Et ne croyez pas que malgré le joug qui pèse sur nos têtes humiliées, malgré ce sceptre de fer qui régit l'art de parler et d'écrire honnêtement, j'ai un instant fléchi dans mon entreprise, et que votre Génie, et que son exil n'aient pas eu leur compte et tout leur compte dans mon livre... A Dieu ne plaise que j'eusse été assez lâche pour ne pas rendre au César proscrit tout ce qui revient au César. Je l'ai raconté à mon lecteur, tel que je l'ai vu, tel que je le comprends ! J'ai dit son enfance, et sa jeunesse, j'en ai fait le commencement et la fin de toute poésie, et quand sont venues les journées du combat à main armée, eh bien, ces grandes journées ont été les bienvenues dans mon livre ; à présent arrive ce qui doit arriver, je donnerai un bon exemple aux Magnans et aux Bacciochi, un exemple qu'ils ne suivront pas... *Je m'en lave les mains !* Or, il n'y a que les mains innocentes, pures d'argent et de parjures, que l'on pourra encore se laver aujourd'hui.

Cependant, comme en tout ceci je ne veux rien donner

au hasard, mes tomes III et IV, c'est-à-dire mon Victor Hugo ne paraîtra pas avant un mois d'ici ; je vous l'annonce, Madame, c'est dans vos mains que le premier exemplaire sera déposé ; il est juste qu'*ayant été au combat vous soyez à l'honneur*... vous y êtes et tous les vôtres — et même l'enfant qui n'est plus, et dont vous rêvez le soir, sur les bords de cet océan qui *s'étonnait* encore il n'y a pas un siècle, et qui ne s'étonne plus de rien aujourd'hui.

Hélas ! vous n'êtes pas si loin de la France encore que vous ne soyez au courant de nos misères de chaque jour. L'exil est un écho, l'exil est une chambre noire où tout se reflète, ainsi vont à vous, exilée, plus de bruits et plus d'aventures qu'à nous-mêmes, sous la cloche de honte et de servitude où nous mûrissons, sans doute pour quelque ardente et nouvelle Sibérie. Savez-vous bien que, de votre exil, nous sont venues les seules nouvelles que nous ayons apprises, depuis tantôt des années, et que c'est vous-mêmes et vous seuls, ô proscrits, qui nous avez expliqué les mystères du 2 Décembre ? Et cette prose au fer chaud, et ces vers qu'eût enviés Juvénal, ce pêle-mêle de Tacite et de Suétone, d'iambes et de Satyre Ménippée ; a-t-on jamais rien vu qui l'égale, avec tant de verve, de colère, d'audace, de correction, de volonté ? C'est vous, Maître, qui êtes la vie et le mouvement, la parole et le bruit, la justice et le châtiment ; nous autres, nous sommes l'apathie et le silence, l'abnégation et la pitié ; votre nom est tout trouvé, vous vous appelez : *la hache et l'épée*, on vous appelle, d'un bout de l'Europe à l'autre, *la bride et le mors ! le bâton et le carcan !* nous voilà bâillonnés, nous voilà

muets, nous voilà perdus, nous voilà la risée et la moquerie universelle du monde entier ! *Parcere subjectis*... nous avons oublié la fin glorieuse de ce beau vers.

Si vous saviez, Madame, à quel point la journée est longue, et combien les heures sont tristes, en deçà de toute espérance, à coup sûr les horloges de Jersey vous sembleraient moins lentes, le ciel vous y serait moins obscur.

M. Fould (68) gouverne l'Opéra ; c'est lui qui a fait rayer de l'affiche *les Huguenots* de Meyerbeer. Cet homme aime ceci, il n'aime pas cela. *Monsieur s'ennuie*, et qui pis est, *Monsieur s'amuse !* Il commande à celui-ci un tableau, une statue à celui-là, car il se connaît en marbre, en livres, en peinture. C'est lui qui finira le Louvre, a-t-il dit, il est architecte comme il est poète ! Il faut voir Sa Majesté, lorsqu'elle assiste à quelque spectacle à sa fantaisie ! Il a le sourire à la lèvre, et le mouchoir à la main.

Eh quoi ! tous les mépris, tant de mépris pour ce peuple à part, qui aime et qui produit les plus belles choses ! C'est à n'y rien comprendre. Aussi bien l'isolement est grand, de ce M. Fould, au milieu de ses splendeurs. Si vous saviez combien de braves gens ont mieux aimé mourir de faim, que de solliciter un peu d'ouvrage, à coup sûr vous seriez heureuse. Ils n'ont eu, jusqu'à présent, Messieurs nos maîtres par droit de conquête, que les plus abjects parmi les artistes et parmi les écrivains de Paris ! Ils ont eu les faiseurs de cantates, qui font des cantates pour toutes les puissances, et de petits honteux *meurt de faim*, sans feu, ni lieu, qui n'ont pas d'autres ressources que d'accoler, l'un à

l'autre, comme des forçats rivés à la même chaîne : *Napoléon* et *Panthéon*. Le reste de la cohorte glorieuse, dont M. Victor Hugo est le chef, s'est tenu à distance, les moins hardis se sont réfugiés dans le silence, les plus honnêtes ont tenu à honneur de manifester, autant que la chose est possible, leur résistance et leur mépris ; braves gens ! Ils vivaient de la Liberté ancienne ; ils ne demandaient rien à personne ; ils étaient contents, pour peu qu'ils rencontrassent un débouché à leur travail ; c'était bien, à tout prendre, la race la plus honnête et la plus charmante de la ville d'Athènes ; ils vivaient, loin des mercenaires, loin des soldats, loin des esclaves, loin des Princes, ils vivaient pauvres, sobres et contents de leur travail de chaque jour... Aujourd'hui ils ne vivent pas... ils attendent. Comme vous êtes une femme d'un bon et solide conseil, il sera bon que vous-même vous rappeliez à M. Victor Hugo l'attitude excellente des gens de lettres, en présence de cette abominable révolution ; cela fournirait, j'imagine, au poète, une honorable occasion de reconnaître et de saluer les Lettres françaises, exilées comme lui, exilées le même jour, et qui vont l'attendre à la frontière pour lui servir de cortège, à l'heure du retour. Parmi les hommes qui l'ont nié, tout naturellement déshonorés, il n'en est pas un seul qui n'ai fait, en revanche, acte de soumission ; ceux-là seront l'objet d'une note (au bas de l'Ode que je demande, et que je sollicite) et cette note, je veux la rédiger moi-même ; il ne faut pas que certaines lâchetés s'accomplissent dans l'ombre. Cependant nous attendrons, fidèlement, le nouveau *Recueil*. Hetzel qui est ici, avec son bel enfant blond,

m'a raconté que bientôt le nouveau livre serait publié, et quelle joie, et quelle fête. — Ah ! — Dites aussi à M. Victor Hugo, qu'il écrive à Sacy, que c'est moi qui parlerai de ce livre. M. de Sacy a été bien touché de la lettre de M. Hugo, il me l'a montrée, et il en est très fier. Voici que nous avons, au *Journal des Débats*, ce fameux pédant appelé Cuvillier-Fleury ; il est très envieux et très acharné, et je ne voudrais pas qu'il s'emparât de mon bien, et de ma fortune. Heureusement que je suis rassuré, par le petit danger qu'il y aura peut-être à courir en parlant convenablement des *Contemplations*. Comme on a regretté et comme on regrettera longtemps chez nous cet admirable Armand Bertin ! Quelle mort funeste, et quel coup de foudre autour de nous ! C'était une âme grande et fière, et le despotisme n'avait pas d'ennemi plus solide et plus dangereux. Il méprisait la force ; il avait le soldat en horreur ; il n'avait jamais pardonné au premier empereur les violences que l'empereur avait faites à M. Bertin l'aîné, lorsqu'il l'envoyait à l'île d'Elbe entre deux gendarmes, après l'avoir dépossédé de son journal qui était toute sa fortune. — Il est mort étouffé, ce pauvre Armand, un an après sa femme, heure pour heure, et le même jour ! De cette maison en deuil ses deux jeunes filles sont sorties, l'aînée mariée à M. Bapst, la cadette est encore chez son oncle Édouard, mais Édouard se meurt à son tour (69) et sa mort sera un nouveau coup porté à la fortune du *Journal des Débats*. Déjà il a été question de nous donner un directeur en chef de la main de M. Fould... On a reculé, quand on a su que pas un rédacteur du *Journal des Débats* ne resterait à son poste !

Aussi ils ont accepté Édouard Bertin (car il faut l'autorisation du gouvernement), mais bientôt ils se sont repentis de leur *condescendance*, et malgré la *condescendance* de Sacy, j'ai bien peur qu'ils ne laissent pas passer ainsi une occasion nouvelle de s'emparer (moralement) de notre vieux journal. — Mon deuil en est fait, je quitte aussitôt ce digne et paternel asile de mon jeune âge, et de mon âge mûr, et je vais planter mes choux... Seulement je n'ai pas de choux à planter, et j'en conviens que je ne saurais où les planter !

Il y a dans le devoir accompli (vous savez cela mieux que moi, Madame) un contentement ineffable ; l'âme en est plus légère, et le cœur en ressent un si juste orgueil que toutes les peines en sont soulagées. On nous brise, on nous écrase, on nous tue, on nous livre à l'insulte des Collet-Meygret et des Veuillot, chacune de nos paroles est écrite, en lettres de sang, sur le registre des diverses polices qui forment une sainte-alliance et se donnent la main, eh bien ! nous allons la tête haute, et nous attendons. — Soyez loués et bénis, cependant, exilés qui nous avez donné l'exemple de ce courage, de cette patience et de ces mépris !

Je me rappelle ici au bon souvenir de M. Victor Hugo et de tous les vôtres ! Et je vous dis, Madame, avec une profonde affection et un profond respect, que tout mon cœur est avec vous.

JULES JANIN.

P.-S. — Je suis à Spa (chez M. Davelouis) pour quatorze jours.

Cette belle lettre appelait une réponse : il lui en vint deux. L'une était de la femme, l'autre du mari. Jules Janin nota sur la chemise qui les contenait : *« Lettre de M. et de Mme Victor Hugo. La lettre est de Jersey* — octobre 1854 — *la 2e année de ce long et cruel exil.*

La lettre est pourtant datée du 22 août. Faut-il supposer qu'elle a mis plus d'un mois pour parvenir à son destinaire. La chose n'est pas impossible.

Jersey, 22 août 1854.
Marine-Terrace.

Votre lettre, Monsieur, nous a fait du bien. Quoique certains d'être dans le vrai et heureux d'y être, on a quelquefois besoin d'une parole amie qui vous dise : « Vous avez raison, je suis avec vous. » C'est un grand allégement de s'entendre dire cela, car c'est bien lourd de croire qu'on a seul raison.

J'attends et nous attendons tous avec grande impatience le livre que vous me promettez. Vous m'avez dit qu'il serait pour moi, et j'enregistre votre promesse. Dès à présent, je lui réserve une place sur la tablette de la cheminée de ma petite chambre. Notre ameublement est simplifié à ce point que les malles nous servent de sièges, et les cheminées de bibliothèques.

Comment, ce pauvre Édouard se meurt ? et de quelle maladie ? J'ai dit d'abord : « Lui aussi ? mais ils sont bien jeunes pour s'en aller tous ainsi. » Puis j'ai fait ce calcul qu'Édouard devait avoir soixante ans, ce dont

je ne puis revenir, car je le vois encore ainsi qu'il était à ces chères Roches, il y a vingt-cinq ans. Quoique loin encore de la soixantaine, nous nous faisons tous vieux. Heureusement à mesure que l'âge arrive la foi se consolide, et la vieillesse n'est plus la vieillesse, mais l'aurore d'une autre vie où nous retrouverons tout ce qui nous a quitté, tout ce que nous avons aimé.

Quand j'écris aux personnes que j'aime, je suis très bavarde, et il faut m'arrêter parce que mon mari veut vous écrire à son tour. Vous lui avez ouvert une idée qui n'a besoin d'aucun appui. Il est toujours disposé à glorifier les gens de lettres, ses frères. La littérature a été son soleil ; il se tourne avec joie vers ce midi de sa vie.

Il faut pourtant que je vous quitte. A vous de tout cœur pour toujours, cher Monsieur.

Mes tendres amitiés à Mme Janin.

Quand vous verrez les petits Martin, embrassez-les au front de ma part, en souvenir de notre admirable vieillard des Roches.

Adèle H.

Que je voudrais, cher poète, vous avoir ici, à côté de mon océan plein de grandeur, de sérénité, de colère, de rumeur et d'écume, ou être avec vous dans vos belles montagnes vertes, où il y a des aigles, pas plus libres que vous (70). *Oui, je vous félicite et je vous aime. Vous êtes le penseur libre, l'âme libre, le cœur ferme. Quand tant d'autres se courbaient, s'agenouillaient, se prosternaient, vous n'avez pas fléchi, vous ! Vous avez continué de ne vous incliner que devant l'art, devant l'idée, devant le génie, devant le groupe serein où est Virgile, devant le groupe*

sombre où est Dante. Vous êtes resté l'apôtre et le confesseur de cette grande religion humaine qu'on appelle le beau.

Pendant ce temps-là, moi, je combats pour le juste et pour le vrai, ce qui est au fond la même chose. Merci et salut. J'attends avec impatience et joie les deux volumes dont vous m'illustrez (71). *J'ai aussi, moi infime, mon cercle d'épines autour de la tête ; vous avez voulu y mêler l'auréole. Soyez-en loué !*

Les journaux d'Espagne et les journaux anglais donnent le texte d'une délibération spontanée de la junte de Madrid qui m'ouvre l'Espagne. J'ai un grand attrait pour ce ciel bleu et pour cette liberté qui n'est pas l'alliée de M. Bonaparte. Si vous voyez Hetzel, demandez-lui, cher poète, si cela gênerait la publication des Contemplations *que je fusse en Espagne. Il me semble que les épreuves pourraient être aisément envoyées par la voie de l'ambassade américaine de Bruxelles, à l'ambassade américaine de Madrid. — On m'interrompt. — C'est précisément la poste qui m'apporte une lettre de la Junte de Madrid conçue dans les termes les plus vifs et si pressante que le retard à cette nouvelle invitation est presque impossible. Soyez donc assez bon pour en dire un mot à Hetzel et le prier de m'écrire ce qu'il pense de cela. Les épreuves, je le répète, peuvent aussi bien se corriger à Madrid qu'à Jersey. Pardon de vous donner toute cette peine, mais vous avez Hetzel sous la main, ce qui m'enhardit* (72).

Certes, j'écrirai à M. de Sacy que les Contemplations *vous reviennent. On n'a pas plus de grâce que vous, mon charmant et cher poète. Vous me rendez ce service de l'air d'un homme qui m'en demande un.*

Voici quelques portraits de Marine-Terrace, moi, mes fils, ma femme lisant les Châtiments. *Cela lui donne un air de statue qui a sa poésie. Voulez-vous de tous ces chiffons* (73) ?

Les journaux d'Espagne m'arrivent ; ils sont admirables pour moi. Hélas ! la France si muette et l'Espagne si enthousiaste, c'est triste. Mais vous êtes là et votre voix sonne comme un clairon.

Au revoir, cher poète ; à bientôt peut-être. Tout Marine-Terrace vous serre la main.

Sub umbra alarum tuarum.

V. Hugo.

Vers la fin de 1854, il y eut une vive querelle entre Alexandre Dumas et Jules Janin, querelle motivée par une critique défavorable de celui-ci sur *Flaminio*, drame de G. Sand.

Ce n'était pas la première fois que les deux confrères étaient en désaccord. Déjà, en 1842, à l'occasion des *Demoiselles de Saint-Cyr*, il s'en était peu fallu que le dramaturge et le critique n'échangeassent des coups d'épée ou de pistolet. L'affaire s'était arrangée, les adversaires s'étaient réconciliés, mais Dumas en avait conservé une goutte d'amertume. Douze ans après, le feuilleton sur *Flaminio* lui fournit l'occasion de s'élancer avec fracas à la défense de l'auteur, qui savait bien se défendre elle-même, appuyé par Villemes-

sant, furieux des deux procès que lui intentait à ce moment Janin.

Hugo, dans son île, n'eut que l'écho de la bataille, bataille d'ailleurs où l'on ne combattit que d'un côté, car Janin ne broncha pas. Le poète eut la pensée de mettre son *quos ego* entre les belligérants. Il le fit sous la forme d'un poème, dont aucun des intéressés n'eut connaissance, puisqu'il ne parut que longtemps après leur mort et même après celle de l'auteur, dans *Toute la lyre* (1888). La pièce est datée du 21 décembre 1854 et a pour titre : *A deux ennemis amis.*

Il leur disait : « Vous n'avez pas le droit de ne pas être frères, aimez-vous ! Est-ce que Virgile et Horace ne s'aimaient pas,

Au point qu'en cette Rome, où l'œil va les chercher,
On ne distingue plus, en voyant se toucher
Leur tête, dans la gloire intime et familière,
D'où venait le laurier et d'où venait le lierre.

Puis il les peint, allégoriquement, l'un et l'autre, en quatre vers. Voici ceux qu'il consacre à Janin :

Toi, n'es-tu pas celui qui va, monte, descend ?
Ne tiens-tu pas ta plume au vol éblouissant
Qui touche à tous les temps, qui perce tous les voiles,
Et jette sur Paris un tourbillon d'étoiles ?

Après quoi, il le compare à Diderot, tandis que Dumas ressemble à Schiller. Pour terminer, faisant un retour sur lui-même, il leur demande de se sourire et de se comprendre, de n'être point sourd à sa voix et de le consoler

En mettant vos deux mains dans la main du proscrit.

Ils l'eussent fait sans doute s'ils eussent connu la pièce. Elle les avait pour thème, non pour destinataires. La trêve des confiseurs amena la fin des hostilités.

Janin, avons-nous dit, n'y avait pris aucune part. Il laissait Dumas et Villemessant à leurs monologues, dans le *Mousquetaire* et le *Figaro* ressuscité. Il corrigeait les dernières feuilles des volumes III et IV de l'*Histoire de la Littérature dramatique*, qui étaient sous presse, et où il est tant parlé de Victor Hugo, de ses premières œuvres, de ses portraits, de son influence, de la mort de Léopoldine, de la vente de ses meubles, etc. Dès qu'il les eut reçus, le poète en accusa réception par cette lettre magnifique :

Marine-Terrace, 26 décembre 1854.

Vous avez fait un livre où il y a ce que Cicéron appelait le quid divinum. *Prenez-en votre parti ; c'est tout simple-*

ment un livre adorable. Ce sont des confessions, ce sont des confidences, c'est un testament, c'est un hymne, c'est une chanson, c'est un poème. La splendeur y est grâce et la grâce y est splendeur. Cela va, vient, court, revient, pense, sourit, plane, creuse et s'envole. C'est l'histoire de notre cœur, de notre esprit, de notre bonheur, de notre deuil, de notre pays, de notre temps. Telle page touche à Rabelais, telle autre à Bossuet. D'effort, point. Vous allez de ce curé à cet évêque et de cet évêque à ce curé, comme on va du B à l'R, tout simplement parce que toutes les lettres sont dans l'alphabet et tous les esprits dans votre esprit. Vous êtes royaliste, il y a ici un tas de républicains qui raffolent de votre livre; vous êtes classique, et à tout moment j'entends des romantiques dire : mais c'est exquis! mais c'est vrai !

Ils font bien quelques petites réserves çà et là, mais ce sont les réserves de l'oiseau dans la forêt et de la femme sous les baisers. — Quant à moi, comment trouver un remerciement ? Vox faucibus hæsit. *Je vous charge de l'écrire et je le signerai.*

Le jour même où votre livre est arrivé, c'était un soir ; on s'est jeté sur la caisse. Vacquerie s'y est rué, quoique parmi les trésors qu'elle contenait, il y eût trois énormes fromages de Brie, son horreur. Son nez, pas petit pourtant, avait perdu l'odorat qui était passé tout entier dans son esprit. Il n'y avait plus dans la caisse que des parfums ; son esprit flairait votre livre.

Et puis, tout de suite, on s'est mis à lire, haut, bien entendu, tous voulant lire à la fois. Il y avait, dans l'espèce de cave que ces dames ont la bonté d'appeler leur salon, une vingtaine de proscrits, républicains écarlates, partageux, démagogues, anarchistes, buveurs de sang,

les plus braves cœurs du monde (71). *On est tombé sur les admirables pages qui terminent le tome IV. Ma maison, ma femme et ma fille à la fenêtre, vous dans la rue, la nuit et votre âme sur le tout, et toute la cohue des jacques et des rouges, moi en tête, s'est mise à pleurer.* Dictus ab hoc lenire tigres. *Tigres, oui. Si vous saviez quels bons tigres nous sommes ! Ces proscrits, ces parias, ces naufragés de la* Méduse, *passent leur temps à s'entr'aider. On donne du pain, dont on a peu, à ceux qui n'en ont pas du tout ; on prend sous son toit les sans-asile (sans culottes, aussi, souvent) ; les pauvres femmes accouchent çà et là, les autres femmes font des layettes aux nouveau-nés et portent des bouillons aux accouchées. Quiconque a, donne ; quiconque manque, reçoit. Ils partagent, ces partageux ! Quant à la France, elle oublie. C'est son droit ; si j'étais elle, je n'userais pas de ce droit-là. Mais j'ai tort. Baisons les pieds de notre mère.*

Du reste, il paraît que notre exode va recommencer. Soit. Lisez les choses imprimées que vous trouverez sous ce pli, cela vous mettra au fait. Tous les journaux hors de France publient ou traduisent ces lignes (75).

Que faites-vous maintenant, cher et charmant et courageux et intrépide poète ? Outre votre merveilleux enfantement du lundi, le treizième travail d'Hercule, votre jeu, dans quelle œuvre vous reposez-vous de ce livre éclatant qui vient de naître ? Vous êtes une des maîtresses roues de l'esprit humain actuel ; vous n'avez pas le droit de vous arrêter ; vous devez aller et sans cesse et sans relâche élever l'eau, c'est-à-dire l'intelligence dans les cerveaux. Si vous vous interrompiez un jour, il me semble vraiment qu'il n'y aurait plus de fumée à la cheminée

de l'usine et qu'on dirait : Tiens ! Paris s'est éteint !

Ma femme, ma fille, mes fils sont touchés dans les entrailles par votre livre. Vous voilà de notre famille, savez-vous ? Je m'y revois jeune, dans le doux livre, et ils s'y revoient petits. Cela nous ramène aux Roches ; notre grand vieillard et notre bon Armand sont là qui jasent ; notre chère sœur de l'âme, Mlle Bertin, fait des châteaux de cartes, moi badigeonnant ; vous êtes là, riant du rire de Diderot, avec la larme de Jean-Jacques au coin de l'œil. Oh ! toute cette jeunesse ! toute cette enfance ! toute cette joie ! Édouard redevient Ardoise, Victor redevient Toto, Adèle redevient Dédé, et elle, l'ombre, l'ange, la lumière de mon deuil, elle redevient Didine. Et elle se penche sur nos têtes, et elle remplit votre ravissant et tendre livre de nos larmes et de ses rayons.

Quel magicien vous êtes ! Quel évocateur ! O grand cœur et grand esprit, je vous aime !

D'ici à deux mois, vous recevrez les Contemplations. *C'est un sombre livre, serein pourtant. Vous reverrez toute la vie passée. Ce livre pourrait être divisé en quatre parties qui auraient pour titres :* — ma jeunesse morte, — mon cœur mort, — ma fille morte, — ma patrie morte. — *Hélas !* (76).

La mer fait rage depuis un mois ; ma maison, la nuit, sonne comme un écueil ; je dors peu dans ce vacarme ; les hurlements de l'abîme font aboyer mes chiens (j'ai des chiens, cela reste). Savez-vous ce que je fais, ne dormant pas ? Je travaille, je rêve, je pense à la France, à ceux que j'aime, aux radieux esprits, aux amitiés vraies, aux beaux styles, aux nobles cœurs, aux fermes courages, à vous.

En post-scriptum : *Seriez-vous assez bon pour faire jeter à la poste la lettre ci-inclue. — Mettez mes hommages*

aux pieds de votre charmante et noble femme. — Ma femme vous écrira prochainement.

C'est après avoir lu ce livre et avoir écrit cette lettre, que le poète composa la pièce des *Contemplations*, datée de « Marine-Terrace, décembre 1854 » et portant pour seul titre : *A Jules J...* Un renvoi en bas de page précise l'origine de l'inspiration : « Voir *Histoire de la Littérature dramatique*, t. IV, p. 413 et 414. » Ce sont les pages où Janin raconte qu'arrivant à Bruxelles, en juillet 1852, il entra chez le proscrit, qui dormait profondément par terre, sur le tapis. Nous avons cité ce passage dans le chapitre consacré à l'exil de Bruxelles (p. 55). Janin ajoutait :

« A la fin, il se réveilla, comme autrefois, de ce réveil heureux que la pensée apporte avec elle ; il me sourit, et comme je me jetais dans ses bras, retenant mes larmes, il m'embrassa à m'étouffer. »

Hugo répondit à ce souvenir, et c'est le début de la pièce des *Contemplations :*

Je dormais en effet, et tu me réveillas.
Je te criai : Salut ! et tu me dis : Hélas !
Et cet instant fut doux, et nous nous embrassâmes ;
Nous mêlâmes tes pleurs, mon sourire et nos âmes.
Ces temps sont déjà loin...

Puis il décrit sa situation présente :

Aujourd'hui, dans une île...
Au milieu de la vaste aventure des flots,
Des rocs, des mers, brisant barques et matelots,
Debout, échevelé, sur le cap ou le môle,
Par le souffle qui sort de la bouche du pôle,
Parmi les chocs, les bruits, les naufrages profonds,
Morne histoire d'écueils, de gouffres, de typhons,
Dont le vent est la plume et la nuit le registre,
J'erre, et de l'horizon je suis la voix sinistre.

Mais la consolation est proche :

Et voilà qu'à travers ces brumes et ces eaux,
Tes volumes exquis m'arrivent, blancs oiseaux,
M'apportant le rameau qu'apportent les colombes
Aux arches, et le chant que le cygne offre aux tombes,
Et jetant à mes rocs tout l'éblouissement
De Paris glorieux et de Paris charmant !
Et je lis, et mon front s'éclaire, et je savoure
Ton style, ta gaîté, ta douleur, ta bravoure.
Merci, toi dont le cœur aima, sentit, comprit !
Merci, devin ! merci, frère, poète, esprit,
Qui viens chanter cet hymne à côté de ma vie !

. . . .

Tu changes en blancheur la nuit de ma géhenne,
Et tu fais un autel de lumière inondé
Du tas de pierres noir dont on m'a lapidé.
Je ne suis rien ; je viens et je m'en vais ; mais gloire
A ceux qui n'ont pas peur des vaincus de l'histoire
Et des contagions du malheur toujours fui !

. . . .

Et, pendant que je lis, mon œil visionnaire,
Sur tes pages où vit l'idée, où rit la grâce,
Croit voir se dessiner le pur profil d'Horace,
Comme si, se mirant au livre où je te voi,
Ce doux songeur ravi lisait derrière moi (77).

Les louanges de Janin ne plaisaient pas à tous les amis du critique. Un vénérable historien, que nous avons déjà rencontré, Charles de Lacretelle, que l'on persistait à appeler Lacretelle *jeune*, bien qu'il eût alors 89 ans, le félicitait chaudement de sa *Littérature dramatique*, mais ajoutait :

« Je reste inconverti sur le talent dramatique de V. Hugo. Je conviens que c'est peut-être ma faute, parce que m'étant refusé à lire la plupart de ses drames, je recule aujourd'hui, en vieillissant, devant cette entreprise. Mais ce qui me paraît incontestable, c'est que vous revenez trop souvent sur ce sujet et j'ai, en véritable ami, la crainte que vous n'ayez nui à un succès si mérité sur tout autre point. Vous aurez du moins à traverser quelques moments difficiles que vous vous seriez épargnés, si vous aviez opposé quelque frein à votre admiration. Le courage de louer un proscrit vous servira d'apologie auprès des âmes fortes, qui, comme vous le savez, ne sont point en majorité dans ce monde [78]. »

Le 31 octobre 1855, Victor Hugo était expulsé

de Jersey. Il avait signé une protestation contre la suppression du journal *l'Homme*, qui avait publié une injurieuse *Lettre à la reine d'Angleterre*, due à la plume violente de Félix Pyat. Il ne poussait pas son exil bien loin et, à quelques milles de Saint-Hélier, s'installait à Guernesey.



V

Guernesey

(31 Octobre 1855 — 17 Août 1870)

V

Guernesey

(31 Octobre 1855 — 17 Août 1870)

Sommaire : Saint-Pierre de Guernesey. — Hauteville-House. — Le génie décoratif du poète. — La vie à Guernesey, lettre de Mme V. Hugo à Janin. — *Les Contemplations.* — Les *Débats* hésitent à publier le premier compte rendu de Janin. — La presse sous l'Empire, d'après Renan. — Lettre inédite de V. Hugo. — Buloz et Gustave Planche. — Lettre inédite d'Hugo. — Le deuxième article de Janin. — Lettre d'Hugo. *Les Contemplations* lui paient Hauteville-House. — L'exemplaire des *Contemplations* de Mme Hugo. — Une lettre-feuilleton de Janin. — *Les Petits bonheurs de la Vie.* — Les libertés de Gavarni, illustrateur. — — Lettre inédite de Guizot. — Lettre inédite d'Hugo. — *Ovide ou le Poète en exil.* — Lettre inédite d'Hugo. — Janin et Sandeau, concurrents à l'Académie. — Les tomes V et VI de l'*Histoire de la Littérature dramatique.* — Lettre inédite d'Hugo. — Lettre inédite de F.-V. Hugo. — *La Légende des siècles.* — Les deux articles de Janin. — La dédicace d'Hugo. — La traduction d'Horace. — Lettre inédite d'Hugo. — Lettre inédite de Mme Hugo. — John Brown. — *Je vous aime*, de Ch. Hugo et lettre inédite de Victor Hugo. — *Les Funérailles de l'Honneur*, de Vacquerie et lettre inédite d'Hugo. — Le ménage Janin, le ménage Hugo et Juliette Drouet. — La traduction de Shakespeare de F.-V. Hugo. — Lettre inédite de celui-ci. — *Les Misérables.* — Après les critiques de Cuvillier-Fleury, les louanges de Janin. — Lettre d'Hugo. — Un feuilleton de l'*Indépendance belge.* — Lettre inédite d'Hugo. — La finesse de Janin. — Candidature de Janin à l'Académie, sa lettre à Hugo. — L'appui d'Hugo (lettre inédite). — Lettre inédite de Pongerville. — Echec de Janin. — Billet inédit de Viennet. — Hugo et la louange. Lettres de Janin et d'Hugo. — Hérold. — Lettre inédite d'Hugo.

— Troisième candidature de Janin et le *Discours à la porte de l'Académie française.* — Télégramme de Dumas et envoi inédit d'Hugo. — *Les chansons des rues et des bois.* Lettre inédite de Mme Hugo. — *Hernani* sifflé. — Lettre inédite d'Hugo. — L'hostilité des *Débats.* — La mort de Mme Victor Hugo. — Un legs à Janin. — Lettres inédites du poète.

VICTOR Hugo quitta Jersey le 31 octobre 1855 (79), à 7 heures du matin, et une heure après, il abordait à Saint-Pierre, capitale de Guernesey (80). Relai d'exil à portée de la main ! Ce relai, Vacquerie le décrivait ainsi :

« Imagine-toi Caudebec sur les épaules d'Honfleur. Une église gothique, des rues vieilles, étroites, irrégulières, fantasques, amusantes, coupées d'escaliers, grimpant et dégringolant, les maisons les unes sur les autres, afin que toutes voient la mer. Et un port tout petit où les navires se tassent, où les vergues des goélettes risquent toujours d'éborgner les fenêtres du quai, où ces immenses oiseaux nichent dans les croisées (81). »

Le poète « campa » d'abord dans une maison située rue Hauteville, 20, puis, un an après, il acquérait Hauteville-House, demeure qu'il devait rendre célèbre et d'où allaient s'envoler *les Contemplations, la Légende des Siècles, les Misé-*

rables, *les Travailleurs de la Mer*, *la Chanson des Rues et des Bois* et *l'Homme qui rit*. De là aussi était partie la fidèle traduction de Shakespeare, de F.-V. Hugo, et le volume-préface qui porte le nom du grand Will joint à celui de l'illustre exilé.

Hauteville-House, dit Jules Claretie, « est un grand bâtiment, dont la partie noire cintrée, avec, en haut, une ouverture de verre faite avec des hublots, est surmontée du nom de la demeure et qui s'ouvre sur la rue par quatorze fenêtres d'aspect anglais. Deux chênes verts, derrière la grille d'entrée, peinte en noir. On ne devinerait pas la maison du poète. Mais, dès que la porte a été poussée, on s'écrierait volontiers qu'on est chez lui et qu'on ne peut être que chez lui. Il semble, dans le clair-obscur de ces corridors, qu'on entre dans quelque demeure abbatiale, ou encore dans le logis de Rembrandt (82) ».

L'intérieur, en effet, était d'une originalité sans égale. Peintre, sculpteur, ébéniste, architecte et collectionneur, Hugo avait fait de Hauteville-House la plus fascinante et la plus singulière des habitations. Écoutons son petit-fils rappelant une visite de l'aïeul aux aîtres qu'il illustra :

« Il parcourait lentement cette maison faite par lui avec la patience d'un imagier de cathédrale

gothique et la fantaisie extrême-orientale de son pinceau, mystérieuse maison où chaque meuble, chaque bibelot presque, porte l'empreinte de sa griffe. Je le vois encore monter de son pas cadencé devenu plus lourd (c'était en 1878), le sombre escalier tapissé, des murs aux marches, de feutres épais à dessins de roses et de feuilles mortes. Il entrait dans le *look-out*, cette serre sur le toit, sans stores, en plein bleu du ciel brûlant reflété par la mer, et, sur une petite tablette devant un miroir décoré par lui d'une fleur aux pétales étranges et dont le tain, à la chaleur, s'est boursouflé et a craqué, il écrivait [83]. »

Le poète travaillait et aussi dormait là, sur un petit lit de fer dont le traversin était... un rouleau de bois décoré par lui de fleurs imaginaires. *L'homme doit, dans son sommeil, prétendait-il, avoir la nuque sur un appui très dur et la tête à l'air, très libre* [84].

Tout le reste de la maison portait la marque de cette volonté puissante et de cette ample curiosité. On voyait réunis dans le même ensemble, et rendus harmonieux, le gothique allemand et le gothique français, les monstres grimaçants de la Chine et les Vierges de chêne sculpté, les broderies, les tentures, les tapisseries somptueuses,

et les glaces de Venise aux cadres chantournés, et les nègres d'ébène vêtus de bois doré. Tout cela a été maintes fois décrit, et nous n'insisterons pas [85].

La vie à Guernesey n'était pas très différente de celle de Jersey [86]. C'est encore Mme Hugo qui nous renseigne. Elle mandait à Jules Janin en 1856 [88] :

Nous apprenons, Monsieur, les paroles sympathiques, touchantes et courageuses que vous avez prononcées sur mon mari. Merci de ces nobles paroles. Un souvenir de son pays, un souvenir d'un ami tel que vous est un bonheur dans l'exil. Merci encore de ce bonheur que vous avez donné à notre cher proscrit. Nous ne savons plus rien de la vie de nos amis à Paris. Comment est la vôtre ? Notre existence reste la même.

Mon mari travaille le matin.

Le déjeuner a lieu à midi, c'est le moment de la conversation, des discussions ; chacun dit ce qu'il a amassé dans sa pensée. Charles a la pensée riche, il entre en longs discours avec son père. Nous écoutons. Chacun après va de son côté ; mon mari marche, Toto (Victor) s'habille, c'est le citadin ; Adèle fait son piano ou étudie l'anglais ; Charles se couche sur un mauvais canapé de cuir et rêve en fumant. Moi, j'embrasse ces grands enfants et tâche que le dîner ne soit pas trop mauvais pour mon mari. S'il y a un rayon de soleil, je vais sur notre terrasse considérer la mer ; je pense aux absents, à mon ange d'en haut (Mme C. Vacquerie). Auguste (Vacquerie) s'enferme chez lui pour travailler.

Il vient de terminer une pièce, mais il paraît qu'on ne veut rien jouer de lui pour la peine de s'être exilé avec nous ; il s'en console avec ses chats. Il a une famille de chats historiques. Tout ce que je vous raconte de notre vie est varié, modifié par des arrivées d'amis, par des courses à cheval (car mes hommes ont appris à monter à cheval), par de rares promenades dans l'île, par la venue du facteur, grand événement. Mon mari est en marché pour la publication d'un volume de poésie : les Contemplations. *L'arrangement se fait difficilement ; on profite de sa situation d'exilé pour réduire les propositions. Toto (Victor), le fort en anglais, traduit Shakespeare.*

Mon mari, qui aime le soleil, avait pensé à aller soit en Piémont, soit en Espagne, soit en Portugal, mais nous resterons, je crois, dans notre île de brouillard, nous y sommes habitués ; quand on voit depuis longtemps les mêmes pierres, les mêmes visages, petit à petit la patrie se refait. Je ne sais, Monsieur, et c'est notre douleur, quand nous nous reverrons, l'exil est presque la situation où l'on ne puisse former aucun projet. Je ne sais moi-même quand j'irai à Paris. Je me fais cette illusion que mon mari a besoin que je sois auprès de lui (88).

ADÈLE VICTOR HUGO.

Cette lettre annonce l'achèvement des *Contemplations*, dont l'auteur avait déjà indiqué la substance dans la splendide lettre du 26 décembre 1854, que nous avons reproduite (89).

Dès que l'ouvrage parut, il l'envoya à Janin,

qui obtint des *Débats* de lui consacrer deux « Variétés », une par tome.

Mais il y eut du tiraillement. La direction subit une crise de prudence. Edouard Bertin tenait alors le gouvernail, « M. Ustazade » étant rédacteur en chef [90]. Le premier article de Janin était, en dépit de quelques réserves, tellement élogieux, que le pouvoir pouvait s'en irriter. Et l'iritation du pouvoir, c'était... la suspension !

« Les temps, sous le second Empire — écrit Renan — furent pour la presse d'une difficulté extrême. Il fallait être son propre censeur à soi-même ; c'étaient des angoisses de tous les jours. C'est alors que s'opéra dans le journal une transformation considérable. La politique était si peu libre que la vie passa aux articles littéraires et moraux. Les lecteurs intelligents cherchèrent à la troisième page ce que ne pouvait dire la première. Les articles *Variétés* devinrent pleins de sous-entendus. Le public lut ces petits morceaux avec attention, cherchant entre les lignes ce que l'auteur n'avait pu dire. Sous apparence de littérature, on parla ainsi de bien des choses alors défendues [91]. »

L'article de Janin « traîna sur le marbre ». Une épreuve que j'ai sous les yeux [92], porte même cette

mention manuscrite : *non publié*. Ce ne fut vrai qu'un moment. Mais durant cette période d'incertitude, le critique envoya son article au poète, qui répondit :

12 juin 1856.
Hauteville-House.

Je viens de lire un admirable commentaire des Contemplations, *signé Jules Janin. Quelle page que cette première page, et comme elle fait attendre la seconde ! Et ce n'est qu'une épreuve, et le journal hésite ! Mais d'où donc peut venir l'hésitation ? J'ai beau relire l'article, je ne vois pas le prétexte ; ce n'est pas seulement une chose belle, éloquente et haute, que cet article, c'est une chose habile.*

Cher, charmant et vaillant esprit, vous êtes un des rayons d'en haut de ma solitude, de temps en temps votre voix m'arrive, douce comme un bruit de lyre, ou hardie comme une trompette de combat. Et quelle splendide guerre vous faites ! Quelle grâce dans votre prouesse ! Votre champ de bataille est inouï à voir. Quelle marmelade de Planche, quelle confiture horrible de Buloz ! Courage et bravo. Tâchez que votre article perde, le moins possible, cette superbe figure qu'il a, étant à la fois ce qu'il y a de plus exquis par le style et de plus profond par l'idée. Je vous remercie en mon nom, au nom de Lucrèce, au nom de l'exil, au nom de la tombe, au nom de l'ombre, au nom de la lumière. — Je finis en vous disant, comme Jérôme à Chrysostome : resplendes.

Votre ami,

V. H.

L'article ne « resplendit » que quarante jours plus tard, le 26 juin ! La « marmelade de Planche et la confiture de Buloz » furent servies au lecteur, gourmand de ces sortes de cuisines. Buloz, propriétaire de la *Revue des Deux Mondes*, était favorable à l'ordre de choses établi par le coup d'État, et Planche, aussi renommé pour sa malpropreté que pour ses critiques acerbes, — ennemi déterminé d'Hugo après avoir été son ami[93], — n'était point d'un avis politique différent.

Janin leur donnait un coup de griffe, en passant et sans les nommer :

« Donc, voici des hommes contents des autres hommes *et plus contents encore d'eux-mêmes*, et parce qu'ils sont gais, heureux, en bonne santé, de belle humeur, *ou bien parce qu'ils sont dévots, ambitieux, jaloux ;* parce qu'ils ont été égratignés par le poète, ou tout simplement parce qu'en fait de poésie, ils savent par cœur les poésies du chevalier de Parny et l'*Art d'aimer* de Gentil Bernard, ils ne veulent pas que le poète aille aux choses sérieuses et dépasse en ses fantaisies les sentiers fleuris du petit Trianon... Ils disent que la Muse doit être faite à leur image, qu'elle n'a pas le droit de vieillir, qu'elle doit rester jeune afin de leur plaire, et qu'elle a tort de

réciter des poèmes vastes et solennels *qu'ils ne sauraient comprendre.* »

Cela était plus méchant d'intentions que de fait. Janin, qui venait d'être assez violent avec Planche [94], ne tenait évidemment pas à recommencer. Reconnaissons toutefois que Planche « habillait » mieux. Chargé de la critique des *Contemplations*, dans la *Revue des Deux Mondes*, il avait tapé comme un sourd. Quelques citations suffiront :

« Après l'apologie littéraire, l'apologie politique. C'est un sujet sérieux qui voudrait des paroles sérieuses, et que par malheur le poète a traité d'un ton badin. Parfois sa raillerie se laisse aller à des expressions qui manquent de délicatesse et même d'urbanité [95]...

« Dans les pièces qu'il nous donne pour l'expression de sa philosophie, l'obscurité de la forme s'ajoute à la puérilité de l'idée, et pour le suivre dans la région inconnue qu'il croit avoir découverte, un courage ordinaire ne suffit pas [95].

« L'Apocalypse, qui a mis en déroute une des plus fortes intelligences dont l'humanité s'honore, l'intelligence de Newton, l'Apocalypse est aussi limpide que l'eau de roche, si on la compare à ce que dit la Bouche de l'Ombre. La vision de Patmos,

dans ses versets les plus caligineux, devient radieuse, quand on l'interroge après avoir lu la vision cosmogonique de M. Victor Hugo [97]. »

Il serait aisé de multiplier ces citations amènes. Le ton surtout en était désagréable. C'était la manière du critique. Il n'avait pas toujours tort dans le fond, mais dans la forme !...

Janin, lui aussi, faisait d'expresses réserves :

« Oui, certes, il y a des nuages dans ces abîmes, des ténèbres dans ces *Contemplations*, des injustices dans ces colères ;... on convient aussi que parfois l'expression trop chargée à force de vouloir tout dire, en dit trop ou trop peu ; sans doute l'effort, la peine et la gène font rêver parfois de l'Apocalypse ; mais au fond de cette Apocalypse éloquente, avec un peu de zèle, d'attention et de respect, toujours vous trouverez le grand poète, toujours l'éloquent ami de tout ce qui souffre et s'impatiente ici-bas, *tenax propositi* ; et quel charme, enfin, lorsque après ces tristesses profondes, après ces cruels murmures, le poète, semblable au rayon dégagé de son nuage, revient à son œuvre, à son rêve, à son espérance, à sa croyance, à son doute,

Laissant la poésie aller en plein soleil.
Calme et pure, à travers les âmes fécondées. »

La critique de Janin et celle de Planche se rencontrent sur le même reproche, mais celui-ci appuie et celui-là passe. Il dit ce qu'il faut, mais, avec une adresse parfaite, et le couplet finit en éloges. La tige épineuse se couronne de roses !

L'article, enfin publié, Hugo s'empresse d'écrire :

Hauteville-House, 3 juillet.

Les Débats *du 26 juin m'arrivent, cher et intrépide poète. Vous l'avez emporté et toute cette artillerie de lumière a fait la trouée. Quelle brèche éclatante au vieux mur des haines et des préjugés ! Quelle mitraille d'étoiles ! Avec quel plaisir j'ai relu, dans son plein midi, le bel article que j'avais déjà entrevu dans le demi-jour de l'épreuve. On vous a fait, et à moi aussi, des fautes d'impression ; mais qu'importe ! La clarté de votre éblouissant esprit couvre tout.*

Vous faites événement à Guernesey ; toute la colonie attend impatiemment le deuxième article, Aujourd'hui, *et moi, je vous envoie, avec toutes les effusions de ma femme et de mes enfants, mon plus tendre serrement de main.*

VICTOR HUGO.

(Inédite.)

Ce deuxième et dernier article parut le 4 août. Il tient près de sept colonnes des *Débats*. Nous

n'en citerons que ce paragraphe, qui résume l'opinion du critique :

« Et si vous voulez savoir pourquoi donc M. Victor Hugo, malgré tant de censures (on parle ici des justes censures et non pas des violences), est resté le poète écouté et glorieux, c'est qu'il n'a point dû sa grâce et sa force uniquement à la puissance, à l'éclat, à la nouveauté, à la grandeur de sa parole... Il les doit aussi à la sincérité de son inspiration, il est vraiment l'homme inspiré, l'homme obéissant à l'esprit *qui souffle où il veut*. Qu'il soit dans la bonne voie ou qu'il s'égare à la poursuite des chimères, qu'il soit dans la vérité ou qu'il glisse, en tombant de ces formidables hauteurs, dans le paradoxe et dans l'erreur, on l'écoute, on le suit, parce qu'en fin de compte, nous savons, à n'en pas douter, que s'il est tombé dans le paradoxe, il recherchait la vérité... Il a donné le signal aux vifs esprits de cette génération, il a été la vie et le débat ardent de la critique... A ces choses somnolentes d'aujourd'hui, Victor Hugo donnait la fièvre. Autour de son œuvre on s'aimait jusqu'au délire, on se haïssaït jusqu'aux morsures. »

Après ces lignes, Janin s'attache aux poèmes le

plus tendres des *Contemplations,* et fait un compte rendu plein d'émotion.

Hugo lui répondait, le 16 août, donnant aux articles et feuilletons de Janin leur signification politique :

Je ne suis rien, je vous l'ai dit en vers comme je vous le dis en prose (98) *; mais aujourd'hui la situation est telle que dire mon nom c'est protester ; dire mon nom, c'est nier le despotisme ; dire mon nom, c'est affirmer la liberté, et ce nom militant, ce nom déchiré, ce nom proscrit, vous le dites avec tant d'intrépidité !... Vous le chantez comme avec un clairon et vous jetez tout ce qu'il contient de guerre à la face de l'empire et de l'empereur. Je ne vous en remercie pas, je vous en félicite.*

Figurez-vous qu'en ce moment je fais bâtir presque une maison ; n'ayant plus la patrie, je veux avoir le toit. L'Angleterre n'est pourtant guère meilleure gardienne de mon foyer que la France. Ce pauvre foyer, la France l'a brisé, la Belgique l'a brisé, Jersey l'a brisé ; je le rebâtis avec une patience de fourmi. Cette fois, si l'on me rechasse encore, je veux forcer l'honnête et prude Albion à faire une grosse chose ; je veux la forcer à fouler aux pieds un at home, *la fameuse citadelle anglaise, le sanctuaire inviolable du citoyen... A Marine-Terrace, j'étais à l'auberge, l'Angleterre s'en est fait une excuse pour sa couardise. Le curieux, c'est que c'est la littérature qui m'a fourni les frais de cette expérience politique.*

La maison de Guernesey avec ses trois étages, son toit, son jardin, son perron, sa crypte, sa basse-cour, son look-out, *et sa plate-forme, sort tout entière des* Contem-

plations. *Depuis la dernière poutre jusqu'à la dernière tuile, les* Contemplations *paieront tout. Ce livre m'a donné un toit, et un jour que vous aurez du temps à perdre et à nous faire gagner, vous qui avez aimé le poème, vous viendrez voir le logis* (99).

Pour en finir avec *les Contemplations*, notons enfin que sur un précieux exemplaire offert à Mme Victor Hugo par ses amis, et enrichi par eux de dessins, d'aquarelles, d'autographes en vers et en prose, — exemplaire donné au Musée Victor-Hugo, par les petits-enfants du poète, — Jules Janin écrivit :

MADAME,

Il est resté en France une quantité d'honnêtes gens qui sont les vieux exilés et qui prononcent chaque jour, à l'heure de la prière, à l'heure où l'on espère, le nom glorieux que vous portez.

Du fond de mon exil, Madame, et du plus profond de mon cœur, je vous envoie à l'un et à l'autre toute ma sympathie et tout mon dévouement,

Avec tous mes respects.

JULES JANIN.

Luxembourg Terrace, 1856 (100).

Pour les *Étrennes* de 1857, paraissait un livre de Jules Janin sous ce titre sans prétention, mais d'une si grande portée morale : *les Petits*

Bonheurs de la Vie. On devine le thème, rien qu'à lire ces quelques mots. Gavarni, qui illustra l'ouvrage, le comprit de cette façon. Il partit de son côté, son crayon à la main, comme Jules Janin partait du sien, avec sa plume. Or, il arriva que ces deux chercheurs de petits bonheurs ne trouvèrent pas les mêmes, tant la quantité des petits bonheurs est grande! Pendant que l'écrivain chantait la goutte (car Jules Janin, podagre célèbre, mettait son mal au nombre des bienfaits), le dessinateur célébrait la pipe; quand l'un disait les bonheurs de la lecture, l'autre montrait ceux de la coquetterie; les petits bonheurs du hasard, de l'esprit, de la maison, de la promenade, du bâillement, de l'éloquence, — et même de la misère, avaient pour illustrations la Tabatière, le Farniente, la Vigne en fleurs, le Messager d'amour, le Jardinage et les Premières bottes! Jamais désaccord ne fut plus absolu. Pas une composition qui répondît au texte, pas un paragraphe qui commentât la composition.

L'année d'après, nouveau livre des mêmes auteurs, *les Symphonies de l'Hiver*. Dans la préface, Janin expliquait la méprise précédente:

« Ces deux amis, ces deux camarades, ces deux complices, le Gavarni et *l'autre*, ils avaient si

bien fait, attachés qu'ils étaient à cette œuvre unique et sans égale dans les œuvres de l'esprit humain, que le crayon tirait sur la droite et que la plume abordait sur la gauche! Où l'un disait blanc, l'autre aussitôt montrait noir. Pendant que le premier décrivait une image ravissante, en dentelles, en bijoux, en velours, celui-là décrivait un homme âgé, prudent, cacochyme, et ne quittant plus son *cèdre du Liban*. C'était vraiment la cour du roi Pétaud, cette association de deux esprits qui se comprenaient si bien au départ! »

Mais, cette fois, l'écrivain expliquerait minutieusement son nouveau livre à l'illustrateur et le lecteur verrait! Il vit... pire encore que dans *les Petits Bonheurs!* Gavarni s'était de nouveau échappé ; il avait orchestré des *Symphonies* qui n'avaient rien de commun avec celles de Janin! On a découvert depuis un nom à cette illustration qui n'en est pas une : c'est *l'illustration parallèle!* Chacun va où bon lui semble et advienne que pourra! Rodin, Maurice Denis, Bonnard, ont, après Gavarni, usé de cette méthode.

C'était une double mésaventure qu'il ne nous est pas interdit de supposer voulue. Elle donna lieu à des pages pétillantes d'esprit du Prince

des Critiques et l'accueil fait à ces livres-surprises n'en fut pas refroidi.

L'exemplaire destiné au poète était accompagné de cette lettre-feuilleton, vive, spirituelle, amusante (sans date, mais probablement décembre 1856) :

Cher exilé (mais non pas de notre âme, de notre esprit et de nos cœurs), je vous envoie un gros livre qui porte un titre étrange (il est intitulé *les Petits Bonheurs*). Mais ce livre est tout rempli de votre souffle et de votre inspiration. C'est une espèce de *Contemplation* en prose, si je puis comparer Rome à Vaugirard, le beau Pâris à Bacciochi et M. Troplong à M. le président Mathieu Molé. Vous avez été si complètement notre maître et notre exemple, notre force et notre consolation par vos doux poèmes de cette année, que chacun de nous s'est mis à chercher à son tour quelqu'une de ces heures calmes, grandes et paisibles, pleines d'oubli pour les victimes et d'indifférence pour les brigands ! Soyez béni encore une fois pour cet exemple austère et pour ces grandes leçons et soyez sûr en même temps que si le silence officiel s'acharne à vous plus que jamais, plus que jamais aussi la reconnaissance est grande de ce peuple que vous aimez et qui vous aime — et qui vous sait par cœur. On dira de l'année 1856, *l'année même des Contemplations*, mais jamais, que je sache, au grand jamais on ne dira l'année des grands bonheurs ou même des petits bonheurs.

Comme vous êtes retranché sur une terre à peu près

française, entre deux flots qui viennent du rivage natal, et comme vous respirez plus librement, hélas ! le même air que nous respirons, il est inutile que je vous dise, encore une fois, l'abaissement des esprits, la croissante inquiétude et l'abjection sans remède. Hier encore, le chargé d'affaires de nos Beaux-Arts, un certain Nieukerke (101), allait se plaindre au tribunal de police correctionnelle qu'un pauvre diable lui avait offert six mille écus en échange d'un million ; avant-hier, les deux surintendants des finances de l'Europe, MM. Mirès et Milhaud s'injuriaient à cannes levées au beau milieu d'un théâtre et Milhaud disait à Mirès : Me prends-tu donc pour un de tes actionnaires du port de Marseille ?

...Il n'y a rien de plus significatif, que l'excessive vertu de cet employé du gouvernement qui fait mettre en prison un pauvre diable coupable uniquement d'avoir douté de la vertu d'un Nieukerke, il n'y a rien de plus galant que ces deux Sganarelles de la rente et des chemins de fer qui se disent toutes leurs vérités dans l'intervalle qui sépare le premier acte du deuxième acte de la pièce nouvelle ; un jour viendra, n'en doutez pas, où tous ces gens, étouffés par le silence, écrasés par l'absurde et clapotant dans le même néant, finiront par se dénoncer eux-mêmes les uns les autres, tant le mensonge a d'ennui pour ceux qui en profitent le plus, tant la vérité devient un besoin extraordinaire, impérieux, même pour les monstres qui doivent se brûler à sa flamme.

On étouffe ici, sous une voûte immonde, mais un jour où l'autre, une voix dira dans l'univers épouvanté : Tiens, le verre est brisé ! et le souffle impétueux de la France soudain se répandra de toutes parts.

Je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui, mais me voilà dans le lyrisme, il faut que ce soit une contagion ! pourtant rien ne ressemble moins à *l'ode errante dans la nue* que nos événements de chaque jour ! Avez-vous bien fait de ne pas assister au discours du ci-devant citoyen Ponsard (102) et à la réponse du ci-devant Nisard (103). Il n'y avait que des gendarmes, des maréchaux, des cocus, des sénateurs et, par-ci par-là, quelques académiciens en paletot ! Avec quelle rage et quel talent nos deux gaillards ont proclamé la tragédie ! avec quel art irrésistible ils vous l'ont huchée et replacée à tout jamais sur un impérissable piédestal ! Les jolies choses qu'ils ont dites à propos du drame ! et quel goût délicat, ne pas prononcer le nom du damné, du pelé, du bandit, qui osait écrire *Hernani*, *Marion Delorme* et le *Roi s'amuse !* Il paraît qu'en ce moment, cher Maître, votre nom glorieux se trouvait sur toutes les lèvres et qu'il eût suffi de le prononcer d'une voix nette et loyale pour faire crouler toutes les voûtes ; mais ces deux messieurs n'ont pas eu ce courage, ils n'ont pas eu cette volonté, ils auraient eu peur de compromettre leur... *futur senatus consulte,* car ils visent au sénat tout simplement comme à la lâcheté la mieux rétribuée, et moi, voyant ces choses, je me suis mis pour la première fois de ma vie à vous écrire une épître en vers dont voici le commencement :

O digne ami du grand Ronsard,
N'admirez-vous pas ce hasard :
Vous êtes perdu par Ponsard,
Vous êtes sauvé par Nisard !

Malheureusement pour la postérité j'ai oublié le

reste de mon épître, et vous ne sauriez croire combien j'en suis chagrin.

Je veux vous dire aussi, en fait de nouvelles qui vous plairont, que les deux plus grands faiseurs de cantates publiques, le réaliste Champfleury (104) et l'élégiaque M. Philoxène Boyer (105) se sont bien dignement traités l'autre jour ; Boyer a donné un coup de pied au derrière de Champfleury, et réciproquement Champfleury à Boyer. Mais quoi, c'est Virgile qui l'a dit :

...Amant... alterna Camœnæ.

Voilà donc la poésie officielle aussi mal traitée entre soi que la finance officielle. Allons ! ça va bien, le jour des représailles est arrivé ; le bâton est levé, on ferait une Marseillaise de la Boue avec ces gens-là.

Je n'ai pas d'autres nouvelles. M. Salvandy est mort comme un héros à force de courage et de résignation ; il a montré comment le véritable homme de lettres peut mourir et sait mourir : déjà la mort de son souffle impérieux a fait disparaître quelques légers nuages de cette heureuse et grande renommée et maintenant les faiseurs de cantates pourront voir ce que l'estime publique ajoute de sympathie et de respect aux honnêtes gens qui s'endorment loin du Seigneur, maître des âmes, des consciences et des libertés.

Je vous écris ou plutôt je dicte, à ma plume honnête et fidèle, ces pages que je voudrais animer de ma tendresse et de mon dévouement pour vous ; je suis la proie en ce moment d'un horrible accès de goutte et plus semblable à un linge mouillé qu'à un homme en chair et en os. Mais qu'importent ces vives douleurs

si je reste assez fort pour vous dire à quel point je vous aime et je vous honore et combien vous êtes grand dans votre exil.

Espérons, attendons, soyons patients, soyons fidèles, songeons à la providence, à l'avenir, au retour des anciennes et charmantes libertés ! La lampe est soufflée et la flamme nous est défendue ! eh bien restons à côté de la lampe et soyons prêts à rallumer la flamme !

Allons, bonjour ! rappelez-moi, je vous prie, à tous ces nobles cœurs, à tous ces esprits charmants, à votre femme, à votre fils, à vos enfants, à votre chien, au flot qui gronde à vos pieds, à l'étoile hautaine qui resplendit à votre front glorieux.

J. Janin.

Dans ce *Traité des Petits Bonheurs*, Hugo trouvait le rappel d'une sympathie agissante et inlassable. A propos de la poésie de la fenêtre, fenêtre du prisonnier, fenêtre de la jeune fille, « à chaque fenêtre est attachée une échelle invisible, et par cette échelle entrent et sortent incessamment les sylphes du printemps », Janin évoquait le jour fatal de la vente à l'encan des meubles du poète, et cette fenêtre où Adèle Hugo avait médité sur la dure et éclatante destinée du proscrit. « De cette fenêtre ouverte à la lune, — disait-il, — son regard plongeait, brillant comme une étoile, dans les profondeurs où chaque silence

et chaque bruit lui rappelaient les grandeurs qu'elle allait quitter [106]. »

Comment n'être pas flatté, comment n'être pas reconnaissant ? Le proscrit écrivait :

Hauteville-House, 17 février 1857.

Vous avez l'art de faire de grands livres sous des titres qui en annoncent de petits. Vous prenez le lecteur au piège de sa propre frivolité : il ne s'attend qu'à de l'amusement et à du plaisir ; il accourt la bouche en hiatus, ce brave lecteur, et vous, diligent, vous en profitez pour lui donner la saine et forte nourriture des idées. Il s'amuse et il apprend ; il est charmé, entraîné, ravi et enseigné ; ébloui et éclairé. C'est une admirable façon de prendre en traître les badauds et de les forcer, sans qu'ils s'en doutent, à devenir des gens de bon sens et des gens d'esprit.

Je ne saurais vous rendre l'impression de soleil que me font vos livres. A chaque nouvel ouvrage que je reçois de vous, j'essaie de vous le dire et je n'y réussis pas. C'est de la lumière, c'est de la chaleur, cela pénètre et cela réconforte ; cela emplit de joie et de rayons cette froide tête le long de laquelle la pluie en larmes ruisselait tout à l'heure ; cela vous fait éclore des fleurs dans le cerveau.

Aussi, avec quel empressement j'ai ouvert les Petits Bonheurs ! *comme j'ai savouré les pages exquises et comme j'ai joué avec ce ravissant titre,* Petits Bonheurs, *moi qui pourrais presque dire — si l'on avait jamais le droit de se plaindre — que je n'en ai plus de petits ni de grands ! — Je ne veux pas vous raconter tout cela, vous le*

devinez bien. Vous êtes toujours sûr, vous homme de sourire et d'aurore, de faire un effet de Rembrandt en entrant dans le lieu sombre que j'habite. Cavea leonum.

Mes fils vous lisent comme moi, avec enchantement. — Et à propos, ils vous ont écrit, ces braves enfants. Ils ont l'idée de montrer un peu Shakespeare à la France ; ce n'est pas une mauvaise manière de faire de l'alliance anglaise. C'est là une grande tentative et digne, certes, de succès. Je leur ai dit que vous les y aideriez sans nul doute, et, par Hercule ! — ou par Shakespeare ! — j'ai eu raison, n'est-il pas vrai ?

Vous voyez que Guernesey travaille. Vacquerie, qui est près de vous en ce moment, en plein Paris, a écrit l'an passé, au milieu de notre grand brouhaha de vagues et de vents, son beau et puissant livre de poésie et de critique (107). *C'est lui qui vous portera ce mot. Dans peu de jours nous le reverrons, et comme nous allons parler de Paris et de vous, Janin, qui êtes Paris, plus que Paris même ! Mais le Paris lumineux, brillant, vivant, libre, indigné, honnête ! — C'est égal, vous avez fait un bien charmant et beau livre, et où je suis bien touché de lire mon nom. Chaque fois que je l'y trouve, il me semble sentir le serrement de votre main amie. Que de pages j'y ai notées, que je relirai au milieu des fleurs quand le printemps va venir !*

Votre esprit est comme l'oiseau lâché, il n'a pas de limites dans l'azur ; il est infatigable et inépuisable ; il boit à toutes les sources de vie, à toutes les coupes de sagesse et de raison ; il ne s'arrête devant rien ; il boit même à l'idiot, comme ce roi de Perse qui buvait même à la cruche. Ah ! vous êtes un grand enchanteur ! — Si

vous voyez encore quelqu'un qui se souvienne de moi et qui m'aime, parlez un peu de moi à cette âme fidèle, et sachez que je suis à vous, du fond du cœur (108).

V. H.

(Inédite.)

L'appréciation de Guizot correspondait à celle de Victor Hugo :

« Mon cher Monsieur, votre petit livre est un beau livre et ce qu'il contient est charmant. *Vous avez eu du courage quand personne n'en avait* et vous auriez beaucoup d'esprit quand personne n'en aurait autour de vous. Gardez l'un et l'autre mérites et qu'ils vous vaillent toutes sortes de bonheurs, grands et petits. J'en serai charmé.

« Mille remerciements et compliments affectueux.

« GUIZOT. »

« Samedi, 6 décembre 1856. » (*Inédite.*)

L'année suivante, envoi d'un nouvel ouvrage :

Passy, 20 février 1858.

J'ai reçu votre lettre au moment où j'allais vous écrire ; il n'y a rien qui m'encourage et me récompense davantage que les bonnes paroles qui me viennent de vous, mon étoile. Hélas ! nous sommes bien à plaindre,

et plus nous allons, plus la misère est grande pour les écrivains. Qui m'eût dit pourtant qu'un homme obéissant comme je le suis, tout animé des opinions royalistes, s'en viendrait à trembler quand j'écris les choses les plus innocentes ! J'en suis là, cependant, j'ai peur ! Vous le verrez bien par ce petit livret que je vous envoie. Il devait être intitulé : *Ovide ou le Poète en exil,* j'ai misérablement et lâchement effacé le second titre, et plus d'un passage s'adresse à vos malheurs.

> ...Celui qui met un homme libre aux fers,
> Qui reçoit tout l'honneur de sa vertu première...

Enfin, tel que je suis, vous me prendrez ! Nous ne savons plus à quelle menace entendre, à quelle loi obéir. En même temps je suis malade ; une goutte horrible envahit mes membres torturés, je souffre autant qu'un sénateur qui serait maréchal de France et ministre de l'Intérieur.

Cependant je vous aime, et je vous honore, et je vous pleure. Il n'y a pas de jour où votre nom glorieux ne me vienne en mémoire, et je sais *les Contemplations* par cœur.

Je suis si malade que je n'ai pas encore salué vos deux consolatrices, vos deux espérances, vos deux amours.

Couché, je suis tout à vous et de tout mon cœur.

J. Janin.

Dans cette plaquette, qui ne fut pas mise dans le commerce, mais qui, après avoir paru en préface à l'édition Garnier des œuvres d'Ovide,

reparut, avec son titre complet *Ovide ou le poète en exil*, dans le volume de Janin, *la Poésie et l'Éloquence à Rome au temps des Césars* (Didier, 1864, on était alors sous l'Empire libéral), dans cette plaquette, il y avait d'autres allusions à Victor Hugo que le titre. « Nulle part, écrivait Janin, vous ne trouverez dans Ovide cette sérénité fière et cette résignation superbe en quoi consistent les respects que l'exilé sait porter à son propre exil. La dignité lui manque, à savoir : la majesté du malheur! » Hugo remercia par ces lignes :

Hauteville-House, 16 *mai* 1858.

Je vous salue et je vous aime. Je vous envoie, poète, en échange de votre livre, tous les rayons de mon ciel et tous les souffles de mon océan, et je ne sais vraiment pas si je ne suis pas encore en reste de souffles et de rayons. Oui, car ce sont vraiment là des pages inspirées et charmantes. Vous êtes toujours le magicien ; rien ne vous est impossible. Vous avez fait un livre éclatant sur un homme malheureux et un livre vaillant sur un homme lâche.

Je n'aime pas Ovide, mais j'aime Jules Janin ; vous avez tout de sa poésie et il n'a rien de votre bravoure. En somme, vous honorez les lettres et je vous remercie. S'il y a encore une académie, vous devez en être, vous en êtes, n'est-ce pas ? à moins qu'il n'y ait plus d'académie.

Mais la grande, la vraie, la seule académie, la langue française, celle-là est immortelle, celle-là est éternelle,

et vous en êtes, et vous en étiez hier, et vous en serez demain. Vous y êtes installé entre Diderot et Beaumarchais ; la place est triomphante et nul ne vous y succédera.

L'absent vous remercie de prononcer son nom quelquefois.

Ex imo. V. H.

Cette allusion à l'Académie, — ce n'était pas la première fois, nous le savons, que le poète y « élisait » Jules Janin, — était motivée par l'échec récent du Prince des Critiques. Jules Sandeau [109], qui plaisait au pouvoir, avait été élu en février 1858. C'était un charmant et délicat écrivain, et, de plus, un galant homme. Janin et lui ne cessèrent pas d'être amis.

Moins d'un an après, nouvelle lettre du proscrit. Il venait de recevoir les deux derniers volumes de l'*Histoire de la Littérature dramatique*, où il est question de beaucoup de choses et de beaucoup de gens : 1830, le jardin du Luxembourg, Voltaire et Piron, Armand Bertin, Alexandre Dumas, Armand Carrel, la grisette, la Collaboration, l'Almanach des Muses, l'*Adolphe* de Benjamin Constant, le Mariage du Critique, Balzac, etc., et surtout Charles Nodier et Frédéric Soulié, — voilà pour le tome V, — Madame Dorval, et pas mal de jolies pages autour, voilà

pour le tome VI. Mais dans l'un et l'autre volumes, Victor Hugo tient une place importante (110).

Hauteville-House, 6 mars 1859 (111).

Je suis dans l'éblouissement. Vos tomes V et VI sont deux merveilles de grâce, de poésie, de lumière, de mélancolie, de joie profonde et honnête, de vie. Oui, cela est vivant. C'est notre passé à tous ; ce sont toutes nos années disparues, toutes nos splendeurs mortes ; et c'est en même temps, grâce à vous, le triomphal rayonnement de tout ce passé dans l'avenir. Vous avez écrit les mémoires de la vie publique littéraire depuis trente ans. Soyez loué pour cette grande œuvre, esprit puissant, esprit charmant !

Je vous remercie de vos magnifiques envois. Tout m'arrive tard, mais tout finit par m'arriver. Les ponts sont coupés entre vous tous et moi, mais de temps en temps une hirondelle passe, et m'apporte sur ses douces ailes votre poésie, votre amitié, votre souvenir. Ne vous découragez pas, cher et glorieux poète, de penser quelquefois à moi, et de me le dire. Vos paroles ont des ailes, volant, *vos écrits ont des racines,* manent. *Un livre comme le vôtre est à la fois oiseau et fleur. Il chante et il parfume. Comment vous en remercier ?* Silet cor, *dit l'Écriture.*

Et, frère pour moi, vous êtes père pour mon fils. Quel bel et noble article sur sa traduction de Shakespeare (112) *: je nous ai revus jeunes, vous et moi, et lui petit. Doux temps envolés ! — O magicien et tout-puissant évocateur que vous êtes !*

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO

(Inédite.)

Quelques mois plus tard, François-Victor remerciait lui-même Janin pour les lignes fort élogieuses qu'il avait consacrées dans l'*Almanach de la Littérature, du Théâtre et des Beaux-Arts*, aux trois premiers livres de sa traduction :

Monsieur et cher ami,

Que d'actions de grâces ne vous dois-je pas pour la nouvelle marque de sympathie que vous venez de me donner ! Jamais plus beau prix n'a été décerné à un étudiant consciencieux, que la page magistrale accordée par vous dans votre Revue de l'Année. Si vous saviez combien votre approbation m'est précieuse ! Elle me soutient, elle m'encourage, elle ranime mes forces, elle me rassure et me fait envisager sans frémir la tâche immense que j'ai entreprise. Ainsi appuyé par vous et soutenu de temps à autre par cette critique toute-puissante, qui a créé tant de renommées en faisant votre gloire, je suis bien sûr maintenant de mener mon œuvre à bonne fin. Et si, d'ici à deux ans, Shakespeare, le vrai Shakespeare, aura pu être révélé tout entier à la France, ce n'est pas moi qu'elle devra remercier de cette rapide révélation, c'est l'intrépide écrivain que je remercie moi-même en ce moment.

François-Victor Hugo.

Hauteville-House, Guernesey.
Novembre 59 (113).

C'est dans le même temps que, raillant amicalement la grandiloquence de son illustre ami,

le spirituel Hetzel, adressant à Janin son livre *De Paris à Baden. Voyage d'un étudiant et ses suites variées* (Hachette, 1859), lui écrivait :

« Je t'envoie ton exemplaire sur beau papier... Tu es bien bon de me montrer cette envie de ma goutte d'eau, *toi fleuve!* comme pourrait dire notre ami de Guernesey [114]. »

La Légende des Siècles paraît en septembre 1859. Janin, dans les *Débats*, lui fait la même mesure qu'aux *Contemplations*, deux articles! (7 et 21 novembre) [115]. Et quels articles! Rien n'est amusant comme de voir avec quelle jonglerie d'érudition il défend l'*âne*, le *crapaud*, les *arbres-prêtres*, dont se raillaient les « hypercritiques ». Le second article se termine sur une apostrophe : « Puisque ainsi, vous, le premier parti dans ce « siècle, vous voilà le dernier sur la brèche, obéissant encore à tant de passions toutes-puissantes, faites que je vive à votre ombre, et puissé-je, ô vœu qui contient toutes mes ambitions, ne cesser d'être intelligent et maître de mon âme qu'à l'heure où vous cesserez de chanter! »

Nous ne savons comment Hugo remercia : la lettre n'est pas entre nos mains, mais nous pouvons en deviner le ton, à la dédicace qu'il mit sur

l'exemplaire en papier de Hollande qu'il envoya à son thuriféraire, bibliophile réputé :

A celui qui, comme poète et comme ami, est inépuisable.
A la plume vaillante et ailée.
Au noble cœur qui comprend et qui célèbre la victoire des vaincus.
A l'homme qui, depuis trente ans, est un des éblouissements de Paris.

A JULES JANIN.

VICTOR HUGO (116).

H.-H., 1er *janvier* 1860.

Puis, Janin publie sa célèbre, délicieuse et capricieuse « interprétation » d'Horace. Et Hugo de lui écrire :

H.-H., 23 *septembre* 1860.

Les plus charmants livres, c'est vous qui les faites ; les plus charmantes choses, c'est vous qui les dites. Si je n'étais pas proscrit pour la justice, la vérité et le devoir, je voudrais l'être pour le bonheur qu'il y a d'être glorifié par vous dans l'exil. Vous traduisez Horace comme il me semble qu'Horace vous traduirait, avec un ravissant mélange d'obéissance et de liberté. C'est Flaccus et c'est Jules. Tous ces feuilletons de Rome, successivement adressés à Thaliarque, à Leuconoé, à Mécène, à Plancus, revivent dans vos odes. Votre phrase est née strophe. Votre prose a toutes les ailes des dactyles, des anapestes

et des spondées. Vous êtes un grand critique parce que vous êtes un grand lyrique. Comme je vais feuilleter ce livre exquis! Nocturna manu, manu diurna. *Merci, ô mon doux et généraux poète!*

Votre ravissant livre m'arrive en flagrant équinoxe. Pluie, grêle, ouragan, tempête, s'écrie le baromètre qui fait le guet à ma fenêtre. Votre livre lui répond : tu mens. — Et c'est vrai. J'ouvre ce charmant Janin-Horace et ma cellule est pleine de soleil.

Le traducteur de Shakespeare est bien fier de votre accolade. Votre embrassement le fait chevalier. Cet éperon d'or que vous lui mettez au talon, vous l'avez porté vous-même, et essayé hier, sur l'hippogriffe, aujourd'hui sur Pégase. Vous êtes le cavalier de tous les chevaux ailés. Vous êtes l'esprit de toutes les gloires.

Je vous remercie pour à présent et pour toujours. Toutes les fois que vous parlez de moi là-bas, je sens ici un tressaillement. Quelle joie, si un jour, avec votre femme si charmante, vous veniez voir ma masure battue du vent! Mais que deviendrait Paris sans vous? C'est égal, essayez. Tant pis pour Paris. Guernesey vous mérite, car il vous admire. En attendant, salut! Urbis amatorem Fuscum salvere jubemus, raris amatoris (117). *A vous et à vous toujours.*

V. H.

(Inédite.)

L'année suivante, c'est Mme V. Hugo, en déplacement à Paris, qui reprend la plume et sa lettre, comme toujours, est intéressante. Elle sous-

entend, en effet, autant, sinon plus de choses qu'elle n'en dit.

Mercredi, 9 mars 1861.

Cher Monsieur, Chenay me dit que vous allez toucher quelques mots, dans votre correspondance, sur John Brown (118). *Je vous remercie d'abord pour Chenay et ensuite parce que je suis toujours heureuse quand je vois le nom de mon mari uni au vôtre. — Cette satisfaction, vous me la donnez souvent. Dans votre bienveillance pour la famille, vous avez parlé de moi à mon beau-frère. Pourquoi songer à moi, Monsieur ? Mon rôle est fini. J'ai partagé les jours heureux de mon mari, je partage sa glorieuse épreuve, quoi de plus simple ! Le mérite appartient tout entier à ma fille, il est d'autant plus grand qu'elle l'ignore. Ma chère et noble enfant donne ses belles années à l'exil et préfère un rocher aux plaisirs de son âge, parce que son père habite ce rocher. Elle met sa joie et sa fierté à avoir sa part de cette grande et austère existence. Dans une situation d'exception, Dieu a donné à notre cher proscrit un être d'exception* (119).

Voilà un épanchement maternel qui va vous étonner, cher Monsieur, mais l'amitié existe-t-elle sans l'abandon ?

A vous, cher Monsieur, du profond de mon cœur.

L'affreux pâté ! ADÈLE-VICTOR HUGO.

(Inédite.)

Quelques jours après, Hugo écrivait :

Hauteville-House, 18 *mars* 1861.

C'est moi qui veux me charger du remerciement, grand et charmant esprit que vous êtes. Vous nous enchantez.

Toutes les fois que vous prononcez mon nom ou le nom de mes enfants, je suis ému comme par un serrement de main fraternel. Je vous l'ai dit déjà, vous êtes le magicien souverain, l'évocateur des souvenirs, vous confrontez magistralement le passé avec l'avenir, vous ressuscitez nos jeunesses, vous dorez nos tombes. Merci.

Vos trois pages pour Charles sont ravissantes. Oratio pro Carolo (120). *N'est-ce pas que sa comédie est bien gracieuse et bien jolie ? Vous le dites avec votre plus doux et plus merveilleux style. Charles confond ses remerciements avec les miens. Je lui ai pris la plume des mains, et je lui ai dit : cela me regarde. Je vous envoie le cœur de toute la famille. Nous vous aimons bien, cher et éloquent poète. Vous êtes vaillant comme vous êtes charmant, entre tous. Vous ne reculez pas, vous ; vous n'oubliez pas, vous ; c'est ce qui fait que vous grandissez sans cesse. Merci encore. Toutes les fois que votre voix m'arrive, il me semble que c'est la voix française qui me parle, et je sens l'air de la patrie.*

Tuus.

VICTOR HUGO.

Les médecins veulent que je voyage. Neuf ans d'exil et de rochers exigent un peu de promenade. Je vais donc aller dehors, un mois ou deux, peut-être en Belgique. Ma femme est heureuse ; elle va à Paris et vous verra.

(Inédite.)

Le voyage annoncé s'accomplit et c'est de Bruxelles que le proscrit remercie le critique des *Débats* d'un feuilleton sur un drame d'Aug. Vac-

querie, joué à la Porte-Saint-Martin, le 30 mars 1861 :

Bruxelles, 24 avril 1861.

Au milieu de mes pérégrinations, je reçois votre admirable feuilleton sur les Funérailles de l'Honneur (121). *Je vous serre dans mes bras et je vous remercie. La vie, la force, la chaleur, la grâce toute-puissante, c'est vous. Vous êtes inépuisable et lumineux. Votre feuilleton se lève sur Paris comme l'aube. Hélas ! ce pauvre Paris vieillot d'aujourd'hui a bien besoin de votre clarté. Si les adolescents séniles d'à présent veulent apprendre à être jeunes, qu'ils aillent à vous ; s'ils veulent apprendre le courage, l'esprit, l'imagination, le style, toutes les magies de la poésie et de l'idéal, et la fidélité aux grands souvenirs, et la fierté, et l'incorruptibilité, et le respect des vaincus, qu'ils vous prennent pour maître. Votre attitude sereine et vaillante au milieu de tant d'abaissements est un grand exemple. Je vous écris ce billet sur un coin d'une table d'auberge, un peu au hasard, comme cela me vient, mais ému, attendri, charmé.*

A vous du fond du cœur.

VICTOR HUGO.

Je prie un artiste, plein de cœur et de talent, M. Luthereau (122), *de vous remettre cette lettre* (123).

C'est maintenant le tour de François-Victor qui revient. Il n'y a que de Charles dont nous ne possédions pas de lettres, — et de Mme Drouet. Je soupçonne que l'intimité du « ménage » Janin et

du « ménage » Hugo devait un peu porter ombrage à la princesse Négroni. Janin, d'ailleurs, dont la vie conjugale était un exemple [124], devait déplorer la liaison, s'il ne la blâmait pas [125].

Janin avait consacré son feuilleton du 17 février 1862 à François-Victor, et au *Coriolan*, tome IX des œuvres de Shakespeare, qu'il avait traduit.

On rencontre, dans ce feuilleton de douze colonnes, des phrases comme celle-ci : « Nous, cependant, quand nous avions sous les yeux ce tome neuvième, et que nous le lisions *avec le zèle du critique et les yeux de la plus constante et fidèle amitié*, nous avons pensé que vous ne seriez pas fâché, sans doute, puisque aussi bien rien ne s'agite au fond de l'art dramatique, épuisé comme tout le reste, de revenir avec nous sur ce drame étrange et touchant tout ensemble, où la Rome antique se révèle à notre esprit, aussi grande, aussi puissante que la Rome de Corneille. » Le feuilleton s'engage donc à être bienveillant, et comment ne le serait-il pas ? Le grand nom de Shakespeare n'est-il pas plus inattaquable qu'un îlot de granit dans l'Océan ? Quant à la traduction, Janin la juge d'un mot. « Ce tome neuvième de cette *heureuse* traduction de Shakespeare est vraiment superbe. » Puis, il ajoute : « Et

pendant que le digne fils de Victor Hugo veille à sa tâche et l'accomplit sans faiblir, ce noble père, en proie à son nouveau livre, avant un mois d'ici aura donné au monde attentif les premiers livres des *Misérables* (126). »

François-Victor annonce de même le livre fameux, dans la lettre qui suit :

Cher et illustre ami,

Je voudrais pouvoir vous emprunter votre plume pour vous remercier dignement du splendide feuilleton qui a paru lundi dernier. Hélas ! votre encrier est si loin de moi que je ne puis y atteindre, malgré mon envie. Il faut donc que vous vous contentiez de mes prosaïques actions de grâces. Vous êtes de ces conquérants qui décidez les victoires en en rédigeant le bulletin. Ne vous étonnez donc pas si mon Shakespeare a réussi ; vous avez emporté le succès — en le proclamant. Mon père a été vivement touché des paroles que vous lui adressez. Il compte vous dire toute son émotion, en vous envoyant le mois prochain la première partie des Misérables. *Que ne puis-je vous les porter moi-même ! Avec quel bonheur je serrerais votre loyale main ! Croyez à mon dévouement comme à ma reconnaissance.*

F.-VICTOR HUGO.

Hauteville-House, février 1862.

(Inédite.)

Les Misérables! On sait le bruit formidable que fit ce roman. Cuvillier-Fleury fut chargé, ou se

chargea, d'en parler dans le *Journal des Débats*. Il y trouva beaucoup à critiquer. Il en critiqua surtout la tendance socialiste, au point de risquer d'émouvoir le parquet impérial et de faire saisir l'œuvre. Un second article fut plus littéraire et, par suite, moins dangereux, le troisième fut presque tout blâme [127]. Comme l'ouvrage paraissait en volumes successifs, pour les tomes VII, VIII, IX, X, Janin remplaça son confrère acrimonieux [128].

Mais, auparavant, il avait écrit à V. Hugo, après le second article de Cuvillier-Fleury, pour protester contre certains jugements: « Je sais tout ce qui lui manque du côté des nuances et des délicatesses de la forme. La grâce le fuit..., etc. » et Hugo, de lui répondre :

Hauteville-House, 18 *mai* 1862.

Je vous remercie, je vous retrouve. Je serre cette main vaillante et cordiale qui ne m'avait jamais fait défaut depuis l'exil. On se méprend étrangement sur ce livre. C'est un livre d'amour et de pitié ; c'est un cri de réconciliation ; je tends la main, d'en bas, pour ceux qui souffrent, mes frères, à ceux qui pensent, mes frères aussi.

D'où vient que quelques-uns de ceux sur qui je croyais pouvoir compter pour coopérer à cet utile travail d'entente m'accueillent avec une sorte de haine ? Les nécessités du temps se feront jour, le siècle passera outre, mais cela

m'attriste de voir froideur là où j'espérais concours. Vous, vous êtes toujours le même, l'intrépide et doux poète, le penseur charmant et fort, l'ami sûr et vrai, et votre plume traverse les esprits avec un pétillement de lumière. Je vous embrasse.

VICTOR HUGO.

Janin publie une partie de cette lettre dans son feuilleton de l'*Indépendance belge* (n° du 25 juin 1862), où il signait Eraste :

« A l'heure où nous sommes, prononçait-il, M. Victor Hugo et son fameux livre ont accaparé uniquement l'attention de la France entière. On n'entend parler que des *Misérables*, le reste est non avenu, et celui-là serait bien habile et bien heureux, qui parviendrait à nous distraire un instant de Fantine et de Marius. Mme Lafarge elle-même y perdrait son poison, ou Dumolard sa renommée. Un seul homme en ce vaste concert de louanges et de critiques, s'inquiète et s'agite, et naturellement cet homme est l'auteur des *Misérables*. A l'entendre, il est le plus malheureux des poètes, des romanciers et des philosophes. (Suit la lettre, depuis « On se trompe étrangement » jusqu'à « où j'espérais concours ».) Voilà sa plainte et voilà sa peine.

« Ils sont tous les mêmes, ces grands génies,

ces sybarites de la gloire : — un pli du laurier les froisse ; une humble épine à leur couronne, ils en sont tout sanglants. Je vous demande un peu si ce grand poète a le droit de se plaindre, écoutant de si loin ces acclamations, ces proclamations mêlées à quelques résistances admiratives? »

Hugo proteste de la manière la plus délicate et la plus charmante :

Hauteville-House, 3 juillet.

En lisant cette troisième page exquise que vous venez d'écrire sur les Misérables, *je suis triste de penser que ce livre vous échappe, que je cesse d'appartenir à vous, mon frère, et que désormais je vais avoir affaire à mon précepteur* (129). *Mais dites donc un peu à ce charmant Eraste que c'est un grand malheur que de perdre Jules Janin, et que je veux qu'il me plaigne. Toute notre jeunesse m'apparaît quand je vous lis, les grands arbres, les Roches, cette douce et puissante musique de Mlle Louise* (130). *Votre franc rire de poète et vos profondes saillies de penseur à la table de ce noble vieillard, notre ami* (131), *Édouard, Armand* (132), *les enfants, quel passé ! Et tout cela s'éclipse quand j'en lis un autre.* Et vous ne voulez pas que je sois triste ! *Si, je le suis, car je vous aime.*

V. H.

Cette « troisième page exquise », que le poète associe à celle de l'*Indépendance belge*, est le

feuilleton du 30 juin, surtout fait de deux citations, l'une en prose, l'enlisement de l'homme dans les sables, l'autre en vers, la chanson de « Vous rappelez-vous notre douce vie », etc. Voici le jugement du critique :

« Depuis les premiers pas de Jean Valjean, pleins de rage et de désespoir, l'œuvre a grandi sans cesse et sans fin, dans une incontestable et ravissante pitié. En vain le bruit des chaînes que l'on secoue, en vain le cri des enfants, la douleur de la mère à l'hôpital, et tant de jours sans pain, de maisons sans feu, tant d'agonies çà et là répandues attristent l'œuvre et la rendent formidable au premier contact. Plus tard, Dieu soit loué! le rayon se montre avec le sourire. On entend des chansons dans le lointain : voici l'espérance et voilà le jour... C'est très beau tout cela... Le poète appuie, il est vrai, sur la plaie, à faire crier le patient ; mais de cette pression souvent brutale la plaie est nettoyée et, quand le doigt puissant se lève. on entend respirer le patient d'un grand souffle... Quelque chose vous dit, qui que vous soyez, que ce drame est le vrai drame et que la vie et la vraie douleur palpitent sur ces pailles et dans ces ténèbres. C'est toujours l'*anankè* de *Notre-Dame de Paris*. »

Cela était bien fait pour corriger l'impression défavorable laissée, aux lecteurs des *Débats*, par les sévérités de Cuvillier-Fleury. Et, comme le feuilletonniste savait lénifier sa critique, entourer l'épine de tant de fleurs, qu'on en sent à peine la pointe ! « On peut tout dire, à la condition de savoir le dire », devait, plus tard, écrire A. France.

En 1863, il y eut un fauteuil vacant à l'Académie, celui du duc Pasquier [133]. On pressa Janin de se présenter. Il hésita beaucoup. Il ne voulait succéder qu'à un homme de lettres, de sa couleur politique, dont il pût faire l'éloge en toute sincérité. Enfin, sur les instances réitérées de ses amis, il posa sa candidature. On supputait ses chances : il aurait 16 et peut-être 17 voix, toutes de littérateurs. Mais il se trouvait qu'ils étaient pour la plupart favorables au pouvoir (Augier, Sainte-Beuve, Ponsard, Sandeau, D. Nisard, S. de Sacy, notamment), ce qui faisait écrire à l'*Indépendance belge* [134], sous la signature de *Thécel* (Édouard Lemoine) : « Il va arriver ceci (tout est bizarre en cette affaire), que Janin sera porté par les académiciens impérialistes et que d'anciens ministres du roi Louis-Philippe [135], et même un rédacteur des *Débats* [136] voteront contre lui. »

Dans ces conjonctures, Janin demanda à Hugo son appui, de la plus originale façon :

Passy, le 9 avril 1863.

Maître et seigneur ! Exilé tout-puissant ! Immortel décapité ! La voix qui parle et que le monde écoute !

Vous me voyez dans mille angoisses inexplicables. Un grand trouble envahit mon humble cerveau. J'ai commis une faute énorme. Hélas ! me voici hors de mes retranchements ! Un vieux candidat ! un chancelier en herbe ! un feuillet d'oraison funèbre ! Que je me regrette ! Ah ! que je me hais ! *De profundis clamavi ad te, Domine !*

Seigneur, donnez-moi un peu de confiance ! Accordez-moi un sourire et votre grâce ! Venez en aide à mes humiliations ! Dites-moi, vous qui lui avez écrit une louange impérissable au chapitre d'Aurore des *Contemplations,* que je ne suis pas bête odieuse, difforme, inepte, autant que je me le parais à moi-même, en me contemplant dans les yeux fauves d'une vingtaine de mes confrères. Comme on me regarde en ces pays sauvages ! Y suis-je assez inconnu, dédaigné, passé sous silence...

Comment vous nomme-t-on ?
— J'ai nom Eliacin.

Depuis tantôt quinze jours, voilà ma tâche, une âme errante aux bords du Styx n'est pas plus malheureuse en son envie impuissante de toucher le rivage opposé : *ripæ ulterioris amore.*

Ma peine est surtout que l'obstacle aujourd'hui me vienne, justement, des meilleurs et des plus bienveil-

lants. Ceux que j'ai tant servis, tant aimés, mes protecteurs naturels,

Se bouchent les oreilles et me laissent crier !

C'est à n'y rien comprendre ! On reste ébahi de ce changement de fronts ! Je suis peut-être un sénateur ! mais je vous jure ici que c'est bien malgré moi !

J'étais hier au chevet de M. Alfred de Vigny. Que de grâce et d'enchantement dans sa souffrance, avec tant de courage et de résignation ! Comme il souriait doucement de ma misère, et que je suis revenu consolé de son sourire ! Il se moquait de moi, mieux que les autres, il se moquait de moi, en m'adoptant (137). C'est donc une consolation que je vous demande ! Et si, par quelque hasard difficile, il n'était pas impossible, en effet, que vous eussiez conservé une certaine autorité sur quelqu'une de ces âmes brodées de vert, faites-vous mon répondant auprès de ce galant homme ! *Un des quarante* m'a reproché ma tendresse et ma piété pour vous. Que je serais content de prononcer tout haut votre illustre nom sans les prétentions dédaigneuses qui tremblent au nom de Pompée, au nom du poète, au nom du soldat.

Je vous salue, et je vous embrasse, et de tout mon cœur.

J. JANIN.

De si loin, que pouvait faire Hugo? C'est ce qu'il exposait à son ami :

Hauteville-House, 16 *avril* 1863.

Je reçois, cher confrère, votre éloquente et charmante lettre, et je vous réponds bien vite. Oui, l'absent est à vous, tout à vous, mais, hélas, il est l'absent.

Que je voudrais être, pour parler comme Saint-Simon, bombardé votant *de Guernesey aux Quatre-Nations, le 23, crever le dôme de l'Institut et tomber au milieu de ces prunelles rondes, avec le vote-éclair :* Jules Janin !

Je crois que, de peur de moi, et d'éblouissement de vous, vous seriez nommé.

Mais, hélas, le style, la poésie, la critique, le goût, l'esprit, le charme, la force, la renommée, l'autorité, la puissance, trente-cinq ans d'éloquence et de succès, que de choses vous avez contre vous !

C'est égal, les académies elles-mêmes ont des moments lucides, et j'espère votre élection.

Sur ce, mon vaillant et glorieux confrère, je vous embrasse.

VICTOR HUGO.

P.-S. — D'influence, hélas, je ne m'en crois plus. A l'Académie, un mort est immortel, mais un absent est mort. Pourtant, j'avais un voisin que j'entraînais parfois jusqu'à voter pour Dumas, Balzac et Musset, c'est Pongerville. Envoyez-lui ce mot (à moins qu'il ne soit devenu bonapartiste).

Tuus. V.

(Inédite.)

Cette requête transmise, de Pongerville répondit à Hugo, qui retourna le billet à Janin :

17 *avril* 1863.

« ... Le spirituel lettré que vous me recommandez sait bien qu'il a reçu dès longtemps la

sincère assurance de la haute opinion qu'il m'inspire. Écrivain étincelant d'esprit, plein de grâce, de finesse et d'originalité, il possède, selon moi, des titres à l'honneur de devenir notre confrère; mon souvenir ira de vous à lui au moment opportun [138]. »

Le résultat fut un échec. Dufaure fut élu. Viennet s'en plaignait, par ces lignes cordiales, inédites :

« Je suis tout triste, mon cher Janin, de ce qui s'est passé au second scrutin. Vous aviez compté sur un plus grand nombre de promesses et j'ai peine à me rendre compte de ce résultat. Voilà l'Académie plus que jamais réduite aux hommes politiques; nous restons à peine neuf hommes de lettres ou peut-être onze, puisque deux votants m'ont dit que s'il s'était agi d'un autre fauteuil que celui de M. Pasquier, ils vous auraient donné leurs voix... Quant aux bulletins blancs, ils n'avaient pas d'autre but que de faire manquer l'élection, pour arriver plus tard à M. de Fézenzac, et ils ont été comptés comme non. »

A la suite de quelle protestation d'Hugo, Janin répliqua-t-il par ce billet? Je ne sais. Il y eut

tant de louanges du proscrit sous la plume du critique!

Passy, le 19 mai 1864.

Non ! non ! cette fois je ne saurais obéir à mon maître et seigneur ! Depuis que l'exil le pousse brutalement et le jette là-bas dans les bruits d'un océan peu pacifique, un seul jour ne s'est point passé sans que son nom paisible et glorieux se soit rencontré sous ma plume fidèle. Hélas ! nous n'avons pas une autre façon, nous autres, de nous rapprocher de la gloire absente, et de mériter les bénédictions de cette main pleine d'éclairs chaque jour, *fulminantis manus*. Donc, qu'il vous plaise ou non, je ne cesserai point ma louange ; et ne fût-elle pas une consolation pour vous, elle est un remords pour tant d'autres qu'il y aurait injustice à priver les honnêtes gens de cette consolation. Quant aux cruautés de messieurs de l'Académie, ils sont dans leur droit, lorsqu'ils me rejettent ; c'est moi qui suis un malheureux d'avoir sollicité des suffrages que ces Richelieu ne pouvaient pas me donner. C'est ma faute, ils sont chez eux. Ils détestent les écrivains d'une haine parfaite, *perfecto odio*, et volontiers ils se vanteraient de ne rien lire en leur qualité de nobles. Me voilà donc repentant, mais tout consolé. Cependant les quelques amis qui me restent dans cette illustre compagnie ont décidé que je n'étais pas assez complètement à la porte et qu'une deuxième épreuve était nécessaire pour qu'il fût bien constaté que MM. Thiers, Cousin (Lamartine !) et Mignet m'ont fermé les portes. Ne plaignez pas trop mon accident. L'Académie est un accident qui

n'a pas réussi à tout le monde, et j'aurais dû savoir où j'en étais. Mais j'ai tant travaillé, j'ai donné un si bon exemple, et puis j'aurai 60 ans dans six mois... Voilà des excuses. Ma vieillesse y perdra un ornement peut-être, mes funérailles y gagneront une louagne unanime, et celui-là n'est pas à plaindre, en effet, qui peut compter que son maître-jour sera un beau jour.

Agréez cependant toutes mes actions de grâces pour tant de merveilles auxquelles vous nous habituez, de telle façon que si nous n'avions pas chaque année un livre du Maître entre tous des poètes et des caractères, nous serions aussi étonnés que si le ciel manquait d'étoiles, si les roses manquaient au printemps.

Je vous salue avec tous les respects d'une vive, inaltérable et sincère amitié.

J. Janin.

Réponse immédiate du maître :

Oui, mon glorieux et cher compagnon de travail en ce grand XIXe *siècle, oui, mon éloquent confrère, j'aime la louange à la condition qu'elle soit élégante, noble et haute, à la condition qu'elle ait toutes les grâces et toutes les fiertés du style, à la condition qu'elle vienne d'une conscience sereine et d'un cœur vaillant, à la condition qu'elle soit magistrale et douce, à la condition qu'elle soit signée* Jules Janin. *De mon côté, je tâche de n'en pas être indigne ; quand vous passez dans mon ombre, mes branches saluent ; je suis la forêt et vous êtes le consul.*

Tuus.

Victor Hugo.

Hauteville-House.

Voici maintenant une lettre, non datée, mais qui nous semble contemporaine du « procès des treize » où Ferdinand Hérold fut impliqué [139].

24 *octobre.*

Je vous remercie d'avoir introduit auprès de moi M. Hérold, qui est un noble jeune homme, bien digne de son beau nom. Nous avons parlé de vous ; je lui ai dit comme je vous aime, ou plutôt, il l'a vu. Vous êtes un des faîtes lumineux que je vois d'ici. Je prononce souvent votre nom, consolation et souvenir, dans cette grande abdication des âmes.

Je ne veux pas que M. Hérold parte sans vous porter un mot de moi. Si j'y mettais tout ce que j'ai d'amitié pour vous, mon vaillant et généreux poète, ce mot serait un volume.

Ma femme, ma fille, mes fils, tout mon (illisible), mêle ses meilleurs souvenirs au serrement de mains que je vous envoie.

Tuus. V.

Janin se représenta aux suffrages académiques en 1865. Ce jour-là (6 avril), l'Académie avait à pourvoir à deux vacances : A. de Vigny et J.-J. Ampère. Camille Doucet remplaça l'auteur de *Chatterton*, et tout le monde croyait bien que l'auteur de *l'Ane mort* remplacerait celui de *Littérature et Voyages*. Ce fut Prévost-Paradol qui l'emporta, candidature de la dernière heure, tour

de passe-passe en usage sous la Coupole! Janin se vengea de cet échec de la plus spirituelle façon du monde. Quatre jours après il publiait son *Discours... à la porte de l'Académie française* [140]!

Cette élection d'un jeune homme de 35 ans, contre le Prince des critiques, qui avait alors 63 ans, — et tous deux du *Journal des Débats!* — causa beaucoup de surprise, et même un peu de scandale. On estimait généralement que Prévost-Paradol, dont le parfait talent n'était pas en cause, aurait pu attendre et céder le pas à son aîné. Des correspondants s'indignèrent, d'autres prêchèrent la résignation, d'autres félicitèrent. Dumas père télégraphia :

« Triples félicitations! Tu n'es pas le collègue de Doucet ; tu restes mon confrère et tu as fait un article charmant. »

Et Hugo lui envoya cette consolation souveraine sur le papier bleu dont il avait l'habitude :

A JULES JANIN
DE LA GRANDE ACADÉMIE DES ILLUSTRES !
SON AMI
VICTOR HUGO.

Il savait panser les amours-propres, le vieux lion !

Sur la fin de cette même année 1865, c'est Mme Hugo qui tenait la plume pour son mari :

Bruxelles, 8 décembre 1865.
3 *bis, rue de l'Astronomie.*

Je sors de lire, cher et fidèle ami, votre article sur les Chansons (141). *Je vous envoie mon émotion toute fraîche et que gardera longtemps mon cœur. A côté de l'éloquente et touchante justice que vous rendez au livre, j'y retrouve cette rare amitié qui résiste au temps, aux épreuves et aux luttes que mon mari traverse jusqu'au déclin de l'âge. Si quelque chose pouvait fortifier et relever mes défaillances de femme, je vous devrais cette victoire. Je garde dans mes reliques, pour les relire souvent, les lignes où vous parlez de si haut et si bien de mon cher grand homme.*

Vous savez que nous avons marié Charles à une jeune fille douce, naïve, et de tous points charmante. Le ménage demeure avec moi. La maisonnée, y compris Victor, des nôtres aussi, se transportera l'été à Guernesey, d'où nous ramènerons mon mari, qui s'est engagé à nous donner ses hivers. Si j'avais ma fille, hélas au loin (142), *mes vieilles années me seraient légères, mais la maternité a à tout âge ses douleurs.*

Remerciements pénétrés et nouveaux et souvenir à Mme Janin.

ADÈLE-VICTOR HUGO.

Le feuilleton de 29 octobre s'annonçait sous cette étiquette peu aguichante : SANS TITRE. Janin, procédant à la manière scholastique, indiquait dans son préambule ce qu'il allait traiter. Rien

pour Hugo. Mais avec Janin, il faut se tenir sur ses gardes. Il possède à merveille l'art de broder. Ainsi, il annonce « l'oraison funèbre du sifflet », et voici de quel ton il la prononce :

« Le sifflet d'autrefois a rendu à la littérature de ce pays-ci des services incomparables... Plus d'une fois, il vint en aide à la belle œuvre méconnue, en réveillant le parterre endormi, en avertissant les loges qui n'osaient pas admirer. Ainsi, le cinquième acte d'*Hernani*, dans lequel Mlle Mars était une guerrière, au plus beau moment, quand revient le vieillard, le public, hésitant à trouver belle une belle chose, entendit un sifflet terrible et, bondissant sous l'insulte, il applaudit de toutes ses forces. Celui qui sifflait ainsi était l'admirateur du poète et, grâce à lui, *Hernani* fut joué cent fois de suite. Un coup de sifflet avait fait ce miracle... »

Quel était cet *ami*? Le feuilleton ne le dit pas, mais ne serait-ce pas le feuilletonniste lui-même, dans la spirituelle ardeur de ses vingt-cinq ans? Hugo se hâta d'écrire :

Hauteville-House, 2 novembre 1866.

Vous figurez-vous quelle fête pour un pauvre homme qui sort de traverser les fureurs de l'océan, de trouver,

en touchant terre, cet admirable et divin bouquet, vingt lignes sur Hugo signées Janin ! J'ai eu ma joie, mon welcome sur mon rocher m'a été dit par vous. Comme je m'essuyais le front ruisselant d'écume, une main m'a tendu les Débats, *et on m'a dit :* lisez. *C'est une profonde douceur de se sentir, malgré l'implacable absence, toujours un peu aimé, et aimé par vous. — Aimé par un grand cœur, aimé par un grand esprit ! — Je vous remercie.*

(Inédite.) VICTOR HUGO.

Il devait être d'autant plus sensible à ce *welcome* de Janin, que le journal des *Débats*, « s'attachant au possible », comme l'écrivait Renan, avait accepté l'Empire libéral qu'il n'aimait pas, « mais qui s'imposait par crainte du pire [143] ». Dans ces conditions, il lui devenait bien difficile de soutenir, *unguibus et rostro*, l'auteur des *Châtiments*. Hugo constatait, avec une certaine mélancolie, cette évolution de la maison qui, au temps de Bertin l'aîné et d'Armand Bertin, avait été si paternellement et si fraternellement sienne : « Le *Journal des Débats*, écrivait-il à Louise Bertin, m'est devenu ennemi, hors Janin [144]. »

Mais le ton change... Au fond, non, il ne change pas. C'est toujours ce grand style, souple, ferme et sonore, comme un acier de trempe rare et cette pensée qui domine et qui plane. Mme Victor Hugo est morte, le 28 août 1868. Janin lui doit un adieu,

et vous pensez avec quelle émotion il l'adresse à la compagne du poète, qu'il a connue à l'aurore de son mariage, dans la fraîcheur de ses vingt ans. Il rappelle l'intelligence, la grâce et le dévouement de la femme et de la mère ; il reparle de Léopoldine, il reparle de la soirée de la vente, où, aux fenêtres sans rideaux, il avait vu la mère et la fille accoudées... Janin, on l'a dit, excellait dans les oraisons funèbres : il y mettait son esprit et son cœur. Sa *Variété* du 7 septembre 1868 porte ce titre : « Des fleurs ! à pleines mains des fleurs ! » V. Hugo lui répondit :

8 *septembre* 1868.

Je vous écris en pleurs. Vous avez remué mes profondeurs. Quelle douce et admirable page ! Elle la lit du haut de ce trône où sont les grandes âmes, et elle vous sourit pendant que nous pleurons.

(Inédite.) V. H.

Puis, quelques mois après, nouvelle lettre. Mme Hugo distribuant, dans son testament, des souvenirs à ses amis, n'a pas oublié le défenseur intrépide de son mari. Celui-ci en avise le légataire, par cette lettre qui décuple l'hommage :

Hauteville-House, 30 *janvier* 1869.

Mon éminent confrère,

Ma femme, dont vous avez si admirablement parlé,

vous aimait bien. Elle avait la douce superstition de prendre les plumes avec lesquelles j'avais écrit, et de les conserver. Elle vous en a légué une. Voici un passage du codicille de son testament, récemment ouvert :

« A Jules Janin, le vaillant ami de tous les exilés et de tous les courages, je donne la plume avec laquelle mon mari a écrit le Revenant *(des* Contemplations). *Elle est enfermée dans un papier sur lequel mon mari a lui-même affirmé l'authenticité. On trouvera cet objet dans un des tiroirs intérieurs du meuble de citronnier qui est dans ma chambre. »*

Je vous envoie le souvenir ; quant à la plume, cela n'en vaut pas la peine. Une plume à vous ! Vous aussi, certes, vous avez le droit de dire : J'ai mon épée.

Je veux seulement que vous sachiez à quel point ce grand cœur, qui était aussi un grand esprit, vous honorait et vous aimait.

Tuus. VICTOR HUGO.

Mais Janin a voulu le legs, tout le legs. Le poète le lui délivre, accompagné de ce billet :

Hauteville-House, 9 *mars* 1869.

Mon éminent confrère, vous avez bien voulu accepter le legs de Mme Victor Hugo. Je vous l'envoie. Un jeune homme qui a profité de l'hiver et de la tempête pour venir me voir, M. van Heddighem, vous la remettra en mains propres. Comment vous remercier de cette acceptation ? J'ai eu les larmes aux yeux en lisant votre tendre et élégante page.

A vous, ex imo. VICTOR HUGO.

L'exilé, maintenant, voyageait assez fréquemment. C'est à Bruxelles que Mme Hugo était morte; c'est de Bruxelles que, l'année d'après, Hugo remercie son critique des trois articles sur *l'Homme qui rit* (*Débats*, 9, 23 et 30 août 1869). Il n'attendit même pas la troisième « Variété », pour remercier l'ami et applaudir le virtuose :

Bruxelles, 26 août 1869.

Cher confrère, vous m'écrivez par le Journal des Débats, *et je vous réponds par la poste. Vos lettres sont éclatantes, les miennes sont obscures. Elles pourraient être remplacées par un serrement de main. Je sens que vous m'aimez toujours un peu, et c'est pour moi dans ma solitude illimitée et indéfinie, une joie profonde. L'*Homme qui rit, *mutilé par Jacques II, avait été aussi un peu défiguré par un certain pédantisme ignorant qui usurpe le nom de critique. Vous, la critique vivante et régnante, vous avez rendu à l'*Homme qui rit *son vrai visage. Je vous remercie de cette restitution. Elle était digne de vous. Vous n'êtes pas un maître pour rien. Et vous avez ajouté une page superbe à tant d'autres ; c'est pourquoi, après vous avoir dit merci, je vous crie bravo.*

VICTOR HUGO.

(Inédite.)

Une nouvelle année se passe à peine que la guerre éclate (15 juillet 1870). Le 4 septembre, l'Empire est renversé; le 5, le poète, qui avait

juré de ne pas remettre le pied en France tant que Napoléon serait debout (« Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là ») rentre à Paris, au milieu des acclamations.

L'exil est fini.



VI

Les dernières années

(Août 1870 — Juin 1874)

VI

Les dernières années

(Août 1870 — Juin 1874)

Sommaire : Le siège. — Le duc d'Aumale et Jules Janin. — Le duc d'Aumale et la bonne de Jules Janin. — Mort de Charles Hugo. — *L'Indépendance belge* refuse un feuilleton nécrologique de Janin. — Fragment inédit de ce feuilleton. — Lettre inédite d'Hugo. — Discours de réception de Janin à l'Académie. — Lettre inédite d'Hugo. — «L'imbécillité bourgeoise» cherche à séparer les deux amis. — Lettre inédite d'Hugo. — Autre lettre, billets et dédicaces inédits. — La mort de Janin.



partir de ce moment, la conversation épistolaire ne cesse pas, mais elle se ralentit. C'est naturel. L'auteur des *Orientales* et celui de *l'Ane mort* pouvaient se voir à Paris, quand ils s'y trouvaient ensemble, ce qui ne fut pas le cas au début. Le siège et la commune, Janin les passa en son château des Rotoirs, près d'Évreux, propriété de sa femme; Hugo alla de Bordeaux à Bruxelles, sauf pendant le siège où il demeura dans la ville bom-

bardée. Mais quelque chose risquait de les séparer, plus que la distance : la politique.

Celle d'Hugo est à l'antipode de celle de Janin. La première est républicaine, la seconde orléaniste. Quand le duc d'Aumale rentre en France, une de ses premières visites est pour l'ermite de Passy. « Me voilà récompensé de quarante ans de fidélité ! » s'écrie le bon J. J. tout ému. Cependant, Julie, sa femme de chambre, avisant, dans le vestibule, le pardessus du prince passablement taché, le dégraisse avec de la benzine. Chacun rend hommage à sa façon.

Avant que la politique n'exerce son action dissolvante, un nouveau deuil resserre l'étreinte des deux amis. Charles Hugo meurt subitement, le 13 mars 1871, à Bordeaux. Le père, qui venait de donner sa démission de député à l'Assemblée Nationale, ramène à Paris le corps de son fils. Le convoi, le 18 mars, — le jour où la Commune est proclamée ! — s'achemine vers le Père-Lachaise, à travers les barricades dont on interrompt l'édification pour le laisser passer ! Janin envoie un feuilleton nécrologique à l'*Indépendance belge*. Mais l'heure est trouble. La personnalité d'Hugo, trop grande et trop rouge, inquiète le petit royaume. Son gouvernement, qui refusera, deux mois plus tard, de recevoir les fugitifs de la

Semaine sanglante, est hostile à tout ce qui peut enfiévrer les esprits. L'*Indépendance* craint aussi d'exciter contre Hugo, résidant à Bruxelles, la fureur des fanatiques, qui obligeront bientôt le gouvernement à chasser le poète. Bref, le feuilleton ne paraît pas, et on le retourne à son auteur. J'en détache ce court passage :

Quant à moi, je le répète, en dépit de ces vaines colères, de ces cruelles menaces, je sens au fond de mon âme que rien ne saura me distraire d'une amitié si tendre, et que je resterai fidèle à Victor Hugo, comme je suis resté fidèle à mon mépris pour la force injuste, à mon attachement aux fils de nos rois.

(Inédite.)

En même temps, il avait écrit au père meurtri, dont il recevait, à son tour, cette chaude réponse :

Paris, 20 *mars* 1871.

Vous vous souvenez, vous m'aimez. C'est un rayon dans mon deuil. Le fils tout petit prenait votre main dans la sienne ; le père vieux appuie son cœur sur votre cœur. Je suis accablé, mais debout. Cette vie n'est qu'un commencement, j'attends la fin.

Cher vieil ami, je vous aime bien.

(Inédite.) V.

Le 9 novembre de cette même année, Janin prononçait son discours de réception à l'Aca-

démie, où il avait été élu, le 8 avril 1870, en remplacement de Sainte-Beuve. Hugo n'assista pas à la séance, mais il écrivit le lendemain à son nouveau confrère en immortalité :

10 *novembre* 1871.

Mon éminent confrère, je n'étais pas hier à l'Institut, j'y étais pourtant ; ma présence publique vous était inutile ; mais vous savez bien que mon cœur et mon esprit étaient là, où l'on vous applaudissait. Je suis fier d'être nommé dans votre noble et beau discours (145). *Vous appartenez à la grande académie historique, composée des seuls noms qui surnagent, très diverse, une pourtant ; vous êtes dans cette légion d'esprits une lumière. Il y a en vous quelque chose d'Horace et quelque chose de Diderot ; on vous écoute comme le premier et l'on vous aime comme le second. Je suis à vous de tout mon cœur.*

VICTOR HUGO.

(Inédite.)

Mais sans doute, quelque mésintelligence commençait-elle à se glisser entre eux. Janin s'en chagrinait et, avec son habituelle loyauté, en écrivait à Hugo. Celui-ci se hâtait de répondre :

28 *mars* 1872 ?

Votre lettre m'émeut. *Qu'elle est éloquente ! J'irai vous voir, vous serrer la main, causer avec vous. Que de*

choses à vous dire ! Qui eût pu prévoir que l'imbécillité bourgeoise aurait jamais la puissance de mettre un mur entre nous !

Toujours votre ami.

V. H.

(Inédite.)

Et voici la dernière lettre. Elle a suivi l'envoi de la 2e édition de *la Fin d'un Monde et du Neveu de Rameau :*

Cher poète, j'espérais vous voir hier soir, j'avais passé toute la journée avec vous. Quel beau livre ! Par votre style, par votre esprit, par votre âme ! Mais il faudrait vous écrire deux pages, j'aime mieux causer avec vous deux heures.

Je vous serre tendrement la main.

29 *avril, lundi.* VICTOR HUGO.

(Inédite.)

Après cela, il n'y a plus que de menues choses : C'est, en 1872, l'envoi d'un des 25 exemplaires sur Chine (no 3) de la nouvelle édition de *Ruy Blas*, que Michel Lévy venait de publier. Hugo y joignait une dédicace et une invitation à dîner, à l'occasion de la centième de ce drame célèbre [146]. C'est, la même année, une dédicace, sans phrase, « A Jules Janin, Victor Hugo », mise sur un exemplaire ordinaire d'*Actes et Paroles*, édition

du *Rappel*. C'est, enfin, au bas d'une photographie en pied d'Hugo portant la barbe blanche et les mains dans les poches, cette annotation, reflet d'un sentiment qui demeure :

A JULES JANIN, SON VIEIL AMI,

VICTOR HUGO.

Mais les effusions avaient cessé. Hugo de plus en plus parlait au monde, et les traits d'union avaient tous disparu : les Bertin, Mme Hugo, Charles, François-Victor, et le plus fort de tous, l'exil !

Enfin, lorsque fut venue l'heure pour le célèbre lundiste de prendre passage à son tour « sur la barque fatale », le 19 juin 1874, Hugo vint saluer le cercueil; mais certains remarquèrent, avec malignité, et notamment le *Figaro*, que l'ancien pair de France, l'ancien député de la Ville-Lumière, le membre le plus illustre de l'Académie française, était en chapeau de paille et en veston d'orléans.



NOTES

1. *Histoire de l'Empereur racontée dans une grange par un vieux soldat.*

2. M. Barthou, qui a publié, sous ce titre, *les Amours d'un poète* (Conard, 1919), un livre capital, documenté d'une façon incomparable aux papiers de Sainte-Beuve, de Juliette Drouet et d'autres, n'a pas fait état d'une déclaration d'A. Dumas, racontant que c'était lui qui, sur les instances de Mme V. Hugo, contrainte par sa santé à une séparation, avait mis Juliette dans la vie de Victor. Cf. *le Figaro*, 12 janvier 1897 : *Al. Dumas père et le ménage Victor Hugo.*

3. BERTIN (Louis-François), dit BERTIN L'AINÉ (1766-1841), propriétaire et directeur du *Journal des Débats*, homme de grande valeur et de haute autorité, possédait à Bièvre le domaine des Roches, où il recevait l'élite de la littérature et des arts : Chateaubriand, Lamartine, Ch. Nodier, Lamennais, Montalembert, Sainte-Beuve, les rédacteurs les plus remarquables, de son journal : Saint-Marc Girardin, S. de Sacy, Phil. Chasle, etc., enfin Victor Hugo avec sa jeune famille et Jules Janin.

4. Voici l'ordre de naissance des enfants du poète : Léopoldine (juillet 1824) ; Charles-Victor (2 novembre 1826) ; François-Victor (22 octobre 1828) ; Adèle (juillet 1830). Cf. Barthou, *les Amours d'un Poète*, pp. 46 et 49.

5. J. Janin, *Histoire de la Littérature dramatique*, t. III, p. 184 (Michel-Lévy, édit.).

6. Gabriel-Jules Janin était né à Saint-Étienne (Loire), le 29 pluviôse an XII (16 février 1804). Il était donc de deux ans moins âgé qu'Hugo (26 février 1802). Écrivain, uniquement écrivain, ses principaux ouvrages sont : *l'Ane mort et la femme guillotinée* (1829), *Barnave* (1831), *Contes nouveaux* (1833), *le Chemin de Traverse* (1836), *Voyage en Italie* (2e éd. augmentée, 1842), *Traité des Petits Bonheurs* (1856), *Traduction d'Horace* (1860), *la Fin d'un Monde et du Neveu de Rameau* (1861), etc., etc. et surtout sa critique aux *Débats*, dont il publia des extraits reliés entre eux et fortement corrigés sous le titre d'*Histoire de la Littérature dramatique* (6 vol. Michel-Lévy, 1853-1858). Quatre autres volumes furent publiés par Jouaust, après sa mort. Janin collabora en outre à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue de Paris*, à l'*Artiste*, etc., et à l'*Indépendance belge*, où il signa Eraste, avant de signer de son nom. Il fut de l'Académie française, où il succéda à Sainte-Beuve, et mourut le 19 juin 1874, dans son chalet de Passy.

7. Introduction, p. v (Chez Méquignon-Havard.)

8. *Ibid.*, p. xxi.

9. *La Quotidienne*, 23 mars 1829.

10. 2 février.

11. 21 juillet. *Marion Delorme* venait d'être terminée le 14 juillet. Moins d'une semaine après, Janin en faisait un compte rendu élogieux et détaillé. La pièce interdite ne fut représentée que le 11 août 1831.

12. *La Quotidienne*, 6 janvier 1829. Vers le même temps, le jeune critique écrivait à l'éditeur Renduel :

« Monsieur,

« Faites-moi le plaisir de remettre au porteur trois exemplaires de la *sale brochure* de M. Viennet. Vous m'obligerez beaucoup.

« J. Janin. »

Ad. Julien, *le Romantisme et l'éditeur Renduel* (Charpentier et Fasquelle, 1897).

Plus tard, Janin devait apprécier avec plus d'urbanité Viennet, qui était un homme d'esprit et de courage, mais un versificateur de la vieille école. Viennet, classique, était libéral, alors que les romantiques étaient monarchistes. Double raison pour l'attaquer. Plus tard, les positions se modifièrent et Janin devint l'ami de Viennet, dont il préfaça même le poème *la Franciade* (1863). Viennet n'était pas sans talent, ni surtout sans mordant. C'était un excellent satiriste. Il fut député de l'Hérault, pair de France et membre de l'Académie française. Né en 1777, il mourut en 1868.

13. *La Quotidienne*, 4 décembre 1828.

14. Piédagnel, *Jules Janin*, 2e édit, p. 70.

15. DELÉCLUZE, *Souvenirs de soixante années* (Michel-Lévy, 1862).

16. *Le National*, 13 novembre 1871.

17. *Histoire de la Littérature dramatique*, t. I, p. 372.

18. SAINTE-BEUVE, *Portraits contemporains* : De la Littérature industrielle. T. II, p. 453.

19 *Livre du Centenaire du Journal des Débats*, p. 423. — Dans ce dernier paragraphe, Jules Lemaître a cédé à l'entraînement de sa plume. L'enthousiasme de Janin n'allait pas jusqu'au bouillonnement. Il critiqua vivement le *Chatterton*, de Vigny ; dix comédies de G. Sand, dont *Flaminio*, et il eut avec A. Dumas une grave polémique au sujet des *Demoiselles de Saint-Cyr* (1843).

20. *Histoire de la Littérature dramatique*, t. V, p. 2 et 6.

21. V. HUGO, *Correspondance*, 1815-1835. Lettre du 2 novembre 1829. H. de Latouche venait d'écrire dans la *Revue de Paris* (octobre) un article sur la *Camaraderie littéraire*, où Hugo et Sainte-Beuve sont particulièrement visés.

22. Dans *Victor Hugo par un témoin de sa vie*, il est dit que le feuilleton de Janin sur *Lucrèce Borgia* (2 février 1833), fut le plus chaleureux de tous ceux qui furent écrits sur ce drame célèbre. C'est une erreur. Janin était à cette date au chevet de son père mourant, et Béquet, qui signait R, s'excusait de remplacer son jeune confrère : « Il me faut, et je demande pardon

au public de tout ce qu'il y perdra d'esprit vif et animé, pendant deux ou trois semaines, succéder à mon ami que retenait à Paris un triste devoir (la mort d'une tante qu'il nommait sa seconde mère) et qu'un devoir non moins triste rappelle aux lieux qu'habite son père. Pendant cette course entre une tombe et un lit de douleurs, c'est moi qui vous parlerai de vos plaisirs. » (F^on^. du 4 février 1833, sur *Lucrèce Borgia.)*

23. Il est piquant de constater que toutes les critiques qu'Edmond Biré développe contre les drames de V. Hugo, dans son *Victor Hugo avant* 1830 et *Victor Hugo après* 1830, sont contenues dans ce simple paragraphe.

24. *Chroniques parisiennes,* 10 mars 1843. Quelque temps après, Dumas, en polémique avec Janin, au sujet des *Demoiselles de Saint-Cyr,* lui écrivait : « Il vous est interdit au *Journal des Débats,* de mordre Hugo, par autorité supérieure. » *La Presse,* 30 juillet 1843.

25. *Débats,* 9 mars 1843.

26. Cf. Biré, *V. Hugo après* 1830, t. II, p. 32.

27. Lettre de Théodore Pavie, citée par Ed. Biré.

28. Le *Journal* parut du 28 juillet au 31 octobre 1848. Ce fut une feuille animée des meilleures intentions : dire la vérité au peuple, lui enseigner ses droits mais aussi ses devoirs, et les enseigner de même à la classe bourgeoise. C'était jouer le rôle de la noisette entre les deux branches destinées à la casser. La noisette fut cassée, et il en sortit les *Guêpes,* dont Alphonse Karr reprit la publication. Il avoua loyalement l'échec de sa tentative, dans le dernier numéro du *Journal.*

A noter, dans l'article programme du numéro du 28 juillet, cette phrase :

« J'ai fait un appel aux plus grands noms et aux plus illustres talents de notre époque ; *tous* m'ont promis leur concours assidu *avec un noble empressement.* »

29. Le prince-président donna son premier bal à l'Élysée le 17 février 1849. On y remarquait les invités que cite Mme Hugo et, en outre, les duchesses de Poix, de Maillé, le duc de Valençay, M. Molé, le général Changarnier, Thiers, Armand Mar-

rast, le général Cavaignac, de Rémusat, Montalembert, etc. Pas un artiste de renom, pas un écrivain.

30. *Catalogue de livres rares et précieux composant la bibliothèque de M. Jules Janin*, Labitte, 1877 (p. 226).

31. A Londres, chez J. Mitchell ; à Paris, chez Michel-Lévy. 1 vol. in-8° imprimé en Angleterre, avec un portrait lithographié de J. J.

Il y a sur la vie de Janin à Londres, à cette époque, une curieuse lettre au docteur Prosper Ménière, du 3 mai 1851. V. *Correspondance de Jules Janin* (Jouaust, éd.,) p. 103.

32. Les lettres de Jules Janin à Victor Hugo se trouvent dans les papiers de ce dernier et ont été publiées, dans la *Revue Mondiale* des 15 janvier et 1er février 1922, par M. Gustave Simon, qui a succédé à Auguste Vacquerie et à Paul Meurice dans les fonctions d'exécuteur testamentaire du grand poète, pour la partie littéraire.

33. Le quantième et le mois sont de la main de Janin. Nous avons ajouté l'année.

34. Au numéro 27 de la Grand'Place, « Victor Hugo vint loger là dans une petite chambre modestement garnie d'un poêle en fonte, de six chaises, d'un vieux canapé en crin, et où l'on arrivait par un escalier, au fond d'un bureau de tabac... Souvent le général Lamoricière entrait pendant que Victor Hugo était à la besogne, s'asseyait, bourrait silencieusement sa pipe et fumait en regardant le poète travailler; mais c'était pour attendre le moment où il pourrait demander la lecture de quelqu'une des belles pages qui s'accumulaient sur la table. Le héros des guerres d'Afrique ne décolérait pas depuis le 2 décembre. C'était son soulagement favori d'entendre quelque fragment des œuvres terribles qui se préparaient. » Camille PELLETAN, *Victor Hugo homme politique* (Ollendorff, 1907), p. 225. Juste et beau livre, qui répare les *diminutions* systématiques d'un Biré. V. Hugo confirme et complète ces détails dans une lettre à Émile Deschanel, du 14 janvier 1855 :

« ...Vous rappelez-vous ? Vous veniez le matin ; Charras était dans un coin, Lamoricière dans l'autre, fumant dans la pipe de Charles ; Charles et Hetzel sur le canapé qui me servait

de lit ; et, avec le beau soleil dans ma large fenêtre, je vous lisais une page du livre. Les bonnes poignées de main qu'on se donnait ensuite ! » *(Correspondance.)*

35. JUBINAL (Achille, 1810-1875), député, historien, poète et journaliste. Décoré par la monarchie de juillet et rallié à l'empire. Il fut rapporteur de la loi qui fixa à trente ans les droits des auteurs après leur mort. — VÉRON (Louis-Désiré, 1798-1867), docteur en médecine, directeur de l'Opéra, fondateur de la *Revue de Paris*, directeur du *Constitutionnel*, mis au service de la politique de Thiers, jusqu'en 1849, où il soutint la cause de Louis-Napoléon. Le docteur Véron applaudit au coup d'État. Il acquit une grosse fortune dans l'exploitation de la pâte pectorale Regnault et écrivit d'intéressants souvenirs sous le titre de *Mémoires d'un bourgeois de Paris* (6 vol., 1854). — BELMONTEL (Joseph, 1799-1879), poète et député. Il fut toujours bonapartiste, sauf sous la monarchie de juillet, où il s'allia aux républicains pour la combattre. — RÉMUSAT (Charles-François-Marie, comte de, 1797-1875), homme politique, ministre, membre, de l'Académie française, historien, orateur et philosophe. — BINEAU (Jean-Martial, 1805-1855), ingénieur, ministre des Travaux publics en 1849, puis des Finances, de 1852 à sa mort. C'était un administrateur habile et un ministre laborieux, à qui l'on doit notamment la conversion du 5 0|0 en 4 1/2 0|0. Il avait été nommé sénateur en 1852.

36. *Correspondance de J. Janin*, publiée par Clément-Janin père (Jouaust, 1877), p. 113.

LACRETELLE (Charles-Jean-Dominique de), dit Lacretelle jeune, né à Metz le 3 septembre 1766, mort à Mâcon le 26 mars 1855. Membre de l'Académie française. Monarchiste et libéral, il s'était volontairement retiré à Mâcon, bien que professeur d'histoire à la faculté de Paris. On lui doit 28 volumes d'histoire de France, et un certain nombre d'autres travaux.

Des sentiments analogues se retrouvent dans une lettre de Janin à Étienne Arago, exilé lui aussi, lettre en date du 28 avril 1855 et reproduite dans *l'Amateur d'autographes* du 15 janvier 1899.

37. Extrait d'une lettre inédite.

38. 7 juin 1852 : *le Poète et le Commissaire-priseur.*

39. M. Gustave Simon, *la Vie d'une femme*, p. 287. Dans ce beau livre, M. Gustave Simon a publié les lettres si remplies de détails curieux et si pittoresques de Mme Victor Hugo. Nous y renvoyons le lecteur, qui y goûtera l'attrait d'une lecture attachante, dans une étude sérieuse et pleine de respect. Cette dernière qualité devient rare.

40. DUMAS (Adolphe, 1805-1861), poète et auteur dramatique, romantique fervent, que Charles Asselineau a oublié dans sa *Bibliographie romantique.*

Cette vibrante pièce est, sinon inédite, du moins à peu près inconnue. Elle n'a été publiée, en effet, que dans un petit livre de mon père, imprimé à Dijon, chez Darantière, en 1884, à 305 exemplaires. *Dédicaces et Lettres autographes.* Sur ce nombre restreint, une cinquantaine d'exemplaires ont été détruits par l'humidité.

41. FORTOUL (Hippolyte, 1811-1856). Professeur, écrivain socialiste rallié à l'empire. Ministre de l'Instruction publique.

42. FIALIN DE PERSIGNY (1806-1872), ministre de l'Intérieur, et l'un des fidèles de l'empereur, qui, à l'occasion de son mariage avec la fille unique du prince de la Moskova, le créa comte et lui donna 500.000 francs. Sa veuve se remaria avec le docteur Le Moyne.

43. Actrice des Variétés, de la Gaîté, et à cette époque de l'Ambigu. Elle avait « une physionomie expressive, un jeu plein de chaleur, une vraie sensibilité et beaucoup de charmes ». — V. Darthenay, *les Acteurs et les actrices de Paris* (1853), p. 90.

44. Tome IV, p. 422 :

« Celle-ci avait vu, stoïque et sans verser une larme, le désastre de cette journée, et maintenant que rien ne restait dans ces murailles dévastées, pas un lit, pas un fauteuil, pas un livre et pas un miroir, elle était semblable à ces femmes grecques que nous montre Sophocle, après Troie en flammes, cherchant de quel côté la voile hostile va venir ! Elle se tenait silencieuse, immobile et calme à la fenêtre ouverte, pendant que sa mère, assise à l'autre fenêtre, qui était fermée et sans rideaux (les rideaux avaient été vendus comme tout le reste), attendait elle

aussi que vînt le jour suprême... De ce luxe intérieur, de cet amas de belles choses, de ces tentures faites pour des reines, de ces tapis à leurs pieds, de ces voûtes dorées à leur tête, il leur restait... deux chaises de paille empruntées au portier de la maison. »

45. Il s'agit de *Napoléon le Petit*, livre écrit du 12 juin au 14 juillet 1852, dit Edmond Biré qui se trompe, puisque Hugo annonce son achèvement le 1er juillet. (Biré, *V. Hugo après* 1852, p. 23.)

46. Hugo ne fut pas rayé de l'Académie, heureusement pour le renom de celle-ci, et Janin attendit jusqu'au 8 avril 1870 pour en faire partie. Il remplaça Sainte-Beuve, l'ancien ami du ménage Hugo, devenu sénateur de l'empire.

Les Goncourt, visitant Janin à ce moment, consignèrent dans leur *Journal :*

« Août 1852... Il nous montre une lettre de V. Hugo, apportée « par Mlle Thuillier, et où il nous fait lire cette phrase : « Il fait triste ici... il pleut, c'est comme s'il tombait des pleurs. » Dans cette lettre, Hugo remercie Janin de son feuilleton sur la vente de son mobilier, lui annonce que son livre va paraître dans un mois, et qu'il le lui fera parvenir dans un panier de poisson ou dans un cassant de fonte, et il ajoute : « On dit qu'après, le « Bonaparte me rayera de l'Académie... Je vous laisse mon fau- « teuil. »

L'analyse est assez fidèle et c'est un argument de plus en faveur de la valeur documentaire du *Journal des Goncourt*, recueil de potins littéraires, soit, mais aussi de traits vécus, que l'histoire n'a pas le droit de négliger.

47. P. 413 : Voir, dans la *Correspondance* de V. Hugo, la lettre de celui-ci à sa femme, du 25 juillet 1852 : « Janin est venu et a pleuré en m'embrassant. »

48. *Napoléon le Petit.*

49. *Correspondance*, p. 121. Le jeune fils est François-Victor.

50. C. Pelletan, *loc. cit.*, p. 229.

51. Cf. Edmond Biré, *Victor Hugo après* 1852, p. 46.

52. François-Victor, le second fils du poète. Il avait alors 25 ans.

53. La propriété des Bertin, à Bièvre.

54. « Le pape des fous », dont il est parlé dans *Notre-Dame de Paris*.

54. Janin répondit à Hugo le 24 avril, et M. Gustave Simon a publié une partie de cette lettre, dans l'importante notice de l'édition Ollendorff des *Châtiments*, p. 507. On sait que, jusqu'au 4e volume de cette édition, les notices furent faites par Paul Meurice et depuis par le très érudit Gustave Simon.

56. Hugo s'était servi de la même expression dans une lettre à Hetzel du 6 février. Cf. G. Simon, éd. Ollendorff, p. 469.

57. Gabriel Vicaire, dans son minutieux *Manuel de l'Amateur de livres du XIXe siècle*, ne signale à sa connaissance que deux exemplaires de ces cahiers. — Voir aussi la Bibliographie des *Châtiments*, à la fin de l'édition Ollendorff (1910).

58. *Eraste*, pseudonyme de J. Janin dans *l'Indépendance belge*.

59. Il s'agit du comte Anatole DEMIDOFF DE SAN DONATO (1810-1858), qui fut de 1841 à 1845 le mari de la princesse Mathilde, dont il se sépara, moyennant une rente de 200.000 roubles. Le comte Demidoff, à qui l'on doit plusieurs ouvrages, dont un *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée*, était un grand ami de Jules Janin à qui il fit présent, pour son chalet de Passy, vers 1856, d'une cheminée en marbre et bronze, de 40.000 francs.

60. Anaïs LIÉVENNES avait inspiré à François-Victor une passion d'autant plus vive que le jeune homme était plus contracté, plus renfermé, « un silencieux et un pensif avec de charmantes manières un peu tristes », dit M. Georges Hugo, et tout l'opposé de son frère Charles, la gaîté, l'esprit et l'exubérance même. François-Victor avait songé à épouser sa maîtresse, mais son père lui avait dit : « Éprouve d'abord la qualité de son amour. Retire-la du théâtre et propose-lui de vivre du seul argent que te rapporte ta plume ! Si elle accepte, et si elle subit, sans plaintes, la maigre existence que tu lui feras, c'est qu'elle t'aimera vraiment et tu seras libre de l'épouser. » La lettre d'Anaïs montre comment elle accueillit cette proposition : « Je me suis sentie trop faible pour accomplir cet adieu au

monde léger. » Pendant le temps que dura leur liaison, elle eut une idée malencontreuse, celle d'intercéder auprès du pouvoir afin de faire sortir son amant de prison (il avait été condamné avec Paul Meurice et son frère Charles, à propos de l'article de ce dernier sur la peine de mort, dans *l'Avènement*, de 1851), démarche qui n'avait eu l'agrément d'aucun des membres de la famille, et du père moins que de tout autre. C'est après sa rupture avec Anaïs que, sur les conseils de sa mère, François-Victor apprit l'anglais et bientôt commença la traduction de Shakespeare, aidé par sa fiancée, Mlle Émily de Putron, « que le mal lui enleva en plein bonheur ». Cf. ce délicieux opuscule : *Mon Grand-Père*, par Georges Hugo (Calmann-Lévy, 1902), p. 13.

61. Ces deux photographies sont dédicacées, la première : « A Jules Janin, Victor Hugo, Marine-Terrace, 1854 », et la seconde : « A Jules Janin, *ex rupe*, 1854 ».

62. En outre, de ces deux portraits, nous en possédons un troisième, également dû à Charles, et également dédicacé dans les mêmes termes que le premier. Dans ce portrait, Victor Hugo est vu à mi-corps, de profil à droite, la main droite dans la poche de son veston, le pouce gauche dans l'entournure du gilet. La figure est écrite en traits énergiques, avec son haut front, son nez un peu court et net d'arête, sa bouche petite, son menton proéminent, l'œil fortement enchâssé sous l'arcade sourcilière. Portrait aussi typique que celui que nous reproduisons.

63. Mme Armand Bertin, femme du directeur du *Journal des Débats*, venait de mourir (janvier 1853).

64. Depuis « Cela n'empêche pas le printemps de revenir et j'en remercie Dieu », jusqu'à « Italiam ! Italiam ! » Mais, constatation curieuse, Jules Janin modifie, de-ci de-là, le texte. Ainsi, il commence sa citation par cette phrase : « *A l'heure où je vous écris, mon ami*, le printemps, *cet ami de l'exilé, nous revient enfin avec toutes ses grâces charmantes, et j'en rends grâce à Dieu tout-puissant !* » Je suppose que ces modifications ont été faites à la correction des épreuves, afin d'harmoniser la prose du poète et celle du feuilletoniste. De telles libertés ne sont plus de notre temps.

65. A l'occasion de la lettre de V. Hugo, publiée plus haut, et dont Janin avait donné un passage dans son feuilleton, un M. Caron, de Nantes, qui ne dit point ce qu'il est, sinon un lecteur du *Journal des Débats*, envoyait au critique une curieuse communication. Il ne s'agissait pas moins que de vers inédits de V. Hugo, suivis d'un quatrain d'Aug. Vacquerie ! Malheureusement, vers et quatrain n'étaient que pastiches. On pouvait leur appliquer la boutade d'Hugo sur les pastiches, d'ailleurs amusants, que fit le grave historien A. Sorel et que publia récemment la société de bibliophiles, *le Livre Contemporain*, sous le titre de *Pastiches hugolâtres*. « Il a de la chance, ce M. Sorel ! disait Hugo. Il fait des vers comme moi et je serais incapable d'en faire comme lui ! » Voici ce pastiche inédit, relevé par le naïf correspondant « sur le livre des voyageurs dans la vallée de Lys, près de Bagnères-de-Luchon », et écrits en septembre 1857 :

O pics, clochers du monde où sonne la tempête,
Cadrans d'où l'avalanche à toute heure mugit,
Devant qui l'homme à peine ose lever la tête,
Tant Dieu lui paraît grand, tant il se sent petit !
O rocs, âpres sommets, vieux autels de granit,
D'où le nuage fume, encens de notre terre ;
Vieille absyde où se chante en chœur le grand mystère ;
Abords d'un autre monde où le nôtre finit !
Vieux torrents qui sifflez dans vos tuyaux en pierre ;
Vieux sapins qu'on dirait des moines en prrière ;
Vieux lichens qui des troncs, comme un lustre, pendez ;
Vieux lézards des rochers qui, pensifs, entendez
Les bruits d'eaux, voix de Dieu qui tombe de la cime !
Vieux glaciers qui là-haut reluisez au soleil,
Comme sur les gradins luit le flambeau vermeil... !
Vous formez un grand temple où mon esprit s'abîme,
Et sent de l'infini l'extatique sommeil.

V. Hugo.

A la suite était le quatrain suivant :

Dans ce temple, ô poète, ô sublime grand prêtre,
Près de toi, moi chétif, à quel titre paraître ?

Tu l'exiges ?... Eh bien, je réclame l'honneur
D'agiter l'encensoir, comme l'enfant de chœur.

Aug. Vacquerie.

Il est à noter que Vacquerie fut toujours agacé d'être appelé l'*enfant de chœur* d'Hugo. Il est peu vraisemblable qu'il se soit appliqué à lui-même ce surnom. Et tous ces vers ont une gaucherie !...

66. Jules Janin, dans l'*Histoire de la Littérature dramatique*, t. IV, p. 388, et Biré dans *Victor Hugo après* 1830, p. 87, donnent, le premier, un fragment de cette lettre ; le second, la lettre entière. Nous n'en avons reproduit que les passages essentiels.

67. Dans la *Revue mondiale*, M. Gustave Simon a donné la date du 16 avril. C'est août qu'il faut lire, Spa étant une station d'été. Mais l'écriture de Janin est si difficile à déchiffrer qu'une erreur de ce genre est très excusable.

68. Achille Fould, ministre d'État.

69. Il ne mourut qu'en 1871. Il était né en 1797 et se consacrait à la peinture, quand la direction du *Journal des Débats* lui échut. Charles Blanc a consacré une étude à « Édouard Bertin, peintre et journaliste », dans son ouvrage : *les Artistes de mon temps* (Firmin-Didot, 1876).

70. Janin, nous le savons, était à Spa, avec sa femme.

71. Les tomes III et IV de l'*Histoire de la Littérature dramatique*, qui ont paru en même temps.

72. Hetzel était exilé à Bruxelles.

73. Les « chiffons » furent acceptés et conservés. Je les possède. Le portrait d'Hugo est celui de profil décrit précédemment. Celui de Mme Hugo la montre drapée à l'antique, debout, adossée à une fenêtre, et lisant un livre. François-Victor est en buste, la face légèrement inclinée et tournée à gauche ; Charles est également en buste, de trois quarts à droite, la main gauche tenant le revers du veston. D'autres photographies *illustrèrent* l'exemplaire des *Contemplations*, dont nous parlons plus loin.

74. Edmond Biré a contesté, dans son *Victor Hugo après*

1852, la sincérité des convictions républicaines de V. Hugo et les a attribuées à un besoin d'ambition et de vengeance. Il l'a montré frayant avec « ces gens », par nécessité, mais les méprisant au fond. Cette lettre répond à cette accusation. Il y avait chez V. Hugo du calcul, de l'adresse, ce n'est pas niable, mais aussi de la sincérité. Et il fait cet éloge des « partageux et des républicains écarlates » à quelqu'un qui n'était ni l'un, ni l'autre, loin de là.

75. Il s'agissait de la demande d'expulsion, faite à la tribune du Parlement par sir Robert Peel, et de la réponse de V. Hugo, prévenant « M. Bonaparte » qu'il se rendait parfaitement compte des intrigues impériales dirigées contre lui mais que, dût-il être chassé d'Angleterre, il ne fléchirait pas. Cet « avertissement » était imprimé dans le journal des proscrits, *l'Homme*, dont il envoyait un exemplaire à son correspondant.

76. Une autre lettre d'Hugo à J. Janin, du 2 septembre 1855, a fait partie de la collection Chéramy, vendue le 25 avril 1913. Elle touche encore aux *Contemplations*, et le catalogue Charavay l'analyse ainsi :

« Très belle lettre dans laquelle il le félicite de ses articles qui ont enchanté tous les habitants de Marine-Terrace. « Les « *Contemplations*, comme je le dis dans la préface, pourraient « être intitulées *Mémoires.* » C'est vingt-cinq ans de sa vie, racontés et exprimés par le côté intime et avec l'espèce de réalité qu'admet le vers. »

77. M. Maurice Souriau, dans les *Vraies Contemplations* (*Correspondant*, 25 août 1918, p. 699), pense que le « prince des critiques » dut être bien surpris en lisant ces vers, qui font suite aux précédents :

« *Toi qui, dans cette épreuve où je marche...*
M'as vu boire le fiel, sans y mêler la haine ! »

Les *Châtiments* n'étaient pas encore très loin, en effet.

78. 30 janvier 1855. Inédite. De Lacretelle devait mourir le 26 mars suivant.

79. Victor Hugo, dans son livre *Pendant l'exil*, dit 2 no-

vembre, mais Edmond Biré, qui s'attache à relever les moindres erreurs du poète, rectifie, d'après la *Normandie inconnue*, de François-Victor Hugo.

80. Au débarqué, Hugo écrit à sa femme : « La mer était grosse, le vent rude, la pluie froide, le brouillard noir. Jersey n'est plus même un nuage, Jersey n'est rien ; l'horizon est vide. » (*Correspondance*, t. II, p. 196.) Guernesey n'est pourtant qu'à 29 kilomètres de Jersey. Le poète fut accueilli par une foule silencieuse, qui se découvrit sur son passage.

81. *Profils et Grimaces*, p. 419.

82. Le *Temps*, 13 août 1896.

83. G. Hugo, *Mon Grand-Père*, p. 35. « Le grand salon, dit plus loin l'auteur, était tendu de damas et avait des tapisseries de jais blanc, de soie et d'or, et des torchères d'or sur la cheminée. »

84. Claretie, *le Temps*, art. cité.

85. Voir notamment : *Chez Victor Hugo par un passant* (A. Lecanu), avec douze eaux-fortes de Max. Lalanne (Cadart et Luquet, 1864).

86. Voir lettre du 2 juillet 1854, p. 80.

87. Publiée par M. de Montmeyrac, dans le *Figaro* du 18 août 1883.

88. Cette dernière phrase montre combien l'ascendant de la femme légitime contre-balançait celui de la maîtresse, Juliette Drouet, qui habitait, exilée volontaire, une maison proche de celle du poète. Nous savons que Mme Hugo n'ignorait pas cette liaison, mais nous pouvons penser que si elle cédait l'homme physique, elle ne cédait ni son cœur ni son esprit. « Mme Victor Hugo, a dit M. Gustave Simon dans son beau livre, *la Vie d'une femme*, a joué un rôle et exercé une influence considérable sur son mari. »

89. page 92.

90. « M. Ustazade » était Sylvestre de Sacy. On l'appelait couramment de ce prénom bizarre, que son père, le célèbre orientaliste, lui avait donné en hommage à saint Ustazade, martyr de l'Orient.

91. E. Renan : « Le *Journal des Débats* sous le second Empire. » *Livre du Centenaire du Journal des Débats*, p. 239.

92. Elle appartient à M. Pierre de Lacretelle, qui a bien voulu nous la communiquer.

93. Planche prophétisait : « Les œuvres signées par V. Hugo disparaîtront bientôt sous le flot envahissant de l'oubli. » (Louis Ulbach : *Écrivains et Hommes de Lettres.)* Le rôle de prophète est difficile à tenir.

94. *Débats*, 5 mai 1856 : *Timon d'Athènes et Timon de la rue Mouffetard*. Ce dernier désigne Gustave Planche, à qui Janin reproche sa malpropreté physique et morale, ses attaques à Froment-Meurice qui venait de mourir, à Pindare (Victor Hugo), et à Phocion (Lamartine). Ces surnoms, afin d'imiter G. Planche, qui lui-même imitait La Bruyère, et censurait les écrivains de son temps, en en faisant leurs portraits sous un nom supposé.

95. *Revue des Deux Mondes. — Les Contemplations* de M. Victor Hugo, par Gustave Planche. Livraison du 15 mai 1856, p. 418.

96. *Ibid.*, p. 420.

97. *Ibid.*, p. 421.

98. *Je ne suis rien ; je viens et je m'en vais ; mais gloire*
A ceux qui n'ont pas peur des vaincus de l'histoire.

Nous avons déjà cité ces vers au chapitre IV. Ils sont tirés de la pièce des *Contemplations*, qui a pour titre : *A Jules J**** et dont celui-ci disait, dans l'article que nous venons d'analyser : « Par une récompense inespérée et qui sera (s'il m'est permis d'en juger par moi-même) une précieuse récompense, les quelques amis qu'il veut particulièrement honorer et faire participants de sa gloire, il les nomme. »

99. Cette lettre est jointe à un exemplaire des *Contemplations* en papier de Hollande (Michel-Lévy et Pagnerre, 1856), 2 vol. gr. in-8° mar. vert mousse, dos orné, fil. dent. int. (Duru). Cet exemplaire, formé à Guernesey par les soins de Paul Meurice, était en outre enrichi de portraits d'Hugo, de dessins originaux, de photographies faites par Ch. Hugo représentant le poète, les membres de sa famille, des sites de l'île, des vues de l'intérieur de la maison. Janin, en regard de la poésie qui lui est

dédiée, avait encarté son propre portrait, jeune, à l'aquarelle. Cet exemplaire, adjugé 1.000 francs à la vente de la bibliothèque de J. Janin (février 1877), fut vendu 5.000 francs, plus 17,50 p. 100, à la vente Parran (novembre 1921).

Un fragment de la lettre ci-dessus est reproduit dans le catalogue ; un autre passage a été publié par M. A. Dayot, en 1885, dans un article intitulé : *Victor Hugo*, avec un grand nombre d'illustrations.

Hugo, dans le même moment, écrivait, en les précisant, à peu près les mêmes choses à George Sand : « Je viens d'acheter une masure ici avec les deux premières éditions des *Contemplations ;* je vais la faire un peu bâtir et compléter ; après quoi il y aura une chambre logeable pour vous... La maison aura ce nom : Liberté ; elle s'appellera *Liberty House.* » *(Correspondance,* II, p. 208.)

100. Gustave Simon, *Visite à la maison de Victor Hugo*, p. 37.

Luxembourg-Terrace fait pendant à Marine-Terrace. Dans la réalité, Luxembourg-Terrace était le balcon de l'appartement que J. J. occupait au 4e étage de l'immeuble, sis 20, rue de Vaugirard, au-dessus de l'actuelle librairie Marpon, et qui avait vue sur le jardin.

En sus du billet de Janin, il y avait des lettres de Frédérick-Lemaître, de Louis Boulanger, de Michelet, d'Al. Dumas père, des vers de Lamartine, de Paul Meurice, de Vacquerie, de Max. du Camp, etc.

101. Prononciation du nom de Nieuwerkerke. NIEWERKERQUE (1811-1892), d'origine hollandaise, statuaire, membre de l'Institut, et surintendant des Beaux-Arts au ministère de la maison de l'Empereur. Il dut beaucoup de sa faveur à la princesse Mathilde.

102. Janin, qui avait été très lié avec Ponsard, et qui devait le recueillir lorsque le poète de *Lucrèce* et de *l'Honneur et l'Argent* fut terrassé par le mal terrible qui devait l'emporter, lui gardait à ce moment rancune d'avoir accepté de l'Empire le poste de bibliothécaire du Sénat. Il consacra à Ponsard un petit livre élogieux (FRANÇOIS PONSARD, 1814-1867, librairie des Bibliophiles, 1872).

103. NISARD (Désiré, 1806-1888) avec qui il avait eu, en 1834, une polémique retentissante au sujet de la *Littérature facile*, avait reçu Ponsard à l'Académie. Contrairement à ce que dit Janin, Ponsard, poète, avait bien prononcé avec éloge les noms de Lamartine et de Victor Hugo. C'est Nisard, alors inspecteur général de l'enseignement supérieur, qui ne les prononça pas.

104. FLEURY-HUSSON, dit CHAMPFLEURY (1821-1889), journaliste, romancier et écrivain d'art. Il avait collaboré à l'*Événement* de 1848, dont il avait été l'un des fondateurs.

105. BOYER (Philoxène, 1827-1867) avait débuté dans la littérature par un volume consacré à l'apologie exagérée du *Rhin* de V. Hugo. Il fit beaucoup de cantates, d'odes, d'hommages à l'occasion des événements de l'empire.

106. P. 315 de la 1re édition, 1 gr. in-8o (Morizot, 1858).

107. *Profils et Grimaces* (1856), recueil d'articles.

108. Remarquerons-nous, dans cette lettre, combien Hugo était habile et avec quelle grâce il savait suggérer l'idée d'un service à rendre soit à lui, soit aux siens ? Pouvait-on refuser un article à François-Victor et à Auguste Vacquerie, avec qui, pourtant, le Prince des Critiques était en fréquente coquetterie... d'inimitié, depuis Tragaldabas ?

109. SANDEAU (Léonard-Sylvain-*Jules*), romancier et auteur dramatique né à Aubusson (Creuse) le 19 février 1811, mort en 1883. On lui doit : *Marianne* (1839), *le Docteur Herbeau* (1841), *Mlle de la Seiglière* (1848), *la Roche aux Mouettes* (1871), etc., romans, et, en collaboration avec Émile Augier, *Mlle de la Seiglière* et *le Gendre de M. Poirier*, pièces, qui furent représentées, la première au Théâtre-Français en 1851, la seconde au Gymnase, en 1854. Jules Sandeau fut aussi le premier collaborateur de Mme Aurore Dudevant, et les deux écrivains signèrent leur roman de début, *Rose et Blanche* (1831), du pseudonyme de Jules Sand, qui fut conservé, sauf le prénom, par George Sand.

On trouve dans le curieux *Journal du docteur Prosper Ménière* (Plon, 1903), cette intéressante note :

7 *novembre* 1856.

M. Sandeau est venu voir J. Janin. Ces messieurs se sont embrassés très cordialement ; ils se connaissent de longue date et ont toujours été bons amis. La conversation a été vive et intéressante. Le nouvel immortel a parlé de la gloire. « Mais cela ne suffit « pas, car, dit-il, je meurs de faim. Il me faut un an de travail « pour faire un roman et, s'il me rapporte trois mille écus, c'est le « maximum. »

(Journal, p. 397.*)*

110. Tome V : La Fontaine et M. Victor Hugo ; — la Cantate de M. Victor Hugo ; et *passim.* — Tome VI : Mme Dorval dans Jane, de *Marie Tudor ; — Hernani ; — le Roi s'amuse ;* — Shakespeare et M. Victor Hugo ; — Parallèle entre MM. Casimir Delavigne, Victor Hugo et Alexandre Dumas ; — la mort de Mme Dorval racontée par Mme Victor Hugo.

Cette *Histoire de la Littérature dramatique,* en six volumes (Michel-Lévy, 1850 à 1858), est un choix des feuilletons publiés par Janin dans le *Journal des Débats,* mais fortement amendés, et reliés entre eux par des pages nouvelles. Ces volumes sont très intéressants à lire et conservent l'allure capricieuse, le mouvement, l'esprit et le fin jugement de leur auteur. Ils donnent une idée suffisamment exacte de ses lundis.

François-Victor écrivait à son cousin Alfred Asseline :

As-tu lu les deux derniers volumes de Jules Janin sur l'art dramatique ? Il a reproduit une charmante étude de ma mère sur Mme Dorval. Je te conseille de jeter un coup d'œil là-dessus, tu verras quel tact, quelle finesse, quel goût il y a dans ces quelques pages ! (Alfred Asseline : *Victor Hugo intime,* p. 191.)

111. L'année est de la plume de Janin qui a mis un paraphe à côté.

112. Feuilleton des *Débats* du 24 janvier 1859 : *Hamlet* et les *Deux Hamlet,* traduction nouvelle et complète de Shakespeare, par F.-V. Hugo.

113. Cette lettre est écrite sur un papier à en-tête représentant un port sillonné par des bateaux à voiles et une ville dans

le fond : *Saint Peters Port Guernesey*, indique la légende. Cette vignette, gravée sur acier dans la manière fine des illustrations de Keepseyes, est datée du 20 octobre 1858 et sort de la maison Rock et Cie, London, nº 3817.

114. Catalogue Parran, nº 660, à P.-J. Stahl, pseudonyme d'Hetzel.

115. Il en avait fait une première annonce à la fin de son feuilleton du 10 octobre.

116. Catalogue des livres rares et précieux composant la bibliothèque de M. Jules Janin, p. 75.

117. Horace.

118. Le graveur Chenay avait reproduit le dessin de V. Hugo représentant John Brown pendu. John Brown s'était mis à la tête d'un soulèvement de nègres, dans l'État de Charlestown ; il était un blanc et sa punition fut exemplaire. Vengeance des États esclavagistes du Sud contre un champion de la liberté humaine ! Victor Hugo, fidèle à sa doctrine, protesta par une lettre publique, mais la sentence fut exécutée (16 décembre 1859). C'est alors qu'il fit son dessin, montrant le supplicié éclairé par un rayon d'en haut, tombant sur la tête et sur l'épaule. Dessin à la Rembrandt, qui illustra ces lignes prophétiques de sa lettre de 1859 : « Au point de vue politique, le meurtre de Brown serait une faute irréparable. Il ferait à l'Union une fissure latente qui finirait par la disloquer. Il serait possible que le supplice de Brown consolidât l'esclavage en Virginie, mais il est certain qu'il ébranlerait la démocratie américaine. » C'est ce qui advint, et la guerre de l'Indépendance sortit, pour une part, de l'échafaud de John Brown.

Paul Chenay a gravé, en outre, une série de dessins d'Hugo accompagnés d'une étude de Th. Gautier. J. J. en parla à la fin de son feuilleton des *Débats*, du 22 décembre 1862 ; il avait parlé de « l'image de G. *(sic)* Brown, dans *l'Indépendance belge*, du 23 janvier 1861.

119. C'était un des chagrins de Mme Hugo de voir sa fille Adèle, la seule qui lui restât, s'étioler et vieillir sur ce rocher de Guernesey.

Pour décider son mari, qui aimait à vivre entouré de sa fa-

mille, à autoriser des voyages nécessaires à la santé de la jeune fille, elle lui écrivait des lettres touchantes que M. Gustave Simon a publiées et commentées, avec son tact habituel, dans la *Vie d'une femme*.

120. *Débats*, 11 mars 1861. La pièce de Charles Hugo était *Je vous aime*, 1 acte, au Vaudeville.

121. *Débats*, 15 avril 1861.

122. Luthereau (Jean-Guillaume-Antoine), né à Bayeux, le 14 septembre 1811, littérateur, rédacteur en chef de la *Renaissance*, de Bruxelles, pendant huit ans (1847-1855) et fondateur de nombreux journaux.

123. Cette lettre a été en partie publiée dans la *Correspondance* de Victor Hugo, d'après une copie faite par Hugo lui-même et avec une correction heureuse : « Ce pauvre Paris *crépusculaire* d'aujourd'hui a bien besoin de votre clarté. » L'autographe que j'ai sous les yeux porte *vieillot*. Crépusculaire s'oppose mieux à clarté. Hugo corrigeant la copie a oublié de corriger l'original.

124. Louis Ratisbonne mit, sur un exemplaire de sa *Comédie enfantine*, ce quatrain véridique :

Il était une fois un ménage modèle,
Ils étaient l'un pour l'autre enfants autant qu'époux ;
Adèle enfant de Jule et Jule enfant d'Adèle;
Et moi j'ai mis ces vers d'enfant à leurs genoux.

Mme Janin portait le même prénom que Mme Hugo.

125. Les lettres de Juliette Drouet à son amant sont innombrables et magnifiques. Elles brûlent d'une flamme, sans égale peut-être dans la littérature amoureuse, en y comprenant même les lettres de Mlle de Lespinasse. Un choix en a été publié, avec une excellente introduction, par M. Louis Guimbaut (Blaizot, édit., 1914).

126. Titre : *Le Coriolan* de Shakespeare et le tome IX des œuvres complètes de Shakespeare, traduites par M. François-Victor Hugo.

127. Les 26 avril, 6 mai et 22 juin 1862. Ce dernier article qui porte pour titre : « Le mot de Cambronne », a été omis dans

la Critique des *Misérables* (revue des articles parus) de l'édition Ollendorff, ainsi, du reste, que l'article de Janin, du 30 juin, dans les *Débats*, et le passage, que nous citons plus loin, de l'*Indépendance belge*, du 25 juin.

128. Janin avait annoncé le livre dans les *Débats* (31 mars 1862), à la demande de Mme Hugo et, d'après la lettre de cette dernière (voir Critique des *Misérables*, éd. Ollendorff, p. 352), c'est Paul Meurice qui aurait écrit le passage, Janin, en ce moment, ne connaissant pas l'ouvrage. Il est à croire que Janin le retoucha, car on y reconnaît son style.

129. Cuvillier-Fleury.

130. Mlle Louise BERTIN, auteur de la musique de *la Esméralda* et fille de Bertin l'aîné. Berlioz aida Mlle Bertin pour l'orchestration de son drame musical, tiré de *Notre-Dame de Paris*, par Hugo, lui-même, mais malgré cette collaboration, d'ailleurs anonyme, la pièce représentée à l'Opéra fit un four complet. Six représentations ! Cf. Ad. Boschot, *Berlioz*. T. I (Plon).

131. Bertin l'aîné, dont Ingres fit le portrait actuellement au Louvre.

132. Édouard et Armand Bertin, fils du précédent.

133. PASQUIER (E.-Denis, duc), né à Paris, le 22 avril 1767 mort le 5 juillet 1862, homme d'État, ancien ministre, ancien président de la Chambre des Pairs, ancien chancelier de France. Il avait été élu membre de l'Académie française en 1842 et n'avait pour bagage littéraire qu'un recueil de ses *Discours, de* 1814 *à* 1836, en trois volumes.

134. 4 avril 1863.

135. Thiers et Guizot.

136. Cuvillier-Fleury. — Ces trois hommes étaient pourtant fortement attachés, comme le candidat, au parti orléaniste. Sylvestre de Sacy patronnait vivement la candidature de son collègue aux *Débats*, et n'était pas hostile à l'Empire, qui allait le faire sénateur deux ans plus tard.

137. Vigny devait mourir le 18 septembre suivant. L'accueil qu'il fit à Janin montre qu'il avait oublié ses critiques lors des reprises de *Chatterton* (23 mars 1840) et de la *Maréchale d'Ancre* (22 juin 1840).

138. Inédite. PONGERVILLE (J.-B.-Antoine-Aimé SANSON de), né à Abbeville le 3 mai 1792, mort le 24 janvier 1870. On lui doit une double traduction estimable, en prose et en vers, du livre de Lucrèce, *de Natura rerum*, et diverses traductions et poèmes, ainsi qu'une *Vie de Shakespeare* et des fragments d'une étude historique sur l'*Invasion d'Édouard III en France.*

139. HÉROLD (F.), né le 16 octobre 1828, mort en 1882, fils du célèbre compositeur du *Pré aux Clercs.* Il fut surtout homme politique, ministre et préfet de la Seine. Ferme républicain, il avait été poursuivi, avec douze de ses complices, — dont Garnier-Pagès et Hipp. Carnot, — pour avoir constitué illégalement le Comité électoral démocratique, destiné à mener vivement le combat contre l'Empire Il fut condamné à 500 francs d'amende, ainsi que ses co-inculpés. C'est ce qu'on appela « le procès des treize » (1864).

140. *Débats*, 10 avril 1865 : *Un Rêve académique.*

141 Les *Chansons des rues et des bois*, parues en octobre 1865. Le feuilleton de Janin, dans le *Journal des Débats,* est du 4 décembre.

142. Sa fille Adèle était alors en Amérique, fiancée à un officier de la marine américaine, qui devait mourir très peu de temps après. C'est cette mort qui détermina l'ébranlement nerveux dont souffrit toute sa vie la fille du poète et nécessita son internement et sa mise en tutelle.

143. *Livre du centenaire du Journal des Débats*, p. 243.

144. *Ibid.*, p. 414.

145. « Un des premiers, il (Sainte-Beuve) adopta, dans son tonnerre et ses éclairs, ce Jupiter tonnant, M. Victor-Hugo. »

146. Catalogue des livres rares et précieux composant la bibliothèque de M. Jules Janin (Labitte, 1877), n° 547,

INDEX DES NOMS CITÉS

Les noms d'ouvrages, de lieux, les titres de journaux ou de sociétés, sont en italiques. Les numéros entre parenthèses, précédés de la lettre n, *renvoient aux notes placées à la fin de l'ouvrage.*

C

D

Q

R

S

T

U

V

TABLE DES MATIÈRES

5134. — Tours, Imprimerie E. Arrault et Cie.



